

**FNA 0135 - Le
troisième
astronef**

Richard Bessière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le Troisième Astronef



**F. RICHARD
BESSIERE** ★

★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

LE TROISIÈME ASTRONEF

F. RICHARD-BESSIÈRE

LE TROISIÈME ASTRONEF

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »
69, Boulevard ST-Marcel, PARIS-XIIIe

© 1959 by « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les Pays Scandinaves.

INTRODUCTION

— *Eh bien ! mes amis, c'est en petit comité que nous terminerons cette soirée, placée dans le cadre de notre Congrès annuel. Si vous êtes réunis ici, ce soir, c'est parce que je vous ai fait la promesse de vous dévoiler un épisode marquant dans l'histoire astronautique de notre planète.*

Les faits que je vais vous relater par le détail n'ont jamais été portés à la

connaissance du grand public, et on aurait très bien pu continuer à les ignorer, si le hasard ne m'avait pas fait entrer en possession de ces documents. Mais ils sont là, dans cette sacoche, à peu près intacts malgré les siècles. Ils nous parviennent d'une époque fort lointaine où l'homme n'était pas encore en mesure de s'élancer dans les espaces sub-éthériques que nous connaissons aujourd'hui. À peine entrevoyait-il la conquête de nos planètes voisines, Vénus, Mars, Mercure, et c'est tout.

Les autres secteurs du cosmos n'étaient pas encore à la portée de ces hommes-là, de ces hommes qui ont fait d'Astropolis ce qu'elle est actuellement. Au XX^e siècle, cette cité n'existait pas, ce n'était qu'un terrain d'expérience portant le nom, vous le savez, de Cap Canaveral.

L'effroyable guerre intercontinentale de l'an 2000 a détruit près des deux tiers de notre planète, et Cap Canaveral a été rasé en quelques secondes. Je ne m'étendrai pas ce soir sur ces faits historiques que personne d'entre nous n'a le droit d'ignorer, mais je tiens toutefois à rendre hommage à ceux qui, autrefois, avaient réussi à faire de Cap Canaveral le premier port astral.

Aujourd'hui, en l'an 2352, des centaines d'astronefs décollent de cette base, toutes les heures, les uns en direction du Centaure, les autres ayant pour objectif les Pléiades, la Lyre ou Andromède. Des milliers d'êtres humains quittent la Terre ou y abordent journellement, sans se soucier le moins du monde de tous les sacrifices qu'il a fallu consentir pour arriver à de tels résultats. La plupart de ces passagers connaissent-ils seulement l'existence de Newton, d'Einstein, de Minkowski, d'Heisenberg ou de Von Braun ? J'ai bien peur que non. Ils empruntent une fusée comme autrefois on empruntait l'avion pour se rendre d'une ville à une autre sans pour cela connaître à l'origine le rôle joué par les Blériot, Mermoz et tant d'autres.

Malheureusement, les obstacles que la Science dresse continuellement devant nous sont toujours plus grands, et malgré les moyens dont nous disposons pour les affronter, la bataille reste toujours aussi âpre. Voilà ce que le Congrès de cette année a tenu à souligner dans ses premières séances. L'homme de nos jours continue à perfectionner les fusées, avec l'espoir de reculer encore les horizons de l'Univers connu. Et cela dure depuis des siècles.

Vous avez entendu les rapports concernant les premières fusées employées par les Chinois dans leurs feux d'artifice spectaculaires bien avant le début de l'ère chrétienne. On vous a parlé de ce réinventeur du XIX^e siècle, sir William Congrave, qui fit expérimenter pour la première fois ses fusées destructrices en octobre 1806, à Boulogne-sur-Mer, contre les armées de Napoléon. Mais ce n'est qu'à la deuxième guerre mondiale que l'on commence enfin à s'intéresser sérieusement aux fusées et le milieu du XX^e siècle voit apparaître les premières ébauches des astronefs interstellaires.

L'histoire que je vais vous relater s'est passée en 1975, ainsi qu'en témoignent les écrits en ma possession.

Pour quelle raison, me direz-vous, ces documents sont-ils restés secrets aussi longtemps ? Je dois, en effet, vous l'indiquer.

L'odyssée du capitaine Roy Evans ne fut jamais dévoilée au public et cela pour des raisons... disons diplomatiques. Le gouvernement des U.S.A. préféra étouffer l'affaire à cette époque, et le manuscrit, trouvé sur Evans, fut reproduit en deux exemplaires seulement. Un fut envoyé à Washington, y resta au fond d'un tiroir jusqu'au jour de la catastrophe qui ravagea la ville pendant le conflit intercontinental. Le second fut confié au colonel Franck Peterson, qui dirigeait la base de Cap Canaveral et dont je suis, comme vous le savez, le descendant direct. J'ignore évidemment comment ces documents ont résisté à l'incendie qui détruisit les locaux où mon aïeul trouva la mort, mais il paraît que l'on remit plus tard à ma famille divers objets ayant appartenu au colonel Peterson et que le feu avait épargnés en partie. On entassa le tout dans les caves de notre vieille propriété et il faut croire que le coffret à demi calciné contenant les documents a dû être égaré à l'origine, car je l'ai découvert tout à fait incidemment, il y a à peine quelques jours, en voulant faire consolider les fondations de notre vieille demeure.

Bien sûr, mes amis, personne n'habite plus depuis longtemps ces ruines, mais je ne vous cache pas que j'éprouve un certain plaisir à m'y rendre parfois, nous avons été toujours très conservateurs dans ma famille.

Ces documents, les voici. Certains feuillets portent encore les traces de l'incendie dont je vous parlais, mais rassurez-vous, tout est parfaitement en ordre. D'ailleurs, Mrs. Peterson les a soigneusement classés et s'est même employée à les rétablir de son mieux. Je dois avouer que j'ai une femme extrêmement minutieuse.

Donc, si vous le voulez bien, transportons-nous en l'an 1975 et faisons d'abord connaissance avec cette époque grâce au récit du capitaine Roy Evans, dont je vais vous donner tous les détails.

CHAPITRE PREMIER

Cap Canaveral était une base importante des U.S.A. et, en quelques années, ce qui n'était autrefois qu'un simple terrain expérimental était devenu une sorte de petit port astral. Des satellites artificiels de toutes sortes avaient été lancés de cette base depuis 1957 et il faut reconnaître que les premières tentatives pour aborder la Lune s'étaient soldées par un échec complet.

À cette époque, l'Union Soviétique possédait également une technologie remarquable qui n'était pas sans inquiéter le gouvernement de notre pays, et les résultats obtenus par les Russes n'avaient pas manqué de nous préoccuper. Aussi fallait-il coûte que coûte brûler toutes les étapes et gagner de vitesse cette compétition dont l'enjeu pouvait donner au vainqueur la suprématie mondiale. Une variété considérable de carburants avaient été expérimentés, et des essais multiples avaient été faits avec des fusées dont les noms restaient gravés dans tous les esprits, que ce fût Vanguard, Explorer, Jupiter ou Thor-Able.

Et puis, la Lune avait été atteinte.

On construisait en hâte des satellites artificiels destinés à servir de base de ravitaillement dans le vide, cela afin de faciliter les futures explorations des mondes lointains. Mais les U.S.A., tout en feignant de s'intéresser activement à ces réalisations, poursuivaient secrètement un autre but.

Il ne fallait pas laisser à nos concurrents le temps de mettre au point leur technique personnelle, et Washington, après une série de conférences ultrasecrètes, décidait brusquement de tenter la conquête de la planète Vénus.

Les dernières observations faites dans l'espace nous avaient appris que cette planète, malgré tout ce que l'on avait pu dire à son sujet depuis longtemps, présentait des caractéristiques physico-chimiques assez identiques à celles de la Terre. On était certain d'y trouver de l'air respirable, de l'eau, une nature végétale même assez proche de la nôtre, et les savants avaient tous été unanimes pour décider que Vénus devait être notre prochaine conquête.

Et Mars, dira-t-on ? Oui, bien sûr, on y songeait, surtout les Russes, mais on entrevoyait à présent toutes les difficultés insurmontables qu'une prise de contact avec la planète rouge pouvait offrir aux premiers astronautes.

La gravité n'était pas la même que sur la Terre, l'air respirable y était pour ainsi dire inexistant, et les différences de température variant soit avec la latitude, soit avec le jour et la nuit, tout cela posait de sérieux problèmes.

On décida donc unanimement de tenter le tout pour le tout pour rallier Vénus dans des conditions rationnelles, malgré la vitesse caractéristique nécessaire de 32,58 kilomètres/seconde qu'il faudrait employer. Vitesse basée sur la « notion de quantité de mouvement », vous le savez, et qui était supérieure à celle exigée pour un voyage sur Mars, puisque celle-ci n'est théoriquement que de 22,18 kilomètres/seconde.

Mais les récents progrès réalisés en matière de propergols pouvaient, dès 1970, nous permettre largement d'atteindre cette vitesse critique.

C'est au colonel Peterson qu'échut la lourde charge d'organiser les préparatifs de cette colossale entreprise.

Le colonel Franck Peterson était un homme âgé d'une cinquantaine d'années à cette époque, et ses études poussées en astrophysique lui avaient permis de se hisser au rang des principaux techniciens de Cap Canaveral. Grand, sec, volontaire, impartial lorsqu'il le fallait, il n'admettait aucune erreur et le seul reproche que l'on pût lui faire c'est de n'avoir pas été, quelquefois, assez psychologue pour essayer de comprendre la nature humaine.

C'était un soldat, et, par ces simples mots, on pourrait définir complètement sa nature. Un militaire forgé à l'image d'une machine de guerre, conçu et mis au monde pour régler minutieusement tous les rouages d'une mécanique de combat. Une fois encore on venait de lui confier une mission importante et il aurait tout sacrifié autour de lui pour arriver à ses fins.

Son pays devait être le premier à conquérir la planète Vénus. Il le serait.

Sous sa direction, des équipes triées sur le volet furent entraînées, toujours dans le secret absolu, en vue de la prochaine expédition. Une année durant, ces équipes furent soumises à des entraînements divers, assez épuisants, apprenant à se comporter dans des milieux différents, bloquées souvent pendant de longues journées dans des caissons de dépression, ou habituant leurs organismes à une nourriture spécialement étudiée, contrôlant sans cesse les moindres réactions de leurs organismes, ces équipes furent soumises enfin à tout ce que les astronautes du XX^e siècle devaient endurer pour résister convenablement aux voyages dans l'espace.

Et le grand jour arriva.

La première fusée à destination de Vénus quitta la Terre, mais elle n'y revint jamais. Pas plus d'ailleurs que la seconde. Pourtant, ces engins avaient été suivis à la trace, soit par les téléradars, soit par les télescopes électroniques de la base jusqu'à leur arrivée dans le champ attractif de Vénus. Au début, les émissions radiophoniques avaient été captées, selon évidemment une longueur d'ondes spéciale, mais toutes relations ondioniques avaient cessé dès l'entrée des fusées dans le

champ gravitationnel de la planète.

Tout paraissait avoir fonctionné normalement à bord des astronefs et on ne trouvait évidemment aucune explication à ce qui avait pu se passer ensuite.

Des années s'écoulèrent et, en 1975, on comprit qu'il fallait abandonner le projet de voir revenir les deux fusées.

Que s'était-il donc passé ?

Washington hésitait à confier à Peterson une troisième tentative, malgré l'entraînement intensif d'une nouvelle équipe prête à prendre le départ, et les choses en restèrent là pendant plusieurs semaines encore.

*
* *

Un matin de mai, alors que le colonel terminait son instruction dans les locaux d'entraînement, il pénétra dans la grande salle d'études affectée au capitaine Roy Evans.

Ce dernier achevait son cours quotidien aux jeunes recrues, et Peterson l'écouta distraitemment :

— Pour nous résumer, disait Roy, souvenez-vous qu'une des lois fondamentales de la cinétique des gaz nous apprend que, plus les molécules éjectées sont petites, plus grande devient leur vitesse. Cette vitesse est en somme inversement proportionnelle à la racine carrée de la masse. Demain, nous développerons les différents rapports de la « quantité de mouvement ».

Dès que la salle se fut vidée, Roy s'avança vers le colonel et le salua.

— Vous désirez me voir, colonel ?

Roy Evans était un garçon sympathique, d'une trentaine d'années, et il était à Cap Canaveral depuis déjà six ans. Aussi grand que le colonel, il était toutefois plus mince et surtout plus athlétique. Très brun, les cheveux coupés courts, il y avait une sorte de mystère dans son regard. Peterson avait souvent songé à ce détail, et il avouait n'avoir jamais compris Roy. Ce jour-là, il ne put se retenir de lui en parler.

— Capitaine Evans, vous n'avez pris aucun congé depuis six ans. Pourquoi ne prendriez-vous pas quelques jours de repos dans un de nos centres de détente ?

Un peu surpris par ces paroles, Evans répondit :

— Colonel, je n'en vois pas l'utilité pour l'instant.

— N'allez surtout pas croire, capitaine, que je suis venu m'informer de votre état de santé, je ne suis ni votre nourrice ni votre médecin traitant, mais je ne puis permettre la moindre défaillance dans l'équipe placée sous mes ordres. Et vous êtes justement un de mes collaborateurs les plus précieux. S'il vous faut une permission de

détente, je vous l'accorderai, soyez sans crainte. Ce n'est nullement un reproche, mais nous sommes tous logés ici à la même enseigne.

— Oui, je comprends, mais je ne pense pas que ce soit le cas pour moi.

— Très bien.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

— Nous allons peut-être avoir du nouveau d'ici quelques jours. J'ai reçu ce matin un câble chiffré de Washington.

— Voulez-vous faire allusion à notre troisième tentative, colonel ?

Peterson hocha la tête à plusieurs reprises :

— Oui, et nous n'allons pas tarder à être fixés. Ou nous tentons notre troisième chance, ou bien...

Il eut un geste vague ponctué par un haussement d'épaule.

— Ou bien tout est terminé pour cette fois... Je comprends, fit Evans. Nous ne pouvons pas continuer à sacrifier des volontaires pour une expérience aussi désastreuse.

— Il ne s'agit pas de cela, capitaine. La science exige bien des sacrifices, ne l'oubliez pas, mais les résultats obtenus jusqu'à présent sont nuls. Des sommes considérables ont été investies par le gouvernement dans cette entreprise, et j'ignore si Washington continuera ou non. Pourtant, je suis certain que nous pouvons réussir. Absolument certain.

Il s'était légèrement irrité en parlant. Puis, après un salut rapide, il lui lança avant de quitter la salle :

— Je vous verrai demain au rapport, capitaine.

Roy, une fois seul, ne put s'empêcher de penser aux paroles du colonel Peterson. Avait-il vraiment l'air à ce point déprimé pour que le colonel se soit permis de lui faire cette réflexion ? C'était possible, après tout. D'ailleurs, Madge ne lui avait pas caché non plus que depuis quelques jours elle le trouvait bizarre.

Madge. Toujours si attentionnée, et si amoureuse. Ils s'étaient connus un an auparavant, aux abords de Cap Canaveral où elle demeurait toute seule depuis la mort de ses parents. Madge Cohé travaillait comme infirmière dans une clinique militaire, et leurs rares heures de loisir ne concordaient souvent pas pour leur permettre de se voir comme ils le souhaitaient.

Mais, ce jour-là, Madge avait pu réussir à obtenir quelques heures de liberté, ce qui lui avait permis de faire savoir à Roy qu'elle l'attendait pour le dîner.

Un petit dîner en tête à tête. On écouterait la T.V., on boirait de la bière et on parlerait de tout et de rien. Oui, c'était bien cela, de tout et de rien, comme à chaque fois. Avaient-ils seulement le droit de faire des projets ?

Et pourtant... Roy aimait Madge de toute son âme et à trente ans on

ne voit déjà plus les choses comme à vingt. On pense à l'avenir, on aspire à rompre avec cette solitude devenue insupportable pour un être humain, on songe à la douceur d'un foyer, à ces mille petits riens qui occupent l'existence d'un homme.

Non, cette fois, il n'y aurait pas de T.V., ni de conversation oiseuse, il y aurait une explication franche et sans détour.

Il trouva la jeune fille en train de préparer des hamburgers et un gâteau de maïs ; ses cheveux roux étaient tirés en arrière, avec un petit chignon, qui découvraient son visage encore enfantin. Madge était vraiment très jolie.

Ce n'est que vers le milieu du repas que Roy se décida :

— Écoute, Madge, je dois te parler.

Elle le regarda, un peu étonnée, et ses grands yeux verts se plissèrent légèrement.

— Oh ! Roy, on dirait qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Est-ce aussi important ?

— Très.

— Oh ! j'ai deviné. Tu es complètement à plat et tu as besoin d'un grand repos. J'en ai d'ailleurs discuté ce matin avec le médecin de service, tu peux aller le voir de ma part, il te...

— Madge, il ne s'agit pas de cela. Je me sens très bien. Il s'agit de nous. De nous deux. Oui, Madge, il y a longtemps que j'aurais dû te le dire. Cette situation n'est pas une solution pour nous. J'en ai assez de cette vie que je mène, je veux vivre, entends-tu... Vivre avec toi. Oh ! évidemment, ce n'est pas aussi simple que ça, mais je voudrais savoir une chose. Madge, regarde-moi.

Elle fixa sur lui un regard plein de tendresse et lui prit la main.

— Accepterais-tu de m'épouser si j'arrivais à trouver une situation normale qui nous permette de vivre comme tout le monde ?

— Roy, pourquoi me poser une telle question ? Mais voyons, tu le sais bien. Même à présent, si tu le voulais.

Elle essuya une larme qui perlait à sa paupière, tandis que Roy, ému à son tour, se laissait emporter par une joie débordante.

— Oh ! merci, Madge... Tu ne peux pas savoir. Eh bien ! c'est décidé, dès demain je commencerai les démarches, je donnerai ma démission. Bien sûr, il faudra du temps avant qu'elle soit acceptée, mais je ferai n'importe quoi, je trouverai une situation dans un laboratoire privé ou ailleurs, je ne sais pas encore, mais je trouverai un moyen, il faut me faire confiance.

C'est à partir de cet instant que les choses se précipitèrent, surtout pour Roy Evans.

Jamais, il le savait, il n'obtiendrait la permission du colonel Peterson pour célébrer son mariage. Roy Evans faisait partie de ce que Peterson appelait « le grand Secret », et, comme pour tous ceux qui

étaient dans son cas, la base de Cap Canaveral était et resterait jusqu'à nouvel ordre leur seul univers.

Des centres de détente avaient été édifiés dans diverses contrées du pays et l'on y conduisait régulièrement le personnel pour une période de repos plus ou moins prolongée. Il va sans dire que, si le sujet trouvait dans ces centres tous les plaisirs auxquels il avait droit, une surveillance constante était bien entendu strictement appliquée.

La moindre parole prononcée sur « le grand Secret » pouvait avoir des conséquences néfastes pour le pays, et on devait tout faire pour empêcher une indiscretion de ce genre.

Aussi Roy n'était-il pas sans inquiétude au sujet de ses projets. Accepterait-on sa démission ? Lui rendrait-on sa liberté ?

Pour l'instant, il évita de se laisser aller à de trop sombres pensées, se promettant de réfléchir sérieusement à la question le lendemain.

Dans le lointain se dessinait la silhouette d'une fusée dressée sur sa base, au milieu du terrain d'envol. Ils pouvaient même distinguer les dépôts de carburant, alignés plus loin. Il ne suffisait que d'un ordre de Washington pour que le coup de pouce sur le bouton de commande déclenche la mise à feu de l'appareil. Et, une fois encore, une nouvelle fusée foncerait vers Vénus, emportant dans ses flancs des cobayes humains dont personne ne connaîtrait certainement jamais le sort.

Mais Roy ne pensait pas à cela. Madge était à ses côtés, et elle souriait, heureuse.

C'est alors que la nouvelle arriva par le poste de radio.

L'émission de musique variée cessa brusquement et la voix du speaker débita d'un trait le communiqué suivant :

— Allô ! Allô ! Une dépêche nous parvient à l'instant de Saint Michel, dans l'Alaska. On nous informe qu'un engin inconnu vient de s'abattre à quelques milles au nord de la ville. Selon certaines informations, il s'agirait d'un appareil d'origine extra-terrestre si l'on en juge par les rapports qui nous parviennent actuellement. Les occupants de cette sphère, auraient été tués sur le coup. Ces êtres ne peuvent, d'après les témoins, appartenir à la race terrienne. Nous prions toutes les personnes qui seraient amenées à observer dans le ciel tout objet non identifiable à entrer immédiatement en rapport avec les services compétents locaux. D'autres instructions seront données dans un de nos prochains communiqués. Nous reprenons notre émission de...

Roy avait coupé le contact d'un geste sec.

— Ça n'a pas l'air d'une plaisanterie, cette fois.

— Un danger nous menacerait ?

— On ne sait jamais. Espérons que non, mais je pense qu'il vaudrait peut-être mieux que je retourne à la base immédiatement.

Madge avait hoché la tête.

— Oui, je comprends, avait-elle murmuré. Je t’attendrai, Roy.

Quelques instants plus tard, Roy Evans retrouvait le colonel Peterson et ses collaborateurs les plus proches.

CHAPITRE II

Aucun doute n'était plus permis à présent sur l'origine de ces êtres à peau verte que l'on avait extraits de l'engin spatial. Des représentants d'un autre monde avaient rallié la Terre et, pour une cause que l'on ignorait encore, leur appareil s'était abattu dans la steppe, après avoir longuement évolué au-dessus de la baie de Bristol.

Prise en chasse par les Services de repérage des Forces Navales, la sphère avait sillonné le ciel de l'Alaska pendant plus d'une heure, puis l'engin avait brusquement donné des signes de défaillance et on l'avait vu s'abattre comme une flèche dans une gerbe de feu éclatante. Tous les postes de la Terre avaient annoncé la nouvelle et déjà les services spécialisés étaient mobilisés, prêts à intervenir à la moindre alerte.

Il était probable que l'appareil accidenté ne devait pas être isolé et que plusieurs autres engins de ce genre devaient survoler la planète. Certes, il n'était pas prouvé que ces hommes verts fussent animés d'instincts belliqueux, mais la simple prudence exigeait que l'on prenne d'élémentaires précautions si l'on devait bientôt entrer en contact avec ces étranges visiteurs d'un autre monde.

Deux jours s'écoulèrent, et rien ne se produisit. On ne signalait aucune présence étrangère dans le ciel. L'inquiétude se dissipa et l'optimisme redevint général. N'était-on pas habitué depuis longtemps à repérer des engins de provenance inexplicable ? Cela durait depuis longtemps !

Une civilisation de l'Univers avait peut-être essayé d'entrer enfin en relations avec la Terre, et une avarie imprévisible devait être la cause de l'accident. C'est du moins ce que tout le monde en conclut.

Ces événements n'avaient évidemment pas permis à Roy de préparer comme il l'entendait les démarches nécessaires en vue de sa démission, et c'est alors qu'il commençait à y songer sérieusement qu'il fut informé que le colonel Peterson désirait le voir de toute urgence.

Cela ne pouvait pas mieux tomber, et Roy était décidé à profiter de l'occasion offerte pour tenter sa chance.

Il était loin de se douter de ce que le colonel Peterson attendait de lui. Ce dernier d'ailleurs n'y alla pas par quatre chemins et, dès que Roy fut dans son bureau, il lui tendit la dépêche reçue le matin même de Washington.

— Capitaine Evans, le gouvernement nous invite à procéder dans les plus brefs délais à notre troisième tentative pour la conquête de Vénus.

Peterson s'était levé. Un pli soucieux barrait son front large et dégarni.

— Normalement, tout était prévu pour demain matin 5 heures.
— Dois-je comprendre qu'il y aurait un empêchement ?
— Oui, il y en a un. Le commandement de la fusée devait être confié, vous le savez, au capitaine Maxwell. Il vient d'être victime d'un accident, tout à l'heure, pendant son entraînement dans le bloc 8. Double fracture de la colonne vertébrale. Oh ! rien de bien grave, mais quelques semaines d'immobilité absolue.

— Maxwell ! Pauvre garçon ! Mais comment est-ce arrivé ?

— Sans importance. Mais cet accident flanque tout par terre, grommela Peterson.

— C'est évident, colonel, mais je suis persuadé que vous avez une idée.

Peterson s'avança vers Evans :

— Oui. À mon avis, il n'y a qu'une seule personne qui puisse prendre la place de Maxwell. C'est vous, capitaine Evans.

— Voyons, colonel, répondit-il, je...

— Écoutez, Evans. Vous savez comme moi que vous êtes le seul à qui l'on puisse confier cette mission. Vous êtes à la base le seul instructeur possédant les qualités nécessaires. Vous avez subi l'entraînement, vous connaissez la question à fond, vos divers examens médicaux ont toujours été excellents, vous avez passé tous les tests avec succès, et vous vous êtes déjà familiarisé avec l'équipe désignée.

Roy savait que c'était impossible. Il ne pouvait plus à présent accepter cette mission. Il y avait Madge. Mais la force lui manqua à cet instant pour parler de la nouvelle situation dans laquelle il se trouvait.

— Nous devons essayer de savoir ce qu'il est advenu aux deux autres équipages, poursuivit Peterson. Mais cette fois-ci, je ne tolérerai aucune initiative personnelle. Des précautions seront prises, et je n'accorderai que quinze jours pour fouiller la surface de Vénus. Si, passé ce délai, vous n'avez obtenu aucune information précise sur le sort de vos prédécesseurs, ordre vous est donné de retourner à la base. Suivant les renseignements que vous nous fournirez, nous aviserons. Au total, cela représente une affaire de cinquante-cinq jours exactement.

— C'est impossible... Je regrette, colonel, mais je ne puis accepter.

— Capitaine Evans, votre carrière est en jeu, ne l'oubliez pas. Certes, loin de moi la pensée de vous donner un ordre, je n'en ai pas le droit, nous ne faisons appel qu'à des volontaires, vous le savez. Mais souvenez-vous que vous avez droit à une prime importante en rapport avec votre grade.

Le colonel était revenu prendre place derrière son vaste bureau et, évitant cette fois de regarder Evans, il lança d'un ton sec :

— Vous avez jusqu'à demain matin pour réfléchir, capitaine. Vous

pouvez disposer.

*
* *

Roy devait à tout prix trouver une excuse valable pour lui permettre de refuser catégoriquement la mission qu'on lui confiait. En parler à Madge n'aurait servi à rien sinon qu'à inquiéter inutilement la jeune fille. Non, il devait certainement exister un autre moyen. Et c'est alors qu'il songea au docteur Bendley, dont Madge lui avait parlé à plusieurs reprises. D'ailleurs, très sincèrement, Roy n'était pas depuis quelque temps dans sa pleine forme et un nouvel examen médical prouverait facilement que son état nécessitait une période de repos complet. Il serait envoyé dans un centre de détente pendant une semaine ou deux, et nul ne pourrait lui en tenir rigueur.

Oui, c'était la seule solution qui s'offrait à lui. Aussi n'hésita-t-il pas à se mettre en rapport avec le docteur Bendley qui le reçut en fin de journée dans son cabinet particulier de la clinique militaire.

Bendley était un vieux médecin très réputé aux U.S.A., à cette époque, et ses travaux en matière de biologie étaient connus dans le monde entier. Il connaissait Roy depuis longtemps et avait toujours eu pour le capitaine une profonde amitié. Ne lui avait-il pas confié bien souvent : « Capitaine Evans, si j'avais eu un fils, j'aurais aimé qu'il vous ressemblât ». Et c'est d'un ton paternel qu'il accueillit Roy dans son cabinet.

— Alors, mon fils, dit-il en souriant, qu'est-ce qui ne va pas ? Asseyez-vous et mettez-vous à votre aise. Ici, vous n'êtes pas chez Peterson. À propos, comment va cette vieille baderne ? Toujours aussi acariâtre ? Il ne changera jamais. Mais occupons-nous de vous.

Le brave médecin commença à ausculter le capitaine, prit sa tension, examina son cœur au cardiographe, puis, après une prise de sang, proposa un examen radiologique.

Roy s'installa dans la chambre noire, cependant que le docteur réglait ses appareils sans prononcer une parole. Il s'affaira à ses observations et redonna la lumière.

Il tourna vers son patient un visage soucieux sur lequel se marquaient de profondes rides, et lui désigna le cabinet de consultation.

Il revint quelques minutes plus tard et Roy, légèrement inquiet, ne put se retenir de demander :

— Mais enfin, qu'y a-t-il, docteur ? Rien de grave, j'espère ?

Le docteur Bendley le regarda longuement, semblant hésiter à se prononcer.

— Je vous en prie, insista Roy, qu'y a-t-il ?

— Étiez-vous au courant de votre cas en venant me voir.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, je ne me sens pas très bien depuis quelques jours, mais...

— Roy, il faut vous hospitaliser d'urgence, votre état empire d'heure en heure. Vous êtes atteint de la maladie atomique.

— En êtes-vous certain ?

Bendley hocha la tête à plusieurs reprises :

— Essayez de vous souvenir. Quand est-ce arrivé ? N'êtes-vous pas resté exposé à certaines radiations, ces jours-ci ?

Roy s'était laissé choir lourdement sur son siège et il essaya fébrilement de se remémorer ses activités des jours derniers. Puis la mémoire lui revint brusquement et il expliqua à Bendley qu'il avait longuement travaillé dans le bloc 6, où l'on mettait au point le dernier prototype de moteur à plasma. Pourtant, il était persuadé qu'il n'avait négligé aucune précaution tout le temps qu'avait duré l'expérience. Il ne comprenait pas.

— Docteur, dites-moi la vérité, je vous en prie. À quel degré suis-je atteint ?

C'est visiblement à contrecœur que Bendley accepta de répondre à cette question :

— Le nombre de vos globules blancs est inférieur à mille par millimètre cube. Le taux normal est de huit mille, vous le savez. Vous êtes fiévreux, anémié, vos amygdales sont gonflées et ne tarderont pas à s'infecter, même vos gencives sont déjà irritées.

— Y a-t-il un espoir ? lança Roy, crispé sur sa chaise. Je vous supplie de me dire la vérité.

Bendley avait tourné la tête et il était visible qu'une lutte terrible devait se livrer dans son esprit. Il n'eut pas le courage de répondre à cette question.

Roy s'était levé, très pâle.

— Je suis condamné, n'est-ce pas ? J'ai le droit de savoir.

— Je n'ai pas dit cela, Roy. Nous avons des traitements efficaces, vous le savez. Mais votre cas est grave et je n'ai pas le droit de vous le cacher.

Roy ne fut pas dupe. Il savait qu'il était condamné et que Bendley ne le lui avouerait jamais. Jusqu'à ce jour, aucun traitement efficace n'avait pu être pratiqué sur des sujets condamnés, surtout à un tel degré.

Roy sentit qu'il pâlisait à mesure qu'il réalisait l'atroce nouvelle, mais il ne dit rien. Il se mit tout à coup à penser à Madge, et aux projets qu'il avait ébauchés. Fallait-il vraiment tout devoir abandonner brutalement ? Il se raidit intérieurement, faisant un effort gigantesque et rien ne parut de ses pensées sur son visage.

Il se souvint alors de sa dernière entrevue avec Bendley, deux semaines auparavant, et d'une conversation échangée dans le

laboratoire du savant.

Redevenu maître de lui, Roy se décida :

— Docteur, vous m'aviez parlé, la dernière fois, d'une nouvelle substance amino-acide que vous étiez en train d'expérimenter sur des cobayes. Je crois me souvenir que ce produit destiné à régénérer les cellules contaminées vous avait donné d'excellents résultats.

Bendley l'avait écouté en hochant la tête :

— J'allais précisément vous en parler. C'est une substance à base de cellules de moelle osseuse d'une part, et de soufre et de méthionine d'autre part. J'agis directement sur les composants du noyau cellulaire, autrement dit sur l'acide désoxyribonucléique. Sous forme d'injection, ce produit est destiné à enrayer les effets de la radio-activité dans un organisme atteint, quel qu'en soit le degré. Malheureusement, je ne l'ai encore expérimenté sur aucun être humain, et puis...

Il hésita encore avant de poursuivre :

— Et puis, l'efficacité de ce traitement n'est pas définitive, je dois vous le dire.

— Je le sais. Vous m'aviez parlé d'une possibilité d'immunité de soixante jours, si j'ai bonne mémoire.

— Exactement. C'est ce que mes expériences sur des tissus humains en imparfait état de conservation m'ont permis d'apprendre.

— Que se passe-t-il ensuite ?

Roy comprenait que Bendley regrettait maintenant de s'être laissé entraîner à de telles confidences, mais il ne pouvait éluder la question.

— Il y a divers traitements à pratiquer par la suite. Les risques de lésions sont toujours à craindre, mais cela fait partie de la médecine actuelle.

Bendley venait de mentir une fois encore, et Roy le devina immédiatement. Il était certain que, d'une façon ou d'une autre, il ne s'en sortirait pas. Mais il fit un violent effort sur lui-même pour ne rien laisser paraître de son trouble.

— Accepteriez-vous de m'injecter votre produit ?

— Ne préférez-vous pas que l'on en informe tout d'abord le colonel Peterson ?

C'était là ce que redoutait Roy. Pour rien au monde, il ne fallait que Bendley fasse une telle chose. Déjà Roy échafaudait un plan dans son esprit survolté.

— Docteur Bendley, j'ai besoin de ces soixante jours. Il m'est impossible de vous en donner les raisons, mais il y en a de tellement importantes pour moi !

Le visage de Bendley se crispa davantage et ses yeux se perdirent dans le vague.

— Mais, après ce délai, il faudra bien...

Le capitaine Evans comprenait à quoi faisait allusion le docteur, mais il joua le jeu jusqu'au bout.

— Nous n'attendrons pas évidemment jusque-là pour avouer la vérité, d'autant plus que mon état nécessitera certainement quelque traitement.

— Oui... Oui, évidemment. Et mon devoir serait de le faire immédiatement, vous le savez.

— Pour l'amour du ciel, donnez-moi au moins quelques jours.

Bendley hocha la tête, s'assit à son bureau et tendit un imprimé à Roy.

— Vous avez ma parole. Tenez, c'est une déclaration en règle pour les expériences pratiquées sur des sujets humains. Vous n'avez qu'à signer et nous passerons dans le laboratoire.

Il est aisé de comprendre ce qui se passa par la suite, et lorsque Roy Evans, le lendemain, fut introduit dans le bureau de colonel Peterson, il était toujours maître de lui et c'est d'un ton très calme qu'il s'adressa à son supérieur :

— Colonel, j'accepte de remplacer le capitaine Maxwell pour la troisième expédition Vénus. Je suis à vos ordres.

Peterson eut un petit sourire qui dissimulait mal sa satisfaction, puis, se ravisant, il rétorqua :

— J'étais certain que vous accepteriez, capitaine Evans, et je tiens à vous féliciter personnellement de votre décision. Venez me retrouver au bloc 8 à une heure, avec l'équipe désignée. Pendant ce temps, voyez le lieutenant Hopkins pour la régularisation de vos papiers. On fera immédiatement le nécessaire pour votre prime également.

— À ce sujet, je voulais justement vous informer que je désirerais léguer celte prime à une certaine personne, dans le cas où je ne reviendrais pas.

— C'est votre droit. Informez-en le lieutenant Hopkins, il est au courant de la question.

Quelques instants plus tard, Roy, après avoir rempli un formulaire, inscrivait au bas de la page le nom de Madge Cohé. Il tendit l'enveloppe cachetée au lieutenant Hopkins.

CHAPITRE III

Soixante jours à vivre. Tel était le délai qui était accordé à Roy Evans, et il le savait. Quoi qu'il pût faire, rien ne pourrait reculer désormais l'échéance fatale, et si le docteur Bendley avait fait de son mieux pour ne pas lui avouer la triste vérité, il n'en était pas moins vrai que Roy la devinait au fond de lui-même.

Soixante jours à vivre. Pas un de plus. Peut-être même ne les vivrait-il pas tous, car nul ne pouvait prévoir le sort qui attendait l'équipage du *Bolide*. Roy avait longuement pensé à cela depuis la veille, se refusant catégoriquement à avouer à Madge la terrible vérité. Non, nul ne devait être mis au courant. Il n'en avait pas le droit.

Son départ pour Vénus était décidé, et c'était bien la seule chose qu'il lui restait à faire. Il écrirait une simple lettre à Madge, lui annonçant son départ pour un des centres de détente. Peut-être même était-il préférable qu'il n'en fasse rien, laissant le soin à l'avenir de lui apprendre la vérité. Il ne savait plus.

Le mieux était d'oublier Madge et tout ce qu'ils avaient souhaité ensemble. Seule la mission qui lui avait été confiée devait avoir désormais de l'importance pour Roy.

Lorsqu'il pénétra dans le bloc 8, quelques instants plus tard, il trouva le colonel Peterson en compagnie de quelques personnages qu'il ne connaissait pas, mais il reconnut immédiatement quelques-uns des membres de l'équipage spécialisé ayant subi l'entraînement sous ses ordres.

Peterson lui présenta les trois hommes qui se tenaient à ses côtés. Il s'agissait d'envoyés de Washington qui avaient pour mission de veiller à ce que toutes les dispositions prises par le gouvernement soient respectées dans les moindres détails.

L'équipage du *Bolide* se composerait de six personnes. Il y avait Dan Mitchel, spécialiste en radio-météorologie ; Sam Marshall, biologiste et naturaliste expert ; Lionel Hattaway, chef-mécanicien ; Brent Donnagan, géologue ; Willy Belloni et, évidemment, Roy Evans comme chef de bord.

Willy Belloni, il convient de le préciser, était un nouveau venu que personne, à Gap Canaveral, ne connaissait. Il était ingénieur en astrophysique et avait été désigné pour remplacer le lieutenant Davemport, qui aurait dû normalement faire partie de l'équipage.

Belloni avait lui aussi subi l'entraînement nécessaire et répondait à toutes les conditions exigées, c'est-à-dire que, malgré sa spécialité, il possédait, comme tous les autres membres de l'équipe, assez de connaissances dans toutes les matières pour remplacer en cas d'urgence n'importe lequel de ses camarades.

Roy attendit donc que Peterson lui donnât les raisons de cette brusque décision en faveur de Belloni, mais le colonel aborda l'entretien par un autre sujet :

— Messieurs, dit-il, vous n'ignorez pas que toutes les dispositions sont prises pour un nouvel essai. Le *Bolide* sera mis à feu demain matin à cinq heures.

Il se tourna légèrement dans la direction des représentants du gouvernement et continua :

— Washington a décidé de doter notre appareil d'un nouvel ordinateur électronique capable de fournir toutes les précisions voulues, soit pour la durée exacte du parcours à effectuer, soit pour la consommation totale de l'énergie employée, soit encore pour d'autres usages techniques, limitation de performance, direction des divers champs de force dans l'éther, courbes de consommations diverses, etc. Les règles à observer restent les mêmes, c'est-à-dire que le cerveau électronique, pour effectuer ses calculs, doit en connaître d'abord le programme ; les données de l'appareil sont enregistrées sur bande magnétique, ainsi que les données particulières sur chaque itinéraire à étudier. Il réglera votre mise en orbite lorsque vous aborderez Vénus, calculera automatiquement votre vitesse de décélération et enregistrera toutes les phases du voyage. Si tout se passe normalement, vous devez être de retour ici exactement cinquante-cinq jours après votre départ. Vos observations personnelles seront comparées à celles de l'ordinateur, qui est capable de réactions ultrasensibles pouvant dans certains cas déceler la moindre défaillance dans la machinerie complexe du *Bolide*.

Il s'interrompit un instant, fit quelques pas et continua sur le même ton :

— Nous ignorons ce qu'il a pu advenir des deux fusées destinées à atteindre Vénus. Cette fois encore, vous le savez, nous avons modifié notre mode de propulsion. Nous sommes tous convaincus que le nouveau *Bolide* a toutes les chances d'accomplir ce voyage dans les conditions idéales. La première fusée était équipée d'un foyer nucléaire à propulsion atomique capable de porter chaque seconde des dizaines de kilos d'hydrogène à une température supérieure à 3.000°. Il est possible que les réserves d'ammoniac liquide destinées à être décomposées dans le foyer pour fournir l'hydrogène se soient épuisées trop vite, empêchant ainsi le retour de l'appareil. La deuxième fusée était basée sur la propulsion ionique. Peut-être les accélérateurs ont-ils consommé trop d'énergie, il est indiscutable que ces accélérateurs de particules ont besoin d'une quantité formidable d'électricité et qu'ils éliminent de nombreuses calories par effet Joule dans les circuits internes. Voilà qui pourrait éventuellement expliquer cette nouvelle panne. Donc, cette fois, c'est une nouvelle modification de la

propulsion ionique que nous allons utiliser.

Grâce à un nouvel accélérateur, le « plasmatron », nous obtenons une importante quantité d'énergie électrique pouvant même permettre de satisfaire les besoins annexes de l'appareil. Il en assurera également la réfrigération. L'utilisation de l'énergie H nous permet à l'heure actuelle de concurrencer sérieusement l'uranium et nous avons enfin trouvé le moyen d'emporter dans une fusée une quantité d'énergie presque inépuisable. Donc, en conclusion, cette troisième fusée nous paraît posséder des chances supérieures aux deux précédentes. Je tenais à vous le rappeler brièvement, sans vouloir exagérer évidemment vos chances de sécurité. Il faudra, bien entendu, vous conformer aux règlements et surtout obéir aux consignes qui vous sont données. La moindre négligence peut avoir des conséquences graves et, dans ce secteur du ciel, vous ne devez compter sur aucun secours. Nous ignorons encore tout de la planète Vénus et la moindre erreur peut vous être fatale. S'il vous est impossible d'aborder cette planète, ordre vous est donné de rallier la Terre immédiatement, dès que vous serez en possession de tous les renseignements utiles que nous étudierons ensemble pour la suite. Dans le cas contraire, vous devrez essayer de connaître le sort de vos anciens camarades. D'ailleurs, le capitaine Evans saura vous donner en temps voulu toutes les directives.

Il se tourna vers un des représentants du gouvernement, un petit homme chauve aux lunettes d'écaillé et ajouta :

— Je laisse maintenant la parole au professeur Wyler qui a d'ailleurs une communication très importante à vous faire au sujet d'un nouvel appareil dont sera doté le *Bolide*.

Le petit homme fit un pas en avant et prit la parole :

— Vous êtes au courant de l'accident survenu dernièrement à cette sphère extra-terrestre qui s'est abattue en Alaska. Une équipe est actuellement sur place pour étudier sérieusement tout ce qu'il reste d'encore intact des divers mécanismes de cet engin. Comme il fallait s'y attendre, nous nous trouvons là en présence d'une technologie qui nous échappe en partie, car rien, ou presque rien, ne correspond à nos méthodes courantes. Toutefois, l'ingénieur Belloni, qui fut envoyé en Alaska avec les spécialistes, a réussi à trouver l'un des multiples emplois d'un appareil contenu dans la sphère. Je dis à dessein multiples, car nous sommes persuadés que cet appareil a été conçu pour de multiples usages dont tous, sauf un bien entendu, nous échappent à l'heure actuelle. Mais, comme nous avons trouvé dans cette sphère un deuxième modèle de cet appareil, devant certainement servir pour pallier une panne de l'autre, nous avons décidé, puisque cela n'entravera nullement les recherches qui continuent sur place, de doter le *Bolide* de cet engin, dont l'utilité sera appréciable, puisqu'il

s'agit d'un régulateur de gravité.

Il y eut un instant de silence que Roy Evans mit à profit pour demander :

— Est-ce à dire que ce régulateur de gravité pourra compenser à bord de la fusée l'attraction terrestre qui nous fera défaut dans le vide ?

— Parfaitement, déclara Belloni en s'avançant à son tour.

C'était un grand gaillard aux yeux bruns et au teint basané, qui devait côtoyer la trentaine.

— Nous l'avons expérimenté avec succès. C'est une question de réglage et de mise au point, mais je crois m'en sortir très bien.

Roy comprenait maintenant pour quelle raison la Maison Blanche l'avait désigné pour la mission Vénus.

— Ce régulateur doit nous permettre de nous comporter dans le vide exactement comme si nous étions toujours à la surface de la Terre. Il supprimera les effets physiologiques ressentis, soit au moment de l'accélération, soit pendant la période de chute libre. Nous éviterons ainsi l'accélération de 6 g pour le départ et la période désagréable qui s'ensuit lorsque, en fin de combustion, la poussée de la fusée cesse brutalement. Plus de perte de mémoire, plus de « voile noir », plus de syncope à redouter.

— Je suppose tout de même qu'il y aura des précautions à prendre, objecta Roy.

— Il y en aura, bien sûr, coupa Peterson, nul d'entre vous ne serait capable de réparer ce régulateur en cas d'avarie. En aucun cas, vous ne devriez agir autrement que vous l'auriez fait sans ce régulateur.

— Les combinaisons que nous possédons, enchaîna Belloni, sont des modèles ambivalents, puisqu'ils nous préservent en partie, soit contre l'accroissement de l'accélération, soit contre la diminution de la pression ambiante. Nous devons donc nous équiper de nos combinaisons normales pendant toute la durée du voyage, pour éviter principalement les accidents de décompression.

— Quoi qu'il en soit, reprit Peterson, le gouvernement tient à expérimenter ce régulateur dans le vide, et nous devons faire confiance à l'ingénieur Belloni. Messieurs, ce sera tout pour aujourd'hui, je vous verrai demain avant l'heure H.

*
* *

Tout était prêt.

Le régulateur de gravité avait été fixé dans les soutes du *Bolide*, et Belloni avait personnellement dirigé l'installation, tandis que Roy surveillait de son côté la mise en place du nouvel ordinateur.

Les réserves alimentaires étaient largement suffisantes pour le

voyage, et il n'y avait aucun souci à se faire de ce côté-là.

Les réservoirs d'air respirable avaient également fait l'objet d'un examen minutieux et, une fois encore, Roy vérifia l'étanchéité des containers et la bonne marche des pompes régénératrices. La consommation approximative avait été étudiée minutieusement, en partant du principe qu'un homme au repos, et n'accomplissant aucun effort physique, consommait en moyenne une trentaine de litres d'oxygène à l'heure. Mais le pourcentage prévu était plus important dans le *Bolide*, surtout si l'on devait courir le risque de ne pas trouver sur Vénus une atmosphère parfaitement respirable pour les Terriens. Les scaphandres devaient à leur tour pouvoir être équipés pour permettre une exploration de plusieurs jours à la surface de la planète.

Toutefois, cette atmosphère artificielle ne serait pas évidemment identique à celle de la Terre, car la proportion d'oxygène, au lieu d'être de 21% environ, était portée à 40%, et l'azote remplacé par de l'hélium dans le mélange. En cas d'avarie grave dans le système de conditionnement, on éviterait ainsi, grâce à l'hélium, les risques d'embolie gazeuse. Le pourcentage élevé en oxygène devait combattre en partie les effets physiologiques de la pression ambiante à l'intérieur du *Bolide*, calculée de façon à être maintenue dans un rapport constant de cinq cents grammes environ par centimètre carré.

Moitié inférieure à celle qui régnait sur la Terre, au niveau de la mer, cette pression ne devait en aucun cas alourdir l'astronef.

On conçoit donc l'utilité majeure des combinaisons anti-dépression, surtout si l'on songe que le mélange oxygène-hélium augmente sensiblement la perte de chaleur du corps humain en refroidissant l'épiderme.

Autre inconvénient du mélange des gaz rares, c'était le brouillage des sons émis, rendant difficile la compréhension des paroles, modifiant sans cesse la fréquence des résonances et le ton de la voix.

Chaque membre de l'équipage était donc muni d'un laryngophone d'un type nouveau, permettant de pallier cet inconvénient, et les essais effectués à ce jour s'étaient montrés assez satisfaisants dans ce domaine.

Bien avant l'heure H, Roy était déjà sur le terrain d'envol avec ses hommes, et il les réunit devant le sas de la fusée.

— Messieurs, dit-il, vous connaissez aussi bien que moi les risques que comporte une telle entreprise. Je veux une surveillance constante de tous les appareils de contrôle. Vous connaissez par cœur le « Manuel », et vous devrez vous conformer à tous les règlements en vigueur. Je ne tolérerai aucune défaillance, ni aucune erreur.

Il se tourna vers l'ingénieur Belloni.

— Vous êtes seul responsable du régulateur de gravité.

— Je m'excuse, capitaine, mais je n'en suis pas l'inventeur.

Cette réplique fit légèrement froncer les sourcils à Roy, qui le dévisagea un instant :

— Je n'en ai jamais douté, monsieur. Mais personne dans mon équipe n'a jamais utilisé un engin de ce genre, et je n'ai aucun ordre spécial à ce sujet.

— Très bien, capitaine.

Quelques instants plus tard, il retrouvait Belloni un peu à l'écart et lui dit :

— Monsieur Belloni, vous êtes ingénieur affecté au centre de Los Alamos, n'est-ce pas ? Comment se fait-il que vous ayez été volontaire pour cette mission ?

L'autre le regarda curieusement, puis un petit sourire se dessina sur ses lèvres épaisses :

— Vous faites erreur, capitaine. Je n'ai jamais été volontaire, j'ai été désigné d'office.

Roy hocha la tête lentement. Cette réponse l'avait un peu désarçonné.

— Je suis ingénieur militaire, ne l'oubliez pas, et il fallait bien quelqu'un qui prenne la responsabilité de la bonne marche de ce régulateur. Oh ! cela ne me déplait pas. J'ai toujours rêvé d'une telle aventure.

— Fataliste ?

— Ça dépend. Une cigarette ?

Il lui tendit un paquet. Roy se servit.

— Non, voyez-vous, j'ai toujours eu une chance inespérée. Je suis né sous une bonne étoile, c'est bien le mot.

Il éclata de rire et prit une cigarette à son tour.

— N'en croyez rien, je ne suis pas différent des autres, seulement j'ai une petite politique personnelle. Elle consiste pour moi à me trouver toujours content de mon sort.

— Même si vous recevez des coups de bâton à longueur de journée ? Belloni continua de sourire.

— Je n'ai pas encore essayé. Mais c'est une expérience à tenter, je m'en souviendrai.

Il était près de quatre heures, et le colonel Peterson n'allait pas tarder à faire son apparition ; déjà toute la base était en effervescence, alors que les premières lueurs de l'aube naissante pointaient à l'horizon.

Roy donna rapidement quelques ordres, préférant couper court à l'entretien avec l'ingénieur Belloni. Il détestait cet homme-là. Il l'avait détesté dès la première rencontre. L'insouciance et l'optimisme de son nouveau compagnon le révoltaient. Belloni était beau garçon, encore jeune, et avec toute une existence devant lui, il avait, ses espoirs et ses ambitions. S'il revenait un jour, il serait considéré comme un héros,

son nom serait sur toutes les lèvres et ces pensées ne pouvaient que torturer l'esprit de Roy. Pour lui, tout se terminerait d'ici peu et personne ne connaîtrait jamais son terrible destin. Même Madge n'aurait pas l'occasion d'apprendre la vérité.

Mais il rejeta vite cette sombre pensée, préférant oublier Madge, essayant de la chasser définitivement de son esprit. À présent, il était trop tard pour avoir le moindre regret.

Au fur et à mesure que le jour se levait, une animation plus intense régnait sur la piste et des équipes venaient s'affairer autour de la fusée qui allait bientôt prendre son envol. Peterson venait d'arriver, faisant preuve d'une grande vitalité et il donnait les derniers ordres d'une voix nette. Une dernière vérification des équipements fut effectuée, puis un aumônier vint rapidement donner sa bénédiction à l'équipage qui la reçut avec une gravité non feinte.

Puis les remorques comprenant les générateurs de courant, les unités d'équipement électrique et les générateurs d'oxygène quittèrent le terrain.

Le poste de contrôle était prêt. L'instant décisif.

L'un après l'autre, les six hommes composant l'équipage pénétrèrent dans la fusée et chacun alla occuper son poste. Le sas fut fermé. Encore quelques minutes et ce serait le départ...

Belloni mit en marche le régulateur de gravité, tandis que les premières indications étaient données par l'ordinateur. Tout était visiblement en ordre, et chacun exécutait les manœuvres du départ avec une routine devenue familière depuis un certain temps.

Les combinaisons « g-suit » avaient été ajustées et, sur l'ordre de Roy, tous s'étendirent sur les couchettes pressurisées, tandis que Roy amenait à sa portée le cadran articulé du poste de commande. Il fixa les courroies, s'assura que tout le reste de l'équipage en avait fait autant et porta son regard sur l'horloge électronique.

Plus que deux minutes... Plus qu'une... Plus que quelques secondes...

Roy Evans était prêt.

Machinalement, il caressa de la main le large cadre en plastique hérissé de boutons et de manettes qu'il avait devant lui. Puis il saisit fermement le long levier argenté au moment où le relais électronique allumait une petite lampe rouge.

L'engin frémit, lui annonçant que les moteurs étaient entrés en fonctionnement.

Des flammes fusèrent aussitôt des tuyères, illuminant le terrain, au dehors, et au moment zéro un bruit de tonnerre se répercuta dans la cabine, tandis que la poussée atteignait rapidement la formidable puissance de quatre cents tonnes au centimètre carré.

Le *Bolide* sembla hésiter, s'élevant d'abord avec lenteur, la poussée

n'étant pas encore supérieure au poids total de la fusée. Il était encore difficile de contrôler les effets du régulateur de gravité.

Puis il y eut une brusque secousse et Roy eut l'impression d'être plaqué sur sa couchette, au point que ses côtes allaient se briser. Sa vue se voila et sa bouche se tordit en une grimace affreuse. Cela ne dura qu'une seconde, une seule. Puis, comme la poussée atteignait son maximum, tout redevint normal. Il essaya de lever le bras et n'éprouva aucune difficulté.

Il comprit immédiatement que le régulateur était entré en action, et que cette merveilleuse mécanique était une réussite parfaite.

Le faisceau lumineux enclenché automatiquement mettait en mouvement le robot pilote. Un nombre incalculable de tiges en acier et en béryllium entrèrent en action et le levier de commande reprit brusquement sa place.

Devant Roy, des centaines de lampes clignotèrent dans des tubes de différentes longueurs, tandis qu'un murmure régulier lui apprenait que la calculatrice électronique continuait à accomplir son travail inhumain.

Puis, aussi soudainement que cela avait commencé, le bruit assourdissant cessa. Ce fut le silence de la course dans le vide.

Tout cela n'avait duré qu'une centaine de secondes à peine. *Le Bolide* fonçait maintenant hors de l'attraction terrestre, en direction d'une planète mystérieuse, et qui semblait ne vouloir jamais livrer ses secrets aux hommes.

CHAPITRE IV

Déjà la Terre n'était plus qu'une grosse boule ronde flottant dans le vide violacé. Roy la contempla un instant, penché en avant vers le hublot, et ses doigts se crispèrent sur les montants de son siège.

Il se redressa et d'une main un peu tremblante déplaça le petit levier de l'interphone :

— Commandant à l'équipage. Tout va bien ? La réponse de Dan Mitchel le rassura.

— Gardez le contact permanent avec la base, ajouta-t-il. Que tout le monde s'organise immédiatement. Appelez-moi Belloni.

Dès que l'ingénieur fut à l'appareil, il lui lança :

— Bravo pour « votre régulateur » ! (Il avait appuyé sur le mot « votre » avec une légère pointe d'ironie.) C'est une merveille.

Il coupa le contact et, quelques instants plus tard, il retrouvait ses hommes dans le compartiment voisin.

Belloni l'accueillit avec un petit sourire aux lèvres, mais avant qu'il pût parler, Roy avait branché son laryngophone et lui lançait :

— J'espère que vous ne verrez aucun inconvénient, monsieur Belloni, à prendre pour aujourd'hui les fonctions de cuisinier du bord. Un roulement sera effectué chaque jour, prenez tous vos dispositions à ce sujet. D'autre part, c'était au lieutenant Davemport qu'avait échu la charge de contrôler l'équipement technique du bord. Vous devrez veiller au système de conditionnement d'air. À chaque instant, nous sommes à la merci d'un dérèglement quelconque d'un simple instrument. De nombreux incidents peuvent se produire à toute minute, et vous ne devrez jamais vous fier aux contrôleurs automatiques. À la moindre alerte, actionnez les filtres spéciaux dans les conduits de ventilation. À contrôler également le mécanisme thermostatique des réservoirs d'eau et de ceux destinés à l'alimentation. La centrale électrique doit faire l'objet d'une surveillance constante ; si la génératrice venait à cesser de fonctionner, c'est l'asphyxie complète au bout de quelques heures, vous le savez. Prenez vos dispositions pour que les hommes de quart puissent vous relayer. Ce sera tout pour l'instant.

Il évita le regard de Belloni et se tourna vers le radiométéorologue.

— Mitchel, toutes les demi-heures envoyez un message à la base. Formule habituelle, sauf contrordre.

Il se tourna vers Brent Donnagan :

— Vous feriez bien de fixer vos lunettes polarisées tant que vous resterez dans cette salle, conseilla-t-il.

En effet, la masse éblouissante du Soleil, que l'on apercevait par le hublot latéral, inondait la cabine de sa clarté vive et brutale. L'éclat en

était insupportable. Le disque lunaire s'estompait lentement derrière la Terre qui avait atteint maintenant la grosseur d'une orange.

Dans le lointain, un point rougeâtre scintillait imperceptiblement. Mars, la planète rouge, encore inconnue de l'homme.

Mais le regard de Roy se porta vers un autre point du ciel, un point plus brillant et qui tranchait dans le velours sombre du vide, comme une grosse émeraude. Vénus !

L'instant était mal choisi pour la rêverie, et Roy regagna le poste de pilotage. Il consulta rapidement les résultats des opérations effectuées par l'ordinateur sur la trajectoire à suivre et jeta un coup d'œil sur les cadrans indicateurs. Tout était parfait pour l'instant.

La première journée du voyage s'écoula normalement et la petite équipe s'organisa rapidement, obéissant aux consignes reçues, selon les méthodes d'entraînement que tous avaient depuis longtemps pratiquées.

La radio du bord leur transmettait assez régulièrement des émissions en provenance d'un relais orbital, cela avec une netteté aussi parfaite que s'ils s'étaient trouvés à une faible distance de la station. Les programmes d'informations, de musique variée, de jeux ou les causeries apportaient à l'équipage une distraction qui n'était pas à négliger et c'est ainsi qu'ils apprirent au cours du repas du soir que les recherches entreprises sur la sphère extra-terrestre de l'Alaska se poursuivaient activement et que déjà plusieurs instruments trouvés à bord avaient révélé leurs secrets.

Ce qui fit dire à Belloni :

— Nous ne sommes pas encore au bout de nos surprises avec cet engin, à condition toutefois que l'on ne tente pas d'utiliser ces appareils sans en approfondir les principes.

— Croyez-vous pouvoir arriver à connaître le secret de ce régulateur ? demanda Hattaway entre deux bouchées.

— Possible, si l'on m'en laisse le temps.

Et son regard avait croisé celui du capitaine.

— Peut-être aurai-je droit à quelques heures de permission, n'est-ce pas, capitaine ?

Roy préféra ne pas relever l'ironie. Il se contenta de répondre sur le même ton badin :

— On y pensera, je vous le promets. Peut-être avez-vous déjà une idée sur le fonctionnement de ce merveilleux appareil ?

Belloni réfléchit un instant et secoua la tête :

— Je ne serais pas étonné qu'il fût basé sur le « champ unitaire » d'Einstein, en rapport étroit avec la physique ondulatoire de Broglie, selon l'hypothèse d'Heisenberg. Si nous partons de ce principe, nous savons que le photon est considéré comme le moyen de transfert de la force électromagnétique, que le méson est l'agent du champ de force

nucléaire, et que le champ gravitationnel doit probablement posséder par conséquent lui aussi son quantum.

— Oui, je vois, coupa Sam Marshall, mais nous nous écartons de la théorie d'Einstein et de son principe d'équivalence entre les effets théoriques de la masse gravitationnelle et de la masse inertielle.

— Pas tellement. À l'heure actuelle, certaines théories tendent à prouver que la masse gravitationnelle serait égale à la masse inertielle, la première étant tout simplement le résultat de l'inertie des corps soumis à l'action des gravitons. Nous retombons dans l'interprétation unitaire des différents champs de force. Heisenberg en a posé les équations il y a quelques années.

— Si je comprends bien, objecta Roy, ce régulateur produirait une substance qui annulerait plus ou moins l'action de ces gravitons.

— Exactement, fit Belloni, et il nous reste à comprendre de quelle façon se détermine l'émission de l'irradiation gravitationnelle ; nous aurons ainsi percé le secret de cet appareil, car il est indiscutable que ce régulateur fonctionne proportionnellement à l'intensité du champ gravitationnel. La substance qu'il produit est en rapport direct avec la masse de l'astronef, formant entre ce corps et les autres une sorte d'écran opaque à la gravitation.

Roy s'était levé :

— Eh bien ! profitez donc de vos heures de loisir pour faire un brin de bricolage, si ça vous chante. Les distractions sont rares à bord.

— Soyez sans crainte, capitaine, j'ai d'ailleurs reçu des ordres à ce sujet. Cela fait également partie de ma mission.

Roy allait répliquer lorsque la voix de Dan Mitchel résonna dans l'interphone :

— Commandant, un message pour vous. Le colonel Peterson désire vous parler d'urgence.

Roy suivit immédiatement le radio et pénétra avec lui dans la cabine, où il entendit immédiatement la voix du colonel.

— Evans, j'écoute, dit-il simplement.

— Je désire vous parler seul.

Roy se contenta de regarder Mitchel, lequel s'empessa de sortir et ferma la porte derrière lui.

— Je suis seul, colonel.

Il dut attendre plusieurs secondes avant d'entendre à nouveau la voix du colonel. À cause de la distance qui augmentait progressivement, et compte tenu de la vitesse-lumière des ondes radiophoniques, les intervalles de temps entre les questions et les réponses allaient devenir de plus en plus importants.

La voix de Peterson résonna dans le haut-parleur :

— Capitaine Evans, j'ai une grave révélation à vous faire. Je viens d'apprendre par câble secret de Washington une nouvelle qui

m'effraye. Cette information émane du F.B.I. Il y a un agent ennemi à bord du *Bolide*.

Cette phrase produisit sur Roy l'effet d'un coup de massue.

— Avez-vous entendu, capitaine Evans ? Je répète qu'il y a un espion à bord de votre appareil.

— En est-on absolument certain ?

— Notre agent de Moscou est formel. Mais je ne peux rien vous dire de plus, je n'ai aucune précision.

— Il m'est impossible de revenir sur Terre, colonel.

— Je le sais. Je tenais simplement à vous mettre en garde.

— Quels sont vos ordres ?

— Aucun pour l'instant. Personne ne doit être mis au courant. Prenez vos précautions jusqu'à la prochaine communication. Nous aviserons ensuite lorsque nous serons fixés. Quoi qu'il en soit, cet homme doit être éliminé rapidement. Nous ne pouvons nous permettre de courir le moindre risque dans cette affaire. Terminé.

*

* *

Roy resta un moment dans le poste de radio, en proie à de sombres pensées. Il lui déplaisait de penser qu'un de ses compagnons fût un traître. Il essaya de deviner qui il pouvait être, mais renonça à résoudre ce problème, car les hommes qui se trouvaient dans la fusée étaient tous sympathiques. Personnellement, il aurait préféré que ce fût Belloni, mais celui-ci avait été désigné par Washington. Alors ?

La voix de Mitchel résonna dans le couloir, et Roy quitta la cabine, lui laissant la place.

Quelques minutes plus tard, le radio décelait sur les téléradars un important essaim de météorites gravitant dans le champ directionnel de la fusée.

Roy se fit donner les positions et ordonna dans l'interphone :

— Désintégrateur en batterie. Tout le monde à son poste.

Le long tube à rayonnement électro-magnétique fut immédiatement mis en position par Lionel Hattaway, tandis que Dan Mitchel surveillait l'approche de l'important amas de matière cosmique.

Le danger n'était pas à négliger, la moindre collision pouvant avoir les plus graves conséquences.

Roy surveilla personnellement les cadrans indicateurs, puis régla l'image sur l'écran du téléradar. À son ordre, Hattaway déclencha le tir et des éclats éblouissants fusèrent au loin, devant le *Bolide* qui continua imperturbablement sa course aveugle dans le vide.

Les rayons désintégrateurs continuèrent à balayer l'espace, pulvérisant la matière en une multitude de novæ étincelantes, comme un gigantesque feu d'artifice.

Le *Bolide* fonçait toujours et l'on commença de percevoir quelques crépitements sur les parois de l'épaisse coque d'acier.

Le silence était général, encore quelques secondes à vivre dans cette attente dramatique, et ce serait la victoire ou la mort irrémédiable.

Si l'on songe qu'un corpuscule d'un gramme à peine, animé d'une vitesse de soixante-dix kilomètres/seconde seulement, développerait en heurtant le *Bolide* une énergie égale à celle d'une masse d'une tonne environ lancée à deux cents kilomètres/heure, on peut imaginer la gravité d'une telle collision concentrée sur un point d'impact aussi réduit.

Ce qui précède aidera certainement à mieux comprendre ce qui se passa au même instant dans la cabine de radio.

Il y eut un choc sourd et la masse de la fusée sembla vibrer comme une harpe, puis la voix de Mitchel résonna, affolée. Une météorite avait traversé de part en part la coque, provoquant une « décompression explosive » dans la cabine.

L'air s'échappait violemment par la brèche, et le choc avait précipité le jeune radio au sol, tandis que sa combinaison g-suit se pressurisait automatiquement. Mais il savait que le rétablissement artificiel de la pression dans son équipement n'était pas suffisant. Le sang avait brutalement afflué aux points de dépression et déjà ses mains et son visage saignaient abondamment.

Il n'eut que la force de pousser la porte étanche et il perdit connaissance au moment où Roy et Marshall se précipitaient.

— Occupez-vous de lui, docteur ! cria Roy. Portez-le vers l'arrière. Équipez tous vos scaphandres ; vite, ne perdez pas une seconde. Donnagan et Belloni, surveillez la centrale et la ventilation, n'hésitez pas à brancher la batterie solaire si c'est nécessaire. Hattaway, venez avec moi, il faut absolument colmater cette brèche d'une façon ou d'une autre.

Les deux hommes s'équipèrent rapidement, tandis que Marshall transportait le corps du malheureux radio vers les dortoirs.

Ils passèrent sans trop de mal dans le sas reliant les deux cabines et pénétrèrent dans le poste de radio.

Là, des débris de toutes sortes jonchaient le sol, tandis que l'air s'échappait en sifflant par la brèche qu'ils eurent tôt fait de repérer.

Hattaway, en mesurant ses gestes, réussit au prix d'un certain effort à appliquer une large plaque d'acier munie de ventouses sur le trou qu'elle obtura parfaitement. Pour l'instant, tout danger était écarté, mais une réparation dans le vide s'avérait nécessaire.

Roy put alors évaluer les dégâts et il sentit soudain une sueur froide perler à son front.

Son regard venait de se porter sur le poste de radio, complètement démantelé et désormais inutilisable. Jamais ils n'arriveraient à le

réparer, et cette pensée tourbillonna dans son esprit pendant quelques secondes.

D'un instant à l'autre, Peterson allait appeler de la Terre. Mais ses appels resteraient sans réponse. Le nom du traître se perdrait dans le vide et le *Bolide* continuerait sa course vers Vénus, emportant dans ses flancs un homme dangereux et capable de tout.

Un homme qui ne devait plus maintenant son salut qu'à cette providentielle avarie.

*
* *

Dan Mitchel était mort sans même avoir repris connaissance et Marshall était revenu dans la salle de pilotage, complètement anéanti.

— J'ai tenté l'impossible, mais le cœur a flanché. Maintenant, nous ne pouvons plus rien pour lui.

Roy, sans se détourner, continua à vérifier les cadrans indicateurs et répliqua d'une voix sourde :

— Déposez le corps dans une chambre froide, et établissez-moi un rapport en règle.

Il y eut un instant de silence assez oppressant, puis Roy fit face à l'équipage. Jamais il ne s'était senti aussi seul, aussi détaché de ses autres compagnons comme à cet instant. Il les observa tous, l'un après l'autre, puis son regard se porta sur Belloni qui n'avait pas bronché.

— Une réparation d'urgence s'impose à l'extérieur. Prenez vos dispositions immédiatement.

Le visage de Belloni se crispa légèrement et, sans proférer une parole, le jeune ingénieur sortit de la cabine, tandis que Roy ordonnait :

— Que chacun regagne son poste et se tienne prêt à la moindre alerte. Vérification complète de tous les instruments du bord.

Les hommes sortirent sans attendre, laissant seul Roy Evans. Alors le capitaine sentit une sorte de désespoir insidieux l'envahir et il resta un long moment complètement abattu.

Il ne tarda pas à réagir pourtant, lorsque Belloni revint le rejoindre quelques instants plus tard. La réparation avait été effectuée et la brèche était maintenant colmatée. Aucun danger n'était à craindre.

Belloni resta debout au milieu de la cabine, son regard froid rivé sur Roy.

— Le moment est sans doute mal choisi pour vous faire cet aveu, capitaine, dit-il, mais je commence à en avoir plein le dos.

Roy parvint à se maîtriser.

— Écoutez, Belloni, les questions de sympathie ou d'antipathie n'ont plus cours à l'heure actuelle. J'ai longuement réfléchi à tout cela, croyez-moi. Si je vous ai chargé d'effectuer cette réparation, c'est

parce que j'avais confiance en vous.

— Je ne vois pas pourquoi il en serait allé autrement.

Roy lui désigna un siège et lui offrit une cigarette dont Belloni s'empara en fronçant les sourcils.

— Que voulez-vous dire, Evans ?

— Tout simplement que l'un d'entre nous est un espion à la solde d'une puissance étrangère. Voilà ce que Peterson m'a appris dans son dernier message.

L'ingénieur s'était redressé d'un bond.

— C'est très sérieux, Belloni. Malheureusement, j'ignore qui il peut être. Peterson devait m'envoyer un rapport complet au moment où l'incident s'est produit. Comme nous n'avons aucune chance de réparer notre poste ondionique, vous voyez ce que je veux dire ?

Il eut un geste vague et ajouta :

— Voilà ce que je voulais que vous sachiez.

— Je ne comprends pas cette soudaine confiance en moi. Qui vous dit que je ne suis pas cet homme-là ?

— Je vous en prie, Belloni, cessons de nous chamailler, voulez-vous ? Je suis responsable de cette mission, et je dois la mener à bien. Alors, pour l'amour du ciel, ne me compliquez pas davantage l'existence. Vous êtes le seul à bord en qui je puisse avoir confiance. Le gouvernement vous l'accorde, cette confiance, pourquoi pas moi ?

Belloni avait esquissé un petit sourire :

— Vous êtes tout de même un drôle de type, avouez-le. Bon, n'en parlons plus et tâchons de faire le point de la situation. Mais au fait, il y avait Mitchel, le radio, rien ne prouve que ce n'était pas lui.

— Non, je ne crois pas. Il était trop jeune pour cela, et j'ai eu l'occasion de connaître sa famille à Cincinnati. De braves gens élevés dans les principes, avec un cousin Quaker, vous voyez un peu ?

— Soit. Alors, il reste le toubib, le mécanicien et le géologue.

— Oui, c'est justement pour cela que j'ai besoin que vous m'aidiez, Belloni. Vous êtes continuellement en contact avec eux, bien plus que je ne le suis moi-même. Tâchez de les observer, sans évidemment donner lieu au moindre soupçon. Personne ne doit savoir que nous sommes au courant.

— Je ne pense pas que nous ayons quoi que ce soit à craindre de cet homme-là. Il a trop besoin de nous pour revenir sur Terre. Tout seul, il ne s'en sortirait pas.

— Bien sûr, mais il a sûrement un plan bien établi, et qui sait lequel ? Je vous conseille de prendre vos précautions, dès maintenant.

Belloni secoua la tête pensivement :

— Donnagan comprend le Russe, fit-il, mais je ne pense pas que ce soit une preuve suffisante pour l'accuser.

— Comment le savez-vous ?

— Il m'a paru s'intéresser à une émission retransmise de Moscou, ce matin, alors que nous étions dans le réfectoire. Oh ! une causerie sans grand intérêt.

— Vous parlez aussi cette langue ?

Belloni sourit à cette question.

— Je parle le français, l'espagnol, l'allemand et le russe, et je me débrouille pas mal en italien. C'est peut-être également le cas du géologue. Mais cela ne prouve rien, bien sûr. Je crois qu'il ne sera pas très aisé de découvrir celui que nous cherchons, car il doit évidemment se tenir sur ses gardes.

Roy poussa un long soupir et, comme Belloni s'apprêtait à sortir du poste de pilotage, il lui tendit la main. Belloni eut une seconde d'hésitation, mais la serra fermement.

Les paroles n'étaient plus nécessaires.

CHAPITRE V

En tant que narrateur, je suis obligé d'interrompre ici le récit de Roy Evans pour vous relater un événement très important qui reste malgré tout lié à cette histoire. C'est d'ailleurs en compulsant les vieilles archives du colonel Peterson que j'ai pu obtenir toutes les précisions. Vous comprendrez plus tard les raisons qui me poussent à vous faire part de ce qui s'était passé à ce moment-là en Alaska, dans la petite base aéronavale de Redport, près de Saint-Michel, non loin de l'endroit où s'était abattue la fameuse sphère extraterrestre.

Bien entendu, ces événements furent ignorés de l'équipage du Bolide, et c'est ce qui fut le plus grave.

Depuis le départ de l'astronef, les recherches entreprises dans la sphère s'étaient poursuivies sous la direction du lieutenant Mac Donald et plusieurs spécialistes avaient été désignés par la Maison Blanche pour essayer de percer les mystères de cet étrange appareil intersidéral.

Plusieurs pièces avaient été amenées jusqu'à la base aéronavale et entreposées dans les laboratoires de recherches aux fins d'expériences, notamment le régulateur de gravité de secours, exacte réplique de celui qui avait été confié à l'ingénieur Belloni.

Il faut avouer que l'examen approfondi d'un tel appareil n'était pas une chose très simple, d'autant plus que ce coffre monobloc ne paraissait pas devoir être démontable. Le mécanisme extérieur, très compliqué, devait être manipulé avec précaution si l'on ne roulait pas fausser certains organes dont on ignorait encore l'utilité.

C'est le professeur Curtiss qui se chargea de l'opération après avoir découpé soigneusement une des faces de l'engin, mettant à jour un fouillis inextricable de fils, de connections, de tubes et autres pièces diverses composant la superstructure du régulateur. Témoignage concret d'une technologie extraordinaire provenant d'un monde lointain dont on ignorait tout. Mais la curiosité de l'homme l'emporta une fois de plus. Il fallait trouver, et par conséquent chercher. On chercha donc, et on trouva, hélas !

On trouva une sorte de récipient isolé au centre du coffre, fermé hermétiquement et maintenu par un champ de force antigravitationnel savamment calculé.

Tous les efforts dépensés pour extraire ce petit récipient conique restèrent vains, à tel point que le professeur Curtiss préféra employer les grands moyens. Il réussit à faire jouer le mécanisme d'ouverture et, à son grand désappointement, il ne trouva à l'intérieur du récipient qu'une poudre impalpable, légère, presque immatérielle, un peu grisâtre.

À quoi pouvait bien servir cette substance ? Quel rôle jouait-elle à l'intérieur de cette boîte conique qui paraissait étrangère au délicat et complexe mécanisme du régulateur ?

Autant de mystères, autant de questions qui demeuraient toujours sans réponse.

Et cette quatrième journée de travaux acharnés s'acheva pour les chercheurs sans leur avoir apporté le moindre indice intéressant.

Il était très tard dans la soirée lorsque l'événement se produisit. Curtiss se trouvait dans son bureau, en train de discuter avec ses collaborateurs lorsque des pas résonnèrent dans le couloir, et la porte s'ouvrit brutalement.

C'était l'ingénieur Lewis, un garçon de trente-cinq ans environ, qui revenait du laboratoire.

Son visage était blême et c'est à peine s'il eut la force de déclarer :

... Vite... Il faut faire quelque chose, sinon nous sommes perdus.

Personne n'eut le temps de lui poser la moindre question, car Lewis, se tournant vers le couloir, désignait dans le fond le petit escalier de bois menant au laboratoire.

Ce que l'on vit alors dépassa l'entendement, et était hors de la compréhension humaine. Déjà les marches supérieures de l'escalier s'effritaient, la rampe se démantelait, tandis que la muraille elle-même se fendillait par endroit. Des chocs sourds se répercutaient à l'étage au-dessus, où l'on devinait que le phénomène avait pris une ampleur catastrophique.

Les hommes restèrent un instant indécis, ne sachant quelle résolution prendre, tellement tout cela était soudain, incroyable, impensable, incompréhensible.

Leurs yeux étaient fixés vers le fond du couloir brillamment éclairé, vers celle portion de la bâtisse qui paraissait se détruire comme sous l'action foudroyante d'une colonie de termites, tandis qu'à vue d'œil une étrange coloration grise semblait se répandre comme une vaste tache d'huile.

Un fracas épouvantable sortit les techniciens de leur émoi. Des poutres à demi rongées et des débris de plâtras rebondirent dans le couloir, tandis que les dernières marches de l'escalier se réduisaient en miettes.

Il n'y avait plus un seul instant à perdre, et il convenait avant toute chose d'évacuer les lieux et de donner l'alarme à Saint-Michel.

Mac Donald courut au téléphone. Fort heureusement, une ligne téléphonique était encore intacte dans l'aile droite du bâtiment.

L'affolement s'empara soudain de tous ces êtres qui ne songèrent qu'à se ruer hors de la base, mais derrière la bâtisse, à l'endroit où le phénomène semblait avoir pris naissance, le sol lui-même parut également subir les effets de cette lèpre qui n'épargnait rien. Devant les yeux affolés des occupants, les maigres arbustes, la couche de glace épaisse recouvrant le terrain, les larges pylônes de métal, tout se tordait, se déformait, se disloquait, s'effritait.

Ce phénomène hallucinant se développa avec une telle rapidité que bientôt la base elle-même ne fut plus qu'un amas de cendres voltigeant dans l'air glacial de la nuit.

Curtiss et ses hommes eurent pourtant le temps de se ruer vers les autochenilles, heureusement dégagées à temps, et ils s'enfuirent dans la direction de Saint-Michel, tandis que derrière eux, selon l'estimation de Lewis, l'étrange poussière corrosive continuait à se répandre, à la vitesse d'un cheval au galop, détruisant tout sur son passage, comme si rien ne devait pouvoir lui résister.

L'équipe de Mac Donald atteignit Saint-Michel aux premières heures de la matinée, et l'alerte fut donnée.

Personne ne comprenait rien à ce qui venait de se produire. Que s'était-il passé exactement ? Pourquoi avait-il fallu que Lewis décidât d'analyser cette poussière grise impalpable ? Et pourquoi s'était-il absenté un instant, laissant la substance sur sa table d'expérience ?

Personne ne comprenait.

La base de Saint-Michel avait alerté Washington et des ordres en étaient partis. Des appareils avaient décollé de divers points de l'Alaska, sillonnant en tous sens la région envahie par ce que le monde appelait déjà la « rouille grise ».

Au petit jour, plusieurs centaines d'hectares étaient dévastés. Quelques ranches isolés avaient pu être évacués à temps, mais plusieurs animaux, surpris par le phénomène, avaient péri en quelques secondes, dissous, pulvérisés, complètement désintégrés. De-ci, delà, quelques vastes dépressions s'étaient creusées, gigantesques entonnoirs ouvrant leurs gueules béantes dans cette terre désolée, aride, qui n'appartenait déjà plus à notre monde. Il fallait agir sans perdre de temps, trouver une solution immédiate, sinon c'était la planète entière qui allait disparaître d'ici deux semaines, selon les estimations des savants.

L'ordre arriva de Washington alors que les pâles rayons du soleil émergeaient de l'horizon blafard.

Il fallait évacuer d'urgence Saint-Michel. Dans deux heures, il serait trop tard. Dans quarante-huit heures, ce serait le Canada, et dans quatre jours les U.S.A. L'Union Soviétique sonnait l'alerte et le Japon émettait déjà des messages alarmants. L'Australie hésitait. La terrible rouille grise allait-elle se propager aussi loin, même à travers de vastes étendues liquides ? Nul ne savait, nul ne pouvait prévoir.

Un message parvint à Mac Donald quelques minutes plus tard. Il émanait de Cap Canaveral. Dès l'évacuation de Saint-Michel, des missiles balistiques allaient être dirigés sur la région contaminée. Déjà des bombardiers lourds avaient pris l'air, emportant dans leurs flancs des missiles air-sol bourrés d'explosifs. Coûte que coûte, il fallait enrayer le fléau, quitte à détruire toute une contrée si c'était nécessaire.

Du haut des airs, l'équipe de Mac Donald assista à l'effroyable bombardement, vision apocalyptique où toutes les forces de la nature semblaient se jouer dans une partie décisive. Pendant plus d'une heure, ce fut comme un enfer. La terre vola en éclats, des flammes fusèrent si haut

dans le ciel qu'elles éclipsèrent un instant les rayons du soleil impassible, des fissures se creusèrent au milieu de vastes colonnes de fumée opaques qui masquèrent pendant plusieurs heures encore la visibilité d'un sol affreusement mutilé.

Puis les fumées se dissipèrent et les premiers observateurs purent se rendre compte que l'on avait réussi à stopper la propagation de la rouille grise en direction de Saint-Michel.

La petite ville serait épargnée.

Mais un nouveau cri d'alerte fusa dans tous les postes récepteurs. L'étrange lèpre continuait à se propager vers le Nord, vers le Pôle. Puis d'autres propagations furent enregistrées dans deux autres directions.

— C'est sans espoir, avait murmuré Mac Donald en regagnant Saint-Michel. Je crois que nous nous trouvons en présence d'un phénomène physique devant lequel nous sommes impuissants. Celle rouille grise pourrait très bien être une sorte d'anti-matière constituée par des antiprotons concentrés sous forme de spores actifs.

C'était également l'avis de Lewis, mais pas celui de Curtiss.

— Nous sommes pourtant parvenus à stopper le fléau en certains endroits. S'il s'agissait de protons négatifs, je doute que le résultat ait été le même.

Et ce fut un nouveau message de Cap Canaveral.

Ordre venait d'être donné par Washington d'évacuer complètement tout l'Alaska dans les plus brefs délais.

Par code secret, Mac Donald apprit que Cap Canaveral allait lancer dans l'immédiat les nouveaux missiles équipés à l'hydrogène liquide, la fameuse arme secrète que les Américains détenaient depuis 1958. Cette arme terrible allait pouvoir entrer en jeu pour la première fois dans un but bien différent de celui pour lequel elle avait été créée.

La survie de l'humanité au lieu de sa perte.

En bon soldat qu'il était, Mac Donald eut une réaction bien légitime à l'annonce de cette nouvelle :

— N'y a-t-il pas moyen d'éviter cela ? demanda-t-il. Avez-vous pensé aux conséquences que ça risque d'entraîner ? Depuis des années, nous gardons ce secret inviolé ; c'est révéler à n'importe qui le seul moyen de défense que nous ayons en notre possession.

— Je n'y puis rien, avait répliqué Peterson. C'est la vie de trois milliards d'individus qui dépend de cette décision. Je n'y puis rien, ce sont les ordres.

Peterson comme Mac Donald n'auraient jamais sans doute accepté de prendre une pareille responsabilité, et ils auraient préféré sacrifier l'humanité entière plutôt que d'en arriver à une telle extrémité. Fort heureusement, à cette époque, la Maison Blanche n'était pas aux mains des militaires et ces considérations furent éliminées au bénéfice des sentiments humains. Il ne s'agissait plus de détruire ou de tuer, mais bien de sauver le monde entier d'une catastrophe irrémédiable.

C'est ainsi que les missiles-H firent leur apparition dans le ciel terne de l'Alaska, au sein d'un décor d'enfer, de flammes et de fumée, ébranlant la croûte terrestre aussi bien que l'atmosphère, dans un gigantesque déchaînement de forces engendrées par le cerveau humain.

Le dernier missile percuta peu après midi, et bientôt le dernier champignon radio-actif se dispersait dans le vent, prenant la forme d'un vaste nuage brun aux contours indistincts.

Le fléau était stoppé, le monde était sauvé.

La nouvelle se répandit d'un coin du globe à l'autre et l'espoir revint au cœur des hommes de ce temps-là.

Peterson était blême lorsqu'il accueillit Mac Donald en fin de journée et c'est d'une voix sans timbre qu'il lui annonça :

— Tout danger est maintenant écarté sur la Terre, c'est un fait, mais avez-vous pensé à l'équipage du Bolide ?

Ce fut au tour de Mac Donald de pâlir étrangement.

— Le régulateur, n'est-ce pas ? murmura-t-il dans un souffle. Le régulateur... que nous avons confié à l'ingénieur Belloni. Que va-t-il se passer ? Les avez-vous au moins avertis ?

— J'ai essayé.

Il pensa également à un message secret envoyé par le F.B.I. au sujet de cet agent étranger dont il avait essayé de communiquer le nom à Evans, puis il poussa un long soupir.

— Malheureusement, leur radio ne répond plus. J'ignore ce qui a pu se passer. Probablement une avarie, je suppose.

— Il faut pourtant faire quelque chose. Nous ne pouvons pas courir ce risque. Belloni peut parfaitement commettre la même erreur, si l'on peut dire, que Lewis. Qu'arrivera-t-il alors ?

Peterson eut un geste d'impuissance.

Et pendant ce temps, le troisième astronef pour Vénus poursuivait sa course dans le vide, emportant dans ses flancs le fléau le plus effroyable qui se pût imaginer, un espion dont nul ne pouvait prévoir encore les intentions, et un capitaine qui connaissait avec précision le nombre de jours qu'il lui restait à vivre.

Quarante-deux, pour être exact.

CHAPITRE VI

C'est à partir de cet instant que Roy Evans décida d'écrire son histoire, et il resta plusieurs heures, seul dans la cabine de pilotage. On ne le voyait que très rarement dans le réfectoire, à peine y venait-il prendre ses repas ou donner quelques ordres à ses compagnons. Plus que trois jours, et l'on pénétrerait dans le champ attractif de Vénus.

Vénus, dont le large disque occupait déjà une vaste portion du ciel, Vénus, dont il était encore impossible de distinguer la configuration de la surface, Vénus, qui semblait plongée dans un immense cocon vapoureux aux reflets étranges et inquiétants.

Il était impossible d'effectuer la moindre observation intéressante, depuis que le poste de radio avait été détruit par la décompression explosive.

Belloni rejoignit Evans comme il le faisait chaque jour, à l'heure de son rapport, et une fois encore ce fut pour annoncer :

— Rien de nouveau. Pas le plus petit indice. Le gaillard doit connaître son métier. Il y a bien Hattaway qui m'a posé quelques questions sur le régulateur, mais cela ne prouve pas qu'il s'y intéresse plus qu'un autre.

— Que voulait-il savoir ?

— Tout simplement si j'avais l'intention de poursuivre mes recherches sur ce fichu appareil.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que je le ferais lorsque j'aurais le temps nécessaire.

— Et Donnagan ?

— Il s'est proposé de m'aider, le cas échéant. Quant à Marshall, il a l'air de s'en moquer, comme si je lui avais annoncé que j'allais avoir vingt-neuf ans après-demain. Au fait, je vais avoir un anniversaire un peu particulier, n'est-ce pas, Evans ? Si on fêtait ça en arrivant sur Vénus ?

La bonhomie de Belloni fit apparaître un pâle sourire sur les lèvres du capitaine. Dans le fond, pouvait-il lui en vouloir ?

— On tâchera de faire pour le mieux, rétorqua-t-il, mais Je crains que ça manque un peu d'ambiance.

— Oui, bien sûr. Ah ! croyez-moi, j'en connais un qui mettra les bouchées doubles en revenant sur la Terre.

— Si nous revenons.

— Hé là ! Vous n'allez pas avoir le bourdon ? Je vous en prie, Evans, pas de ça. Je suis certain que nous nous en sortirons, d'ailleurs j'ai mes projets et je tiens à les réaliser. Vous aussi, sans doute ?

Roy tourna la tête et fit mine de s'affairer sur le tableau de bord.

— Non, je n'en ai aucun.

— Même pas une petite amie en vue ? C'est le moment d'y penser, à votre âge.

Roy se retourna brusquement, et un flot de souvenirs lui revint à la mémoire ; justement ceux qu'il s'efforçait d'oublier depuis son départ de la Terre.

— Merci de vos conseils, répliqua-t-il un peu sèchement.

— Allons, ne vous fâchez pas, je n'ai pas voulu être indiscret ou incorrect. Moi aussi je suis amoureux, et il n'y a aucun mal à ça.

Il gagna la porte étanche et cligna de l'œil.

— Je vous la présenterai en revenant. Elle est sensationnelle.

D'autres heures passèrent, diminuant sensiblement la distance qui séparait encore le *Bolide* du terme de son voyage. Roy essaya bien de prendre quelques heures de repos avant d'entreprendre la délicate manœuvre de freinage, mais il n'y parvint pas. Les paroles de Belloni résonnaient encore dans son crâne, et l'image de Madge lui était apparue plusieurs fois sans qu'il puisse la chasser de son esprit enfiévré.

Puis, enfin, ce fut le déclic, et la lampe verte clignota au centre de l'ordinateur. C'était le moment. Sur un ordre bref de Roy, tout le monde fut à son poste. Dans la cabine, Roy, les nerfs tendus, accomplissait automatiquement tous les gestes de l'opération. Le sifflement des tuyères retentit dans plusieurs registres. Déjà les fusées de freinage agissaient dans le sens contraire à la marche de l'appareil.

La vitesse de ralentissement était étudiée, réglée, contrôlée par le cerveau électronique pour entrer dans l'orbite vénusienne dans les meilleures conditions possibles, définissant avec une extrême précision l'équilibre nécessaire à contrebalancer la force centrifuge et l'attraction de la planète.

Par de rapides manœuvres, Roy et ses hommes exécutèrent le largage de tout ce qui était devenu inutile et superflu à bord, comme les containers ou les réservoirs où avaient été emmagasinés tous les déchets du voyage. Les caissons étanches furent projetés dans le vide par un système automatique et commencèrent une éternelle ronde autour de Vénus.

Le sol vénusien n'était plus qu'à un millier de kilomètres à peine et le *Bolide* fonçait maintenant à travers l'épaisse couche nuageuse enveloppant la planète ; de temps à autre, quelques bandes multicolores apparaissaient à la surface de ce globe encore inconnu des astronautes.

Grâce à quelques appareils de secours miraculeusement intacts, Roy et ses hommes purent effectuer quelques observations élémentaires qui leur permirent tout d'abord de contrôler la gravité moyenne de Vénus, et surtout les divers écarts de température existants suivant les latitudes.

Vénus possédait une atmosphère assez riche en oxygène, et ayant à peu près les mêmes caractéristiques que l'atmosphère terrestre. Jusque-là, tout paraissait concorder avec les indications depuis longtemps obtenues.

Roy devait trouver le moyen de diriger le *Bolide* sur une région assez tempérée, afin d'éviter d'avoir recours à un quelconque chauffage artificiel. Il fallait également poser l'astronef sur un sol ferme d'où l'on pourrait, s'il le fallait, repartir sans difficulté.

Le *Bolide* se rapprocha davantage de la surface de la planète et, une nouvelle fois, le ciel nocturne de l'hémisphère obscur passa du violet au bleu, émergeant d'une masse nuageuse compacte, tandis qu'une étendue apparaissait aux regards des astronautes.

Il n'y avait plus à hésiter.

L'appareil effectua de lentes spirales au-dessus de la région où dominait la teinte ocre. Il ne pouvait s'agir là que d'un désert ou d'une vaste étendue aride, et les passagers du *Bolide*, silencieux, regardaient de tous leurs yeux ce paysage qui se déroulait dans sa morne monotonie.

Maintenant, le *Bolide* ne se déplaçait plus qu'à la vitesse du son, et son allure fut encore ralentie. Les cabines gyroscopiques pivotèrent sur elles-mêmes, et l'engin vint se poser dans un nuage de poussière sur le sol vénusien.

Un dernier contrôle effectué par Donnagan lui permit de déclarer que la pression extérieure était légèrement inférieure à celle de la Terre, de même que la gravité, ce qui fit dire à Roy :

— Je crois qu'il sera inutile d'endosser nos scaphandres. Tant mieux !

Puis, sur un autre ton, il ajouta :

— Que tout le monde prenne ses dispositions pour le traitement anti-bactéries.

Ce traitement consistait à soumettre chaque passager aux radiations de lampes germicides, afin d'éviter toute contamination avec les bactéries vénusiennes dont on ne pouvait encore prévoir l'effet sur l'organisme humain.

Quelques minutes plus tard, Sam Marshall rejoignit Roy déjà équipé. Tout le monde fut rapidement prêt.

Ils passèrent dans le sas de décompression tandis que, grâce à un réglage automatique, la pression était progressivement ramenée au niveau de la pression atmosphérique vénusienne.

Ils sortirent au milieu de la désolation.

Roy, à cet instant, songea que la Terre ignorait tout de leur arrivée sur Vénus. Quoi qu'il puisse leur arriver désormais, on ne pourrait jamais rien savoir de leur aventure. Exactement comme pour les autres.

De part et d'autre de la large plaine où ils s'étaient posés, se dressaient quelques pics dentelés, de la même couleur ocrée et uniforme et qui contrastait étrangement avec le bleu changeant de ce ciel floconneux où le disque solaire, pourtant visible, n'arrivait pas à les éblouir, comme ils s'y attendaient. Quelques buissons épars, quelques arbustes rabougris avec des feuilles rougeâtres, et c'était tout ce que le paysage de l'endroit pouvait leur offrir.

Le vent soufflait, assez violent par moment, soulevant du sol une poussière compacte. Aussi loin que les regards pouvaient porter, c'était le même spectacle désertique, aride, inquiétant.

Roy frissonna un instant, et ses pensées allèrent aux vastes forêts et aux clairs torrents de la Terre. Pourquoi avait-il fallu qu'il acceptât cette mission ? Il se tourna vers Hattaway qui venait de lâcher :

— Si j'ai la chance d'en réchapper, je vous prie de croire que je me paye une de ces cuites à en être malade... et au diable Peterson !

— Nous en reparlerons. Pour l'instant, il va falloir s'organiser.

Roy Evans réfléchit quelques instants, puis se tourna vers ses compagnons :

— Je ne crois pas qu'une observation aérienne de la contrée puisse nous apprendre grand-chose, à cause de cette vapeur qui semble y demeurer en permanence. Il doit certainement y avoir des régions marécageuses et très humides. Je pense que nous devrions sortir le « rolligon ».

Ce que Roy appelait le rolligon était une sorte de véhicule adapté pour tous terrains, et que l'on avait eu soin d'emporter dans le *Bolide* en pièces détachées.

Mordant bien dans le sable, flottant dans les marais, cet appareil était en somme le moyen de transport idéal pour l'excursion que l'on se proposait de faire.

Le rolligon possédait deux modes de propulsion. L'un purement électrique, c'est-à-dire fonctionnant grâce à un accumulateur spécial pouvant fournir plusieurs milliers d'heures d'énergie, l'autre constitué par un moteur à turbine dans le cas où la planète Vénus n'aurait possédé aucune atmosphère riche en oxygène.

Ce n'était pas le cas, mais les services de Peterson avaient vraiment tout prévu.

En effet, cette turbine pouvait être actionnée par du peroxyde d'hydrogène produisant, par simple réaction, un mélange de vapeur d'eau et d'oxygène atteignant une température de près de 900° Fahrenheit.

À l'avant de l'engin était disposée une longue tige au bout de laquelle était fixée une roue, ce qui pourrait, le cas échéant, indiquer les sols dangereux.

L'engin lui-même, ayant la forme d'un tank de combat, était équipé

d'un écran protecteur contre les radiations solaires et cosmiques.

Une heure seulement fut nécessaire pour le montage du rolligon, mais Roy, après une rapide observation, décida qu'il valait mieux attendre le lendemain matin pour l'excursion car, dans quelques heures à peine, la nuit allait faire son apparition et gênerait les observations.

Quelques oiseaux étranges passèrent en criant dans le ciel bas. Il s'agissait de volatiles lourds au plumage multicolore, qui apportèrent aux Terriens la preuve que la vie existait sur Vénus.

Mais le silence ne tarda pas à revenir, tandis que le large disque déformé du soleil descendait rapidement vers l'horizon.

Roy et ses hommes avaient jugé préférable de regagner l'intérieur du *Bolide*.

Roy revint dans la salle de pilotage et trouva Belloni installé devant le régulateur :

— Vous aurez tout le temps demain, lui dit-il. Je crois que le plus sage sera que vous restiez ici avec Donnagan et Hattaway. Je partirai dans le rolligon avec Sam.

Belloni eut un geste d'acquiescement :

— D'accord, vous pouvez compter sur moi, j'aurai l'œil sur eux.

Et il abandonna momentanément l'étude du régulateur.

CHAPITRE VII

Dès l'aube, Roy et Sam Marshall prirent place dans le rolligon, emportant des vivres et des munitions, et promettant à leurs camarades d'être de retour à la tombée de la nuit.

Ils furent exacts, mais revinrent sans apporter le moindre renseignement intéressant. Le petit engin les avait conduits assez loin, vers le Nord, au-delà des pics dentelés, et ils avaient pénétré dans une région où la végétation était très dense et très humide. Ils avaient eu l'occasion d'apercevoir différentes sortes d'animaux, quelques mammifères supérieurs, d'après le biologiste, mais aucune trace ne pouvait les mettre sur la voie de quoi que ce fût.

— Nous quitterons cette région demain, décida Roy. S'il y a des êtres humains ou soi-disant tels sur cette planète, ce n'est pas dans cette contrée que nous les trouverons.

Se penchant vers Belloni, il désigna le régulateur :

— Alors, où en êtes-vous ? Belloni eut un geste vague :

— Laissez-moi le temps d'étudier le mécanisme intérieur et croyez-moi, ce n'est pas une petite affaire. Tout d'abord un volant magnétique, réglant la pression des autres commandes suivant les angles de positions relatifs à chaque manœuvre. Ensuite de multiples leviers, que je m'efforce de manipuler avec précaution, et puis encore...

— Bravo, Belloni, vous m'expliquerez cela plus tard. Pour l'instant, je tombe de sommeil.

Selon les ordres qu'avait donnés Roy, aux premières lueurs de l'aurore, le *Bolide* quitta cette région désertique pour foncer vers le Nord. Un moment après, ils survolaient une étendue verdoyante où l'on pouvait apercevoir quelques clairières au milieu d'une végétation où le rouge et le vert foncé alternaient sur un sol uniformément ocré.

Roy eut vite fait de repérer une vaste étendue herbeuse où il posa le *Bolide*. Tout près, coulait un petit cours d'eau très calme d'où s'élevaient de légères vapeurs.

De petites bêtes se faufilaient dans l'herbe, fuyant vivement à leur approche.

Cette courte halte ne leur apprit rien de nouveau, mais leur permit toutefois de faire provision d'eau potable, et le *Bolide* s'élança à nouveau dans les airs.

Pendant plusieurs heures encore, les astronautes survolèrent diverses contrées de la planète, fonçant tantôt vers le Sud, tantôt vers le Nord, passant de l'hémisphère obscur à l'hémisphère éclairé, franchissant rapidement les pôles et l'équateur.

Au-dessous d'eux, c'était continuellement le même spectacle, et ils

eurent bientôt une idée assez générale de la configuration de la planète dont la surface était recouverte pour les deux tiers environ d'océans immenses et de marais pestilentiels. Ils n'avaient pu repérer la moindre trace de vie humaine. Quelques espèces animales étaient visibles, mais Marshall fut dans l'incapacité de leur donner un nom.

Ils survolèrent finalement une nouvelle contrée sablonneuse et désertique. Soudain, Donnagan désigna du bras un petit point noir qui formait une tache dans la couleur uniforme du sol défilant sous eux. Ils se précipitèrent tous et regardèrent dans la direction indiquée.

Le point grossit à vue d'œil et ce fut une exclamation unanime : ils avaient devant eux un astronef en provenance de la Terre. Roy en reconnut aussitôt la silhouette. Il s'agissait de la première fusée envoyée par Cap Canaveral quelques années auparavant.

Fiévreusement, il décida de se poser et l'engin prit contact avec le sol à quelques mètres de l'épave.

Effectivement, il s'agissait bien de la fusée à propulsion atomique ayant été envoyée pour la première fois à destination de Vénus. C'était du moins ce qu'il en restait.

Elle était là, profondément, enfoncée dans le sol. La poussière charriée par les vents obstruait presque complètement l'ouverture du sas et il était visible que le choc à l'arrivée avait dû être très brutal, à en juger par certaines fissures que l'on apercevait à la partie inférieure de la coque.

Il fallut à Roy et à ses hommes plus de deux heures pour dégager le sas. Ils purent enfin pénétrer à l'intérieur de l'engin où, à leur grand regret, ils ne trouvèrent aucune trace de l'équipage. Les soutes à vivres étaient vides, et plus aucun appareil ne fonctionnait.

Roy se tourna vers ses hommes :

— Je doute que nous puissions retrouver leur trace, mais nous ne sommes pas ici pour faire des suppositions, nous devons en avoir le cœur net. Je partirai avec Hattaway dans le rolligon.

Le petit appareil fut à nouveau équipé et les deux hommes prirent place à bord, cependant que le restant de l'équipage demeurait placé sous le commandement de Belloni.

C'était évidemment sans espoir, mais Roy avait des ordres, et il devait fournir un rapport aussi complet que possible. Dans le fond, les quinze jours prévus par Peterson ne seraient probablement pas utiles, car Roy aurait certainement terminé sa mission avant ce délai. Que pouvait bien lui apprendre Vénus qu'il ne sût déjà ? Les examens approfondis feraient l'objet d'une prochaine exploration à plus grande échelle et le gouvernement des U.S.A. pourrait continuer sans crainte son œuvre colonisatrice de la planète Vénus.

C'est alors que Roy allait commander la halte qu'il saisit soudain le bras de Donnagan, à côté de lui.

Derrière un petit monticule que venait de gravir le rolligon, des ossements épars étaient visibles dans la poussière.

Roy stoppa l'engin et s'élança en courant, suivi du géologue.

Il s'agissait effectivement d'ossements humains. Plus loin émergeaient des objets, à moitié enfouis dans le sable : des outils, une paire de grosses chaussures, un morceau de ceinture de cuir. Plus loin encore, un couteau rongé par la rouille et un manche de pioche. Il s'agissait incontestablement d'objets en provenance de la Terre. D'ailleurs, le couteau portait les mêmes inscriptions que ceux dont étaient munis Roy et Donnagan. D'un même mouvement, ils se découvrirent et restèrent un moment silencieux.

Aussi loin que pouvait porter leur regard, ils ne découvraient que le désert, et ils comprirent alors le drame qui s'était déroulé après l'accident de l'appareil.

— La première fusée ne disposait d'aucun rolligon, dit Roy. Dieu sait combien de temps les malheureux ont dû errer dans le désert.

Donnagan s'était penché et avait retiré du sable les restes d'un avant-bras gauche, où restait encore accrochée une petite chaînette avec une plaque d'acier portant le nom de Brent Williams.

— C'était le chef mécanicien du bord, murmura Roy, je me souviens.

On retrouva également la plaque de Fred O'Connor, le radio, mais le troisième squelette ne put être identifié.

— Il en manque trois autres. Donnagan eut un geste vague.

— Je me demande...

— Essayons quand même, ne serait-ce que pour le rapport, coupa Roy en remontant dans le rolligon.

Il repéra rapidement l'endroit, afin de pouvoir, dès le lendemain, envoyer un de ses hommes récupérer les ossements puis il lança l'engin dans la direction des dunes qui s'élevaient dans le lointain.

Donnagan, les jumelles prismatiques aux yeux, ne cessait de scruter les environs, et ce ne fut que deux heures plus tard qu'ils trouvèrent de nouveaux restes humains. Deux squelettes étroitement emmêlés et recouverts par les graviers. Mais le spectacle les cloua sur place, tellement il était étrange. Une lutte avait dû avoir lieu entre les deux hommes, si l'on en jugeait par les doigts de l'un des squelettes encore noués autour du cou de l'autre.

Que s'était-il passé ? Rien ne permettait de s'en faire une idée. Et on ne pouvait découvrir aucune trace d'identité des deux infortunés.

Roy se releva et regarda Donnagan qui était resté impassible.

— Ils sont certainement devenus fous.

— Ça ne m'étonnerait pas. Dans ce fichu bled, il y a de quoi.

Il désigna les collines.

— Vous ne vous étiez pas trompé. Ils ont certainement eu l'intention

de continuer vers le Nord. Le sixième ne doit pas être bien loin.

Ils remontèrent dans le rolligon et franchirent les collines.

Vers la fin de l'après-midi, le spectacle changea alors, et ils eurent l'occasion d'apercevoir, de-ci de-là, une maigre végétation. Mais ils n'avaient encore pas trouvé la moindre trace du sixième occupant de la fusée accidentée.

Ils fouillèrent le terrain en tous sens, attentifs et méthodiques, et ils arrivèrent bientôt dans une région assez verdoyante. Quelques arbres dressaient autour d'eux leurs hautes silhouettes tourmentées, où le rouge et le vert alternaient dans des tons assez vifs par endroits. Une étrange végétation dans un pays plus étrange encore.

Il était inutile d'aller plus loin, et Roy décida de revenir vers le *Bolide*, d'autant plus que la nuit n'allait pas tarder à tomber.

Mais Donnagan désigna un petit ruisseau qui serpentait entre les herbes sur leur gauche, et il proposa de se rafraîchir rapidement, car l'étouffante chaleur qu'ils avaient endurée toute la journée l'avait exténué. Roy l'imita sans se faire prier et bientôt les deux hommes se sentirent plus dispos pour prendre le chemin du retour.

Comme Roy achevait de s'équiper, il confia :

— Si je m'en tiens à mes premières observations géologiques, cette planète doit en être encore à ce que nous cataloguons sous la désignation d'ère secondaire. Pourtant, les échantillons vivants qu'il nous a été donné d'apercevoir ne paraissent pas correspondre avec cette époque. Même la végétation, regardez ! À part certaines particularités qui m'échappent, ces végétaux seraient plutôt à classer dans le quaternaire.

Il désigna une sorte de grand chêne à l'épais feuillage, dont le tronc noueux se perdait dans la végétation très dense. Un peu plus loin, quelques arbustes aux branches épineuses croissaient aux abords du ruisseau et Donnagan les désigna à Roy :

— Des arbres à fruits, certainement, regardez !

Il y avait, en effet, de grosses baies d'un rouge brun qui pendaient aux branches basses.

— Qu'en pensez-vous, capitaine ? Si on faisait une petite provision, ne serait-ce qu'à titre d'échantillon ? Après tout, ils sont peut-être comestibles.

Roy allait répondre lorsqu'il éprouva soudain une bizarre impression, difficile à définir. Il jeta rapidement quelques regards alentour tandis que Donnagan, fronçant les sourcils, demandait :

— Qu'y a-t-il, capitaine ?

— Je ne sais pas, mais j'ai eu l'impression que quelqu'un nous épiait.

Donnagan sortit rapidement son pistolet, tandis que Roy désignait quelques buissons en direction de la rivière.

— On y va ?

Roy sortit son arme à son tour et hocha la tête.

Les deux hommes se dirigèrent sans hésitation vers les buissons, fouillèrent soigneusement, écartant les branches. Mais ils mirent tout juste en fuite quelques animaux amphibies qui plongèrent rapidement dans l'eau de la rivière. Donnagan se mit alors à rire et rengaina son arme tout en déclarant :

— Je crois que nous avons besoin d'un peu de repos.

En passant devant un arbre à fruits, il arracha une grosse baie et l'examina attentivement.

C'était une masse gélatineuse, douce au toucher, mais qui se déformait sous la pression des doigts. On eût dit une grosse vessie, pleine à craquer, mais qui pesait beaucoup plus qu'on ne l'eût supposé. Il la passa à Roy, qui l'examina à son tour, non sans manifester une certaine répugnance.

— C'est tiède, vous avez remarqué ?

Donnagan allait répondre lorsque, sortant de son impassibilité habituelle, il baissa la tête et désigna le pied de l'arbuste. Tout autour du tronc étaient éparpillés des ossements blanchis par le temps et entassés pêle-mêle. Plus loin, c'était encore le même spectacle. Au pied de chaque arbre à fruits, des os et des crânes apparemment humains s'entassaient dans un désordre indescriptible.

Roy n'eut pas le temps de parler, car Donnagan s'était précipité sur lui, le bousculant sans ménagement. Sans réfléchir, Roy Evans essaya de se dégager, mais le géologue lui cria :

— Reculez, vite...

Ce qui se passa alors fut tellement rapide que Roy ne réalisa que plus tard. Il sentit une longue tige végétale siffler à ses oreilles en même temps qu'une branche épineuse s'accrochait à sa vareuse. Il tira, sans se soucier de l'étoffe qui se déchira, se rejetant en arrière dans un réflexe inconscient. En quelques bonds, il rejoignit Donnagan qui s'était lui aussi reculé, hors de l'atteinte du végétal.

— Je crois qu'il nous reste encore beaucoup à apprendre sur cette planète, souffla le géologue, un peu pâle. Ne restons pas ici, ce n'est pas prudent.

Comme Roy allait s'élancer à son tour, il sentit que ses mains ruisselaient d'un liquide poisseux et tiède. Il comprit alors que le fruit s'était écrasé dans ses doigts lorsqu'il avait bondi.

Il n'eut pas la force de continuer dans la direction de Donnagan, tellement il était au bord de l'écœurement et de l'incompréhension totale.

Ce liquide visqueux qui se répandait sur ses mains, et qui coulait toujours de la plaie béante pratiquée sur l'enveloppe ridée de la boule brune, il savait maintenant ce que c'était.

DU SANG... *Du sang aussi rouge, aussi tiède que celui qui circulait dans ses propres artères.*

CHAPITRE VIII

Donnagan s'était retourné, hésitant lui aussi, et il eut tout juste la force de murmurer :

— Voilà du travail pour Sam. Je serais curieux de connaître.....

Puis, sur un autre ton, il ajouta :

— Allons, il faut rentrer.

Déjà les deux hommes s'apprêtaient à franchir le petit ruisseau en direction du rolligon lorsqu'un bruissement dans les broussailles les fit se retourner.

Roy avait automatiquement sorti le pistolet de sa gaine, mais le géologue le retint.

À quelques mètres d'eux venait d'apparaître un étrange animal, court sur pattes, au corps fuselé garni d'une épaisse fourrure mauve. La tête était angulaire et les petits yeux brillants les fixaient craintivement. Pas très alerte, l'animal essaya de fuir après un temps d'hésitation, mais ne réussit qu'à se traîner pendant quelques mètres. Il paraissait épuisé et à bout de force.

Redevenu plus calme, Donnagan le désigna à Roy :

— Bel échantillon de mammifère supérieur. Très intéressant pour le rapport. Qu'en pensez-vous, capitaine ?

Avant que Roy ait pu lui répondre, il abattit l'animal de deux coups de feu.

Il allait s'élancer vers la bête frappée à mort lorsque des cris sauvages, inhumains, et qui les glacèrent d'effroi un instant, retentirent autour d'eux. Comme sous l'effet d'une baguette magique, des formes élancées surgirent des épais buissons, bondissant, criant, gesticulant, des formes presque humaines à la peau étrangement bleutée, qui se dressèrent, presque entièrement nues devant les deux Terriens, incapables de la moindre réaction.

Il y en avait des dizaines, formant un cercle autour des deux hommes. Ils étaient grands, très minces et bien musclés, une abondante chevelure brune leur tombant en mèches sur les épaules. La tête était petite, trop petite peut-être en comparaison de leur taille, mais Roy et Donnagan ne s'en rendirent compte que beaucoup plus tard.

À peu de chose près, les Vénusiens, car il fallait sans doute les appeler ainsi, possédaient une morphologie apparemment humaine, hormis quelques différences à peine sensibles qui semblaient se manifester surtout dans la disposition des yeux, du nez et des mains. Les orbites oculaires étaient larges, surmontées de petits bourrelets osseux s'étendant jusqu'aux cloisons nasales et formant presque un tout, assez proéminent chez certains. Quant aux mains, elles étaient

pourvues d'un grand nombre de doigts, très longs et très minces, et reliés entre eux par une membrane souple, élastique et presque transparente.

Brusquement, les clameurs se turent et un silence total plana dans la forêt, à peine troublé par le murmure du vent dans les hautes herbes.

Les Vénusiens qui se tenaient le plus près étaient armés de pieux et de javelots, les autres d'arcs et de massues.

Donnagan, sans bouger, souffla à Roy :

— Que fait-on, capitaine ?

— Je vous conseille de rester tranquille, ils sont trop nombreux. Dans la bagarre, nous n'avons aucune chance. Essayons plutôt de parlementer.

Il fit mine d'avancer en direction du petit groupe qui leur faisait face, mais les Vénusiens avancèrent à leur tour de quelques pas, l'air menaçant.

L'un d'eux désigna le corps de l'animal qui gisait toujours dans les herbes, puis un autre hurla quelques sons gutturaux en désignant le plus proche des arbres à fruit. Il y eut une vaste clameur qui se répercuta dans la forêt comme une plainte lugubre.

Excités par les cris, les Vénusiens sortirent de leur immobilité de statues et se précipitèrent sur les deux Terriens qui n'eurent même pas le temps de se ressaisir. Dans l'espace de quelques secondes, ils furent submergés par les grands diables bleus qui eurent tôt fait de les réduire à l'impuissance. Ils se sentirent entraînés, poussés dans la forêt sans pouvoir opposer un semblant de résistance.

Déjà les lueurs fauves du crépuscule inondaient la forêt. Le soir tombait majestueusement.

C'était presque la nuit lorsqu'ils émergèrent finalement au milieu d'une vaste clairière où ils purent distinguer une sorte de village primitif, constitué de huttes basses, avec une petite place centrale au milieu de laquelle était allumé un vaste feu de bois.

Des centaines de Vénusiens avaient surgi d'un peu partout, et ils en distinguaient les silhouettes fines à la lueur du grand feu.

Des cris s'élevèrent de toutes parts au moment où les deux Terriens débouchèrent sur la place, mais il semblait que les indigènes n'éprouvaient aucune surprise à la vue des deux hommes.

Roy avait essayé d'entrer en conversation avec eux pendant toute la durée du trajet, mais en pure perte. Il s'était heurté à un mur de silence.

— Espérons qu'ils ne sont pas cannibales ! grogna Donnagan.

— Cannibales ou non, ils n'ont pas l'air bien commode. Si encore nous pouvions nous faire comprendre !

— J'ignore leur degré de compréhension, mais en ce qui me concerne, je crois deviner ce qui les a irrités à ce point. Nous avons

touché au fruit défendu et abattu un animal sacré, ou quelque chose dans ce goût-là.

— Oui, c'est également mon impression, mais comment le leur expliquer ?

— Ne vous frappez pas, ce n'est pas prévu dans le Manuel. Nous mettrons Peterson à l'amende.

Un grand énergumène s'était détaché du groupe et s'élançait vers le grand feu de bois, tout en continuant à gesticuler et à pousser des cris à écorcher les oreilles. Cela dura deux bonnes minutes, puis il désigna une hutte sur la gauche et les deux Terriens y furent entraînés sur-le-champ, et poussés à l'intérieur sans ménagement.

Donnagan, après s'être remis sur pied, frictionna un instant ses côtes endolories :

— La colonisation de Vénus s'annonce bien. Quel accueil triomphal, vous ne trouvez pas ?

— Il y a peut-être de l'espoir, fit Roy sans relever l'ironie. En somme, ils auraient très bien pu nous exécuter sur place. Que diable ont-ils l'intention de faire ?

Donnagan s'était retourné vers la porte de la hutte. Des pas résonnaient à l'extérieur. Quelqu'un approchait.

Les deux compagnons, instinctivement, reculèrent vers le fond de la pièce entièrement vide et faiblement éclairée par une lampe à huile suspendue au plafond. Les pas venaient de s'arrêter, des pas lourds, différents de ceux des autochtones, des pas qui avaient résonné comme d'épaisses chaussures sur la terre ferme.

Le battant fut poussé brusquement et dans l'ouverture une silhouette massive apparut, celle d'un homme, d'un homme semblable à eux, vêtu d'un pantalon et d'une vareuse sale et défraîchie.

L'homme les observa un instant, puis s'avança au milieu de la pièce en rejetant derrière lui le battant qui se referma avec un bruit sec.

— Il fallait bien que quelqu'un vous souhaite la bienvenue sur Vénus, messieurs. Alors, soyez les bienvenus !

Il eut un geste vague en direction de la porte :

— J'espère qu'ils ne vous ont pas trop maltraités ? La douceur est un sentiment qu'on ne pratique pas trop sur cette planète. Je ne sais quel est le philosophe qui a osé dire que la bonté était une pure invention de l'homme, mais si c'est exact, croyez bien que ces gens sont à l'image de la nature, qui, elle, ignore tout de cette doctrine. Lequel d'entre vous pourrait m'offrir une cigarette ?

L'homme avait débité ces phrases sur un ton assez neutre, comme il les aurait prononcées en n'importe quelle circonstance, sans se préoccuper le moins du monde de la surprise éprouvée par ses semblables. Il était assez corpulent, trapu, d'un âge indéfinissable, mais il ne devait pas avoir plus de la quarantaine. Son teint était hâlé,

comme celui des gens qui vivent continuellement au grand air, et il paraissait en pleine santé.

Il y eut un long silence, puis Roy se décida enfin à lui tendre son paquet de cigarettes. L'autre se servit avec une avidité non dissimulée, alluma et tira quelques bouffées. Un petit sourire se dessina sur ses lèvres épaisses.

— Il y a si longtemps... J'en avais presque oublié le goût. Merci.

— Vous faisiez partie du premier voyage, n'est-ce pas ? demanda Roy.

L'homme posa sur lui ses petits yeux vifs et hocha la tête à plusieurs reprises.

— Docteur George Campbell, biologiste de la première équipe envoyée sur Vénus. Si vous voulez tout savoir, je suis tout ce qui en reste.

— Nous savons, répliqua Donnagan, nous avons cherché toute la journée ce qu'il pouvait demeurer de vous. Évidemment, nous ne pouvions pas prévoir. Nous sommes tout de même très heureux de constater que vous avez eu plus de chance que vos compagnons. Je suis Brent Donnagan, géologue, et voici le capitaine Roy Evans.

Campbell les salua légèrement sans cesser de les observer.

— Cela n'a pas dû être très gai pour vous, ici, depuis six ans ? demanda Roy pour faire diversion.

Le docteur Campbell le regarda de côté et tira une longue bouffée.

— Au début... Après, je me suis très bien arrangé.

Il y eut un nouveau silence assez gênant, et Roy, visiblement mal à l'aide, se décida brusquement :

— Mais enfin pourquoi nous a-t-on conduits ici ? J'espère qu'il n'y a plus aucune raison que nous restions dans cette cabane ? Nos compagnons doivent s'inquiéter et je suppose qu'il doit vous tarder de quitter cette planète, à vous aussi ?

Évitant de répondre, Campbell écrasa son mégot d'un coup de talon et hocha la tête.

— Décidément, Washington a de la suite dans les idées. Je ne pensais pas que Peterson enverrait une troisième mission ici.

— Qu'est devenue la seconde ? Vous devez le savoir ? interrogea Donnagan.

— Ils ont tous été abattus par les Vénusiens. Une autre peuplade plus au Nord. À cette époque-là, je n'avais pas encore assez d'influence sur les gens de cette planète pour éviter cette hécatombe.

Il poussa un profond soupir et son regard se perdit dans le vague.

— Ils ne sont restés vivants que trois jours sur Vénus. Tout avait très bien marché pour eux, le rafiote était en excellent état, à part la radio qui s'était grillée dans les hautes couches lors de la mise en orbite, mais cela a dû vous arriver aussi. Cela s'est produit pour nous

également. Rien d'étonnant à cela si vous étudiez le magnétisme de l'ionosphère de Vénus.

— Si je comprends bien, répliqua Roy, c'est à vous que nous devons d'être encore vivants.

— Oui, dans un sens.

— Votre influence nous permettra sans doute de rejoindre notre appareil sains et saufs.

Le docteur Campbell se passa la langue sur les lèvres et secoua lentement la tête :

— Autant être franc avec vous. Vous ne repartirez pas de Vénus.

Ces mots provoquèrent un lourd silence. Les deux nouveaux venus se regardèrent longuement, incrédules, doutant de ce qu'ils venaient d'entendre, puis Roy s'approcha de Campbell.

— Qu'est-ce qui vous prend, docteur ? Le moment est plutôt mal choisi pour ces sortes de plaisanteries.

— Je ne plaisante pas, capitaine Evans, et n'en ai pas la moindre envie, croyez-le bien.

— Alors, vous êtes fou ?

— Rassurez-vous, j'ai encore toutes mes facultés cérébrales intactes.

— Dans ce cas, expliquez-vous immédiatement, cette comédie n'a que trop duré.

— Nous aurons tout le temps demain pour en parler, messieurs. Je vous prie de m'excuser, mais il se fait tard, et j'ai encore quelques obligations à remplir.

Il ouvrit le battant de la porte et leur lança avant de se retirer :

— C'est de grand cœur que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous sauver la vie, jusqu'à présent. Un bon conseil : n'essayez pas de tenter quoi que ce soit pour sortir de ce village. Vous seriez abattus sans pitié. J'ai d'ailleurs donné des ordres en conséquence. Vous voilà donc avertis, et je vous crois assez grands pour savoir ce qu'il vous reste à faire.

Sans un mot de plus, il se retira et ses pas lourds se perdirent au dehors.

CHAPITRE IX

Il est inutile de décrire l'anxiété qui s'empara des deux Terriens après le départ de cet étrange docteur Campbell. Toute la nuit, Roy et Donnagan essayèrent de comprendre les motifs qui poussaient cet homme à agir de la sorte.

Et puis, il y avait Belloni, Marshall et Hattaway. Qu'allaient-ils devenir ? Pourtant Campbell ne leur avait posé aucune question à leur sujet. Que manigançait-il ? Que leur cachait-il ?

Il avait été facile aux deux hommes de se rendre compte que le docteur n'avait rien exagéré en leur précisant que toute tentative de fuite serait vouée à l'échec. Des Vénusiens armés montaient une garde vigilante aux abords de la hutte et il aurait fallu être plus que malin pour leur glisser entre les mains.

D'ailleurs, comment se seraient-ils repérés dans cette contrée inconnue, dont ils commençaient à peine à entrevoir les mille et mille dangers qu'elle représentait pour des êtres comme eux, qui ignoraient tout de ce monde, ordinaire à première vue, mais si étrange dans son intime et secrète nature ?

Il fallait pourtant trouver un moyen pour avertir ceux de la fusée, leur éviter si possible de tomber à leur tour entre les mains de Campbell et des Vénusiens. Mais comment ?... Comment ?

Une rage sourde s'empara bientôt de Roy qui maudissait l'impuissance dans laquelle il se trouvait à présent, après tant d'efforts et de sacrifices consentis.

Dans 34 jours il serait trop tard. La petite comptabilité mentale de Roy était trop simple pour lui permettre la moindre erreur. Jour après jour, il avait calculé les limites de son délai sur la mort, et chaque jour le chiffre diminuait inexorablement d'une unité.

Plus que 34 jours...

Le lendemain, il n'en resterait plus que 33, puis 32.

Il y en avait vingt à sacrifier pour le voyage de retour, et cela ne lui laissait que peu de temps pour essayer de comprendre la situation dans laquelle, en compagnie de Donnagan, il venait d'être si brusquement entraîné. Plus que jamais, maintenant, il comprenait qu'il devait revenir sur la Terre, et revenir à temps.

Pouvait-on également prévoir les intentions de cet espion au sein de l'équipage du *Bolide* ? Peut-être Belloni avait-il déjà réuni quelques preuves ? Hattaway ? Marshall ?

Et Donnagan ? Après tout, il n'y avait rien d'impossible à ce que ce soit lui. De longues heures s'écoulèrent, anxieuses, lourdes pour les deux hommes, chacun plongé dans ses rêveries et ses secrètes pensées.

Bientôt la fatigue eut raison de Roy et il se sentit sombrer dans un

profond sommeil dont il n'essaya même pas de s'évader. Il était à bout, il n'en pouvait plus.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, Donnagan était encore allongé un peu plus loin, vaincu lui aussi par les fatigues et les tourments de la veille. Déjà les premières lueurs de l'aube filtraient par les interstices de la cabane, et Roy fut sur le point de réveiller le géologue lorsqu'il aperçut à côté de lui un carnet largement ouvert.

Donnagan avait dû travailler pendant son sommeil et mettre ses notes à jour.

Évitant de faire le moindre bruit, Roy se pencha précautionneusement vers le carnet dont il se saisit.

De nombreuses pages étaient bourrées de notes, hâtivement rédigées et concernant les premières estimations faites sur la planète Vénus. En fouillant encore, Roy découvrit quelques graphiques. Certains consistaient en une étude très approfondie de diverses pièces du *Bolide*, quelques autres concernaient le nouvel ordinateur dont le *Bolide* avait été équipé avant le départ. Puis Roy tomba sur une page où étaient tracés quelques croquis représentant le régulateur de gravité.

Il n'eut pas le temps de déchiffrer les formules entassées au bas de la page, car Donnagan s'éveillait. Il se tourna vers Roy, en se frottant les yeux et poussa une sorte de grognement. Dieu sait vers quels rêves son esprit s'était laissé emporter, mais maintenant c'était la réalité qui revenait à la charge, et Donnagan se contenta de pousser un long soupir et de bâiller une fois de plus.

Roy lui tendit le carnet.

— Vous aviez laissé traîner ça, dit-il.

L'autre s'en empara et l'enfouit dans une poche de sa vareuse.

— Ça fait partie du Manuel, soupira-t-il. Article 28, page 64. « Dans les moments de dépression nerveuse ou d'anxiété collective, il est recommandé aux astronautes de se livrer à des exercices approfondis sur les circonstances présentes, afin d'occuper leur esprit, etc., etc... » Ridicule, n'est-ce pas ? J'ai essayé d'occuper le mien cette nuit, mais ça m'a complètement achevé.

Il se leva et jeta un rapide coup d'œil au dehors :

— Ceux-là, on peut dire qu'ils ont de la suite dans les idées. De véritables momies. Oh ! voilà notre docteur et maître qui vient nous souhaiter le bonjour.

Roy s'était redressé à son tour, préférant pour l'instant éviter de questionner Donnagan au sujet des notes contenues dans le carnet. Le moment était plutôt mal choisi pour ce genre de choses, d'autant plus que Campbell venait de surgir dans la hutte.

Quelques Vénusiens l'avaient escorté jusqu'à la porte, et il pria les deux Terriens de l'accompagner.

Tous les trois se dirigèrent vers une autre hutte, plus spacieuse, à l'intérieur de laquelle paraissait régner un minimum de confort, à en juger par les ustensiles grossièrement façonnés dont elle était pourvue.

Sans dire un mot, Campbell leur désigna deux sièges bas, assez inconfortables, ce qui tendait à dénoter que l'artisanat vénusien était encore primitif, puis il déposa sur une table en rondins quelques plats où nageaient des aliments assez appétissants dans une sauce très épaisse.

— Merci de votre invitation, fit Roy un peu sèchement, mais cette situation commence à devenir irritante, et je préférerais que nous en arrivions au fait.

Plongeant ses doigts dans l'un des plats, Campbell se servit une bouchée, puis lâcha :

— La population vénusienne peut être évaluée à environ un million d'êtres. Le chiffre est approximatif, mais je pense n'être pas loin de la réalité. Non, laissez-moi continuer. Ainsi que vous avez pu le remarquer, ces humanoïdes ne sont pas dotés d'une grande intelligence, et je dirai même que leur esprit est assez fermé. Je vous en expliquerai bientôt les raisons. Il m'a donc, fallu tout d'abord étudier ces gens-là pour arriver à connaître leurs rares qualités et surtout leurs défauts. Je n'avais pas le choix, j'étais seul, mes compagnons étaient morts depuis longtemps lorsque, après avoir erré de longs jours dans le désert, je me trouvai en présence des Vénusiens. Ils me considérèrent tout de suite comme un être bien supérieur à eux et, grâce à mes diverses connaissances, je ne tardai pas à leur en mettre plein la vue. Vous voyez ce que je veux dire. Je leur ai rendu de menus services, au début, et j'ai essayé de les comprendre. C'était ma seule chance de survivre. Aujourd'hui ces êtres-là me vénèrent et m'adorent, comme si j'étais un dieu. Ils ne se sont jamais inquiétés de savoir d'où je venais, ni qui j'étais, d'ailleurs ils ne le comprendraient pas. Pour eux, je suis un être supérieur, je soigne leurs malades, leur apprend à confectionner quelques ustensiles indispensables à leurs besoins. En somme, je suis devenu le personnage le plus important de la planète. Je ne manque de rien, je suis un homme libre, et le rôle que j'assume au sein de ce peuple n'est pas pour me déplaire.

— Oui, je comprends, trancha Roy. Libre à vous de finir vos jours dans la peau d'un monarque, mais mes compagnons et moi avons une mission à remplir et je ne vois pas ce qui vous autoriserait à nous garder de force sur Vénus.

— Peut-être craignez-vous que les Terriens s'installent ici un beau jour et vous ravissent votre sceptre ? ricana Donnagan. Quoi que vous fassiez, vous ne l'empêcherez pas.

Campbell s'était levé, la mâchoire crispée :

— Il y a une part de vérité dans votre raisonnement, mais il y a

surtout une chose que vous ne savez pas.

Il parut faire un violent effort sur lui-même, puis il se laissa choir lourdement sur son siège et, se passant la main devant les yeux, hésita à poursuivre :

— Oui, il y a une chose que vous ne savez pas. C'est qu'il ne m'est plus possible de revenir sur Terre. Vous ne pouvez pas comprendre, mais cela a été horrible.

— De quoi voulez-vous parler ?

— De ce qui s'est passé après notre arrivée sur Vénus, il y a six ans. Nous avons eu une très grave avarie dans la machinerie, et c'est un miracle que nous n'ayons pas tous péri lorsque nous avons percuté le sol de la planète. Peut-être aurait-il mieux valu que cela se passât ainsi. Les réserves du bord furent vite épuisées, malgré les rationnements. L'eau n'allait pas tarder à manquer, et nous étions prisonniers de ce désert, complètement perdus, loin de toute végétation. Nous résolûmes alors de tenter le tout pour le tout, abandonnant l'astronef, nous dirigeant à pied vers le Nord. Nous avions l'espoir de parvenir en des régions plus tempérées, plus accueillantes, mais dans la première mission, nous ne disposions pas, vous le savez, de rolligons. Nous avons marché, marché... pendant des jours et des nuits, avalant les dernières bouchées de nourriture. C'est alors que le drame commença. Nous n'étions plus des hommes, mais de véritables bêtes. Dieu sait tout ce qui a pu se passer dans notre cervelle. C'est Brent Williams, le chef-mécanicien, qui a tout déclenché. Il a tiré sur le radio pour lui voler le peu d'eau qui restait encore dans sa gourde. Personne n'a bronché, nous en aurions tous fait autant certainement. Et c'est alors que nous avons vu notre géologue se précipiter sur le cadavre d'O'Connor. Il n'avait déjà plus ses esprits.

Il essaya de se dominer, et cette fois n'eut pas le courage de regarder Roy et Donnagan :

— Nous non plus d'ailleurs, pour avoir fait ce que nous avons fait. Nous nous sommes jetés sur le cadavre comme des vautours affamés et, encore une fois, il a fallu se battre pour avoir chacun sa part.

Il leva vers les deux Terriens un visage douloureux et soupira :

— Oui, messieurs, c'est ainsi que ça s'est passé. J'ai été le dernier à me décider et puis j'ai fait comme les autres. Le surlendemain, j'ai décidé de tenter l'aventure tout seul, et je les ai abandonnés. Je n'avais plus le courage de les regarder en face.

Roy s'était redressé, regardant Campbell qui n'avait pas bronché.

— Je vous dégoûte, n'est-ce pas ? demanda le docteur après un silence. Oui, je vous comprends. C'est une réaction normale de la part d'un individu sain de corps et d'esprit. Je me demande si ceux qui construisent les fusées ou établissent les Manuels ont déjà envisagé un pareil cas. Non, certainement pas. Pour eux, nous sommes des robots

de chair et de sang, liés étroitement aux machines qu'ils fabriquent. Dès que nous mettons les pieds dans une fusée, nous n'avons plus le droit d'éprouver le moindre sentiment, nous devons tout accepter, tout endurer, même si nous devons crever de faim ou de soif, ou succomber de fatigue. Peut-on éprouver de la pitié pour un cobaye ? Allons, réfléchissez un peu. La Société me rejettera, personne n'acceptera jamais ma compagnie. Qui osera me tendre la main après ce que j'ai fait ? D'ailleurs, il n'y a qu'à vous regarder, c'est la meilleure des preuves.

— Écoutez, Campbell, fit Roy d'une voix sourde, nous ne sommes pas qualifiés pour vous juger. Il est possible que beaucoup d'entre nous auraient agi de même dans de telles circonstances, je n'en sais rien, je n'y ai jamais pensé. Mais ni vous ni moi ne pourrions rien changer à la situation. Pourquoi nous empêcher de repartir ?

— Je veux conserver ma dernière chance, c'est clair, non ?

— Mais, bon sang ! grogna Donnagan hors de lui, comprenez qu'un jour ou l'autre les Américains ou les Russes viendront sur Vénus.

— C'est possible.

Campbell s'était levé lui aussi et une lueur étrange passa dans son regard, très fugitive.

— Ah ! on voit bien que vous ne connaissez pas cette planète. Eh bien ! qu'ils y viennent, nous aurons un peu de distraction.

Donnagan s'était redressé d'un bond, prêt à se jeter sur Campbell, mais Roy le retint à temps. D'ailleurs le docteur avait sorti son pistolet, le doigt crispé sur la détente.

— Pour la dernière fois, je vous conseille de faire attention à ce que vous faites. Je veux bien vous laisser une chance, mais ne m'en demandez pas trop.

Roy réussit une fois encore à se maîtriser, et toisa Campbell :

— Pour l'instant, vous êtes le plus fort, mais il reste encore nos compagnons de la fusée, vous semblez l'oublier. Je puis vous garantir que, s'ils ont la chance d'arriver jusqu'ici, il va y avoir de drôles de réjouissances.

Ces paroles amenèrent un nouveau sourire sur les lèvres épaisses de Campbell qui, après avoir rengainé son arme, avisa une gourde accrochée à la cloison. Il s'en saisit, but une large rasade, et refit face aux deux hommes :

— Ah ! oui, vos compagnons de la fusée... J'avais complètement oublié de vous dire que depuis ce matin ils étaient les hôtes de ce village.

— Que voulez-vous dire ?

Par la porte entrouverte, Campbell désigna les petites huttes assemblées autour de la grande place.

— Ils sont là tous les trois. Oh ! ils n'ont fait aucune difficulté pour

me suivre lorsque je me suis présenté à eux, cette nuit. Il est vrai qu'ils ont cru obéir à vos ordres, capitaine Evans. Je le regrette, mais je n'avais pas d'autres moyens.

Sur un ordre du docteur, quelques Vénusiens arrivèrent et entraînèrent Roy et Donnagan dans une case plus large et plus spacieuse, à l'intérieur de laquelle ils retrouvèrent Belloni, Marshall et Hattaway, lesquels n'avaient pas tardé à comprendre dans quel piège ils s'étaient fourrés.

En quelques phrases, Roy et Donnagan les mirent au courant de leur mésaventure.

La situation se compliquait terriblement, et ils eurent vite fait de comprendre que seul un miracle pouvait désormais les sortir de cette situation. Belloni se montra le plus furieux. En effet, Campbell et quelques Vénusiens s'étaient présentés à eux comme des émissaires de Roy, prétendant que celui-ci les réclamait d'urgence. Campbell leur avait conseillé de prendre tout le nécessaire en vue d'une mission projetée, et tout le monde avait immédiatement pris place dans le rolligon.

Roy désigna le régulateur de gravité entreposé dans un coin de la hutte avec d'autres paquets :

— Que fait ici cet appareil ? demanda-t-il.

— C'est ce vieux fou de Campbell qui a tenu à ce que nous l'emmenions. Pendant votre absence, je l'avais sorti du *Bolide*, pour être plus à l'aise dans mes observations. Nous nous apprêtions à le rentrer dans la fusée, mais Campbell, qui paraissait pressé, nous a dit de l'emmener avec nous, affirmant que nous aurions tout le temps nécessaire pour travailler ici.

— Et tout cela ne vous a pas semblé bizarre ? Hattaway intervint :

— À vrai dire, évidemment, cela nous a un peu étonnés mais mettez-vous à notre place. Comment aurions-nous pu nous méfier de Campbell après ce qu'il nous avait raconté ?

— Ce n'est qu'en arrivant au village que nous avons compris le piège, renchérit Marshall de sa petite voix atone. Sur un geste de Campbell, les Vénusiens nous ont enlevé nos armes et poussés dans cette cahute.

Il eut un geste de rage et son visage se crispa :

— Nous nous sommes fait avoir comme des gamins.

— Dites-moi, fit Belloni, ce Campbell, il est complètement fou ou quoi ?

— Il y a de grandes chances, mais il est certainement le seul à l'ignorer, voilà le plus grave.

— Il faut absolument trouver le moyen de nous sortir d'ici, dit Belloni.

Roy désigna le régulateur :

— Je ne nous vois pas faussant compagnie aux Vénusiens avec cet outil-là sur le dos. Je veux bien tenter notre chance, mais sans lui.

Belloni avait froncé les sourcils, mais Roy haussa les épaules et ajouta :

— Nous nous en passerons très bien, on se contentera de celui qui est resté sur Terre.

Puis, tandis que ses autres compagnons continuaient à discuter entre eux, Roy attira Belloni un peu à l'écart :

— Toujours rien de neuf ?

Le jeune ingénieur hocha la tête à plusieurs reprises. Il lui était impossible de porter la moindre accusation valable sur l'un quelconque de ses compagnons. Il était même allé jusqu'à trouver le moyen de fouiller dans les affaires personnelles de chacun d'eux, mais n'avait rien découvert de compromettant. Roy allait de son côté mettre Belloni au courant de ses soupçons sur Donnagan lorsque ce dernier, s'avançant vers eux, tendit à Belloni le carnet que Roy avait feuilleté le matin même.

— Je m'excuse, Belloni, dit-il, mais j'ai emprunté par mégarde votre carnet, après notre arrivée. J'espère qu'il ne vous a pas manqué ?

L'ingénieur s'en saisit avec un petit sourire.

— C'était donc vous qui l'aviez ? Je l'ai cherché partout.

Comme Donnagan reprenait sa conversation avec Marshall et Hattaway, Roy eut une petite grimace à l'adresse de Belloni.

Belloni comprit l'allusion de Roy et secoua la tête.

— En effet, je vois ce que vous voulez dire, mais si vous voulez mon avis, remettons cette affaire-là à plus tard. Pour l'instant, il faut nous occuper de Campbell.

Ce dernier vint les retrouver vers la fin de la journée, alors que les Terriens achevaient le frugal repas que deux Vénusiens étaient venus leur servir. Il portait toujours à la ceinture son pistolet-mitrailleur et un énorme coutelas pendait sur le côté. Il avait l'air complètement épuisé, une sueur moite s'agglutinait sur son visage couvert de poussière, et dans ses cheveux épais brillait un peu de sable ocre. Il en avait également sur ses bottes et sur ses vêtements usagés.

— Nous quitterons ce village demain matin, annonça-t-il. Tenez-vous prêts dès l'aurore.

À ce moment, il y eut comme un bruit de tonnerre dans le lointain, qui se répercuta jusqu'à eux, puis un choc sourd ébranla l'atmosphère, taisant trembler le sol autour d'eux. Les cloisons de la hutte vibrèrent un instant, tandis qu'au dehors les Vénusiens, très calmes, s'étaient figés au centre de la place, pareils à des statues de marbre.

Personne n'avait bronché, et Campbell lui-même était resté impassible.

Il attendit que le calme fût revenu pour ajouter :

— Vous serez conduits vers le Nord, dans des régions plus tempérées, c'est d'ailleurs là que je vis la plupart du temps. Je suis certain que vous trouverez le coin charmant. Ça rappelle un peu l'intérieur de la Floride par endroits, mais le climat y est bien meilleur.

Comme nul ne lui répondait, il hésita puis reprit :

— Je ne vois pas pourquoi nous ne deviendrions pas de bons amis. Je ne vous veux aucun mal, croyez-le bien. Du moment que nous sommes appelés à finir nos jours ensemble sur ce caillou, je crois que le mieux serait de passer l'éponge. Qu'en dites-vous ? Il s'approcha de Roy :

— Donnez-moi une cigarette.

Roy l'observa tout en lui tendant le paquet. Cette fois, il n'y avait plus de doute, Campbell était vraiment fou. Son comportement n'était pas celui d'un homme normal, et il comprit en cet instant qu'il ne servirait à rien de menacer ou de supplier le docteur. Leur seule chance de salut était d'attendre la première occasion qui se présenterait pour essayer de fuir.

Il eut soudain l'impression que Campbell avait lu dans ses pensées, car son regard s'était un instant posé sur lui, et il vit la face hâlée de Campbell s'éclairer d'un large sourire, tandis qu'il tirait nerveusement sur sa cigarette.

— Allons, capitaine, vous et vos hommes devez commencer à vous faire à cette idée. Vous n'avez plus aucune chance de regagner la Terre. Si le cœur vous en dit, vous êtes libres. Droit devant vous, c'est le désert et, plus loin, il y a les restes de votre fusée. Si cela vous chante d'aller y jeter un coup d'œil. Mais je vous avertis que le chemin est très long.

Roy et ses hommes avaient blêmi brusquement, et pendant un instant personne n'osa aller au bout de ses pensées. Il y eut quelques secondes terriblement angoissantes et lourdes. Tous s'étaient dressés d'un même élan. Alors ils comprirent que Campbell ne mentait pas et que désormais, qu'ils le veuillent ou non, ils étaient condamnés à terminer leurs jours sur Vénus, sans espoir de retour.

Ce grondement lointain, ce bruit de tonnerre, ces chocs sourds, cette gigantesque explosion dont ils avaient ressenti les effets à plus de cent kilomètres... Oui, tout cela était l'œuvre de Campbell.

Peu leur importait de savoir comment il s'y était pris, le résultat était là. L'astronef n'était plus à présent qu'un amas de ferraille tordue jonchant les sables du désert.

Oui, Campbell avait fait cela, et il ne le leur cacha pas.

Roy était effondré et il dut malgré tout ramener ses compagnons au calme, après de longs efforts sur lui-même. Pour lui, désormais, rien n'avait d'importance. C'était l'échec complet, sur toute la ligne, la fin

de tous les espoirs.

Il se tourna vers ses compagnons et les calma d'un geste, sans se préoccuper de la présence de Campbell derrière lui.

— Écoutez, les enfants, je reconnais que c'est un coup dur pour nous, fit-il d'une voix qu'il s'efforça de conserver naturelle, mais on ne nous a pas demandé notre avis lorsqu'on nous a mis en garde au sujet des risques que pouvait comporter notre mission. Nous devons voir les choses bien en face, et rien ne nous servirait de nous lamenter à présent. Nous sommes dans le bain et c'est le moment de limiter les dégâts. D'accord ?

Il était redevenu brusquement le chef d'équipe implacable, face à ses responsabilités et à ses devoirs, et tous le comprirent. Roy leur montrait l'exemple, prêt à partager leur sort sans se plaindre lui-même. Il les regarda l'un après l'autre, et devant l'acquiescement muet de tous, il lança à Campbell qui achevait tranquillement sa cigarette :

— Soyez sans crainte, nous serons prêts demain matin à l'aube.

CHAPITRE X

Le lendemain matin, le rolligon était prêt, ainsi que celui de Campbell, provenant de la deuxième fusée, qu'il avait récupéré après le massacre des Terriens par les Vénusiens.

Le petit convoi se dirigea vers le Nord, empruntant une piste tracée dans la haute végétation.

Le voyage dura trois jours, pendant lesquels ils traversèrent des déserts, des plaines marécageuses, des forêts innombrables.

Leur dernière halte eut lieu dans une clairière, un peu avant la tombée de la nuit. Le but était maintenant proche et, d'après les affirmations de Campbell, on atteindrait le terme du voyage durant la matinée du lendemain.

Campbell était devenu plus loquace et il semblait avoir oublié les derniers incidents, à croire qu'il était tout à fait inconscient de la gravité de la situation dont il était pourtant responsable. Il avait lui-même abattu le gibier pour le repas du soir, et comme Roy manifestait le désir de l'aider dans la cueillette des fruits sauvages, il refusa :

— Votre première incursion dans le jardin des Hespérides vous a apporté suffisamment d'ennuis, fit-il sur un ton ironique. Une deuxième erreur pourrait vous coûter cher si par malheur quelques Vénusiens venaient à passer par là.

Roy, en effet, se souvint des arbres à fruits et de l'écœurante baie qu'il avait écrasée entre ses mains. Il avait hésité à plusieurs reprises à demander à Campbell quelques explications à ce sujet, mais l'occasion lui en étant offerte, il posa la question.

Il faut croire que Campbell s'y attendait un peu, car il ne fit aucune difficulté pour répondre.

— Il n'y a plus aucune raison pour que vous continuiez à ignorer la vérité sur ce que j'appelle le cycle génétique de Vénus. Rien, ici, n'est comparable à la vie terrestre que nous connaissons. La nature, sur cette planète, a utilisé de nouvelles lois qui nous dépassent encore, combien plus mystérieuses et plus absurdes que les nôtres. La vie elle-même est une absurdité, c'est à se demander si l'univers, dans sa grandiose majesté, a été conçu pour qu'elle s'y établisse. Quoi qu'il en soit, la vie sur Vénus se borne à un stade purement végétatif ou presque. Lorsque je vous disais que les Vénusiens ont un esprit très mince et peu développé, je n'ai rien exagéré. Ils sont au même stade depuis des millénaires, et y resteront certainement jusqu'à la fin des temps. Ils savent se nourrir, se vêtir, se battre et confectionner quelques objets rudimentaires. C'est tout.

— N'ont-ils aucun idéal ? coupa Hattaway, subitement intéressé.

— Quel idéal voulez-vous qu'ils aient, puisque la famille n'existe

pas ?

— Je ne comprends pas.

— Vous n'avez donc pas remarqué qu'il n'existe ni mâle ni femelle dans cette race ?

— Seraient-ils tous hermaphrodites ?

— Pas du tout, ils sont tout simplement asexués.

— Et la reproduction, comment s'opère-t-elle alors ? demanda Belloni.

Campbell grimaça légèrement et reprit :

— Par un cycle génétique passant par des états bien différents.

Selon Campbell, le problème de la vie sur Vénus était aussi mystérieux que celui de la Terre quant à son origine. Il dressa tout d'abord un tableau général sur la théorie ancestrale de la panspermie, parla des innombrables difficultés que le germe originel avait dû éprouver pour parvenir jusque-là, transporté par le poids de la lumière ou une autre radiation encore plus mystérieuse, résistant pendant des siècles et des siècles peut-être au froid absolu de l'espace. Quoi qu'il en soit, le germe vivant s'était abattu sur Vénus, à l'époque de sa formation, jouant son rôle dans les nombreuses réactions chimiques déclenchées par la nature des choses, aidant les macromolécules à se rassembler et à agir entre elles pour former des corps de plus en plus complexes, la plupart du temps au fond des lagunes des temps précambriens. L'ultra-violet agissant comme catalyseur facilita grandement le développement de la matière organique devenant de plus en plus complexe grâce aux protéines et leurs constituants, ébauche lointaine de la première cellule vivante. C'est ainsi que la vie apparut par le même processus habituel, se développant plus tard grâce à la photosynthèse naturelle qui lui apportait l'élément le plus important pour son épanouissement : l'oxygène.

La vie végétale et plus tard animale prit possession de Vénus selon les lois naturelles, mais l'apparition de l'être humain était et restait un étrange problème.

Une catégorie de végétaux, des « kiounas », pour employer le terme propre aux Vénusiens, produisaient une sorte de gelée qui se concentrait périodiquement à l'intérieur des fruits. Ces derniers jouaient le rôle de matrices au sein desquelles s'effectuait la lente gestation indispensable à la création d'un petit animal dépourvu de sexe. Autrement dit, une seule catégorie de végétaux donnait naissance à une seule catégorie animale pouvant être classée dans la catégorie des mammifères supérieurs.

Campbell expliqua ensuite que le mécanisme génétique s'établissait à l'intérieur du fruit selon les règles normales de la gestation.

Une fois arrivé à maturité, le fruit se détachait de la branche nourricière et tombait sur le sol, libérant le « toki », étrange petit

animal doué d'une vitalité exceptionnelle et capable de trouver sa propre nourriture dès l'instant de sa venue au monde.

— Comment s'opère donc cette étrange fécondation végétale ? demanda Marshall, visiblement intéressé.

— À vrai dire, je ne le sais pas exactement, mais je reviendrai tout à l'heure sur cette question. Donc le « toki » se développe pendant plusieurs années et atteint bientôt sa forme définitive.

Campbell fit une pause, observa un instant ses nouveaux compagnons et se décida à poursuivre :

— Et c'est alors que se produit la chose la plus incroyable que nous puissions concevoir. Une étrange mutation s'opère dans le corps du « toki », que l'on pourrait un peu comparer à une sorte de chrysalide, si l'on rapproche cette mutation de celle de certains insectes. L'animal enfle, se déforme, se terre dans les hautes herbes et se plonge dans un état voisin de la mort. Exactement comme cela se produit pour les larves, la peau se plisse, s'écaille, se fend le long de l'échine et un nouvel être en sort, se dégageant petit à petit de cette dépouille qui ne lui est plus d'aucune utilité. Oui, messieurs, c'est ainsi qu'apparaît cette soi-disant espèce humaine de Vénus.

Sam Marshall, en tant que biologiste, était le plus ahuri de tous.

— L'être humain ne serait donc que le résultat d'un processus biochimique végétal et animal ?

— Exactement. Pour une même espèce, les trois formes de vie se confondent, et c'est ainsi qu'après leur mort, les Vénusiens reviennent à leurs origines. Dès qu'un de ces êtres a conscience de sa fin prochaine, il obéit aux lois de sa nature. S'il lui reste assez de force pour le faire lui-même, il va dans la forêt et rend le dernier soupir au pied d'un « kiouna ». Sinon, il est aidé par ses congénères, car cela fait partie d'une coutume solennelle que nul n'oserait renier. D'ailleurs, ils n'y pensent même pas.

— Et qu'advient-il alors ?

— En quelques heures, son corps est sucé, vidé, assimilé par ces plantes qui à leur tour se mettent à recréer la vie en partant de la mort. Et le cycle recommence, et se perpétue à l'infini. Vous comprenez maintenant pourquoi il ne peut y avoir aucune évolution sur cette planète.

Se tournant vers Roy et Donnagan, il ajouta :

— J'espère également que vous comprenez l'erreur que vous avez commise en arrachant une matrice à ces arbres et en tuant un « toki » en pleine mutation. Je n'ose pas vous avouer ce que les Vénusiens auraient fait de vous, une fois dans le village, si je n'avais pas été là.

— Je suppose que nous aurions sans doute partagé le sort de la deuxième mission ?

— Sans aucun doute. Eux aussi ignoraient tout de ce phénomène, et

aucun n'a réchappé.

— Mais, enfin, coupa à nouveau le biologiste, comment expliquez-vous l'origine des choses ? Tout cela a bien dû avoir un commencement ? D'après vous, quel est-il ?

Cette question amena un petit sourire amusé sur les lèvres de Campbell qui répondit du tac au tac :

— C'est exactement la question que l'on se pose au sujet de la poule et de l'œuf. Lequel des deux a commencé, n'est-ce pas ? Bien sûr, à tout effet, il faut une cause. Lorsque je vous ai parlé au début de la modification des macromolécules à l'origine de la vie, il n'est nullement improbable que certaines d'entre elles, à la structure exceptionnelle, ne se soient mêlées aux caractères propres d'un élément quelconque ayant donné naissance plus tard à cette qualité de végétaux appelés les « kiounas ». La fécondation des végétaux se produit sur Vénus comme partout ailleurs. Elle est fonction de divers éléments, vous le savez ; le vent, les insectes en sont les principaux agents. Il se peut qu'à l'origine une autre variété de plantes soit responsable de cette pollinisation ayant brusquement déclenché ce trimorphisme un peu particulier. Ce peut être également le résultat d'un phénomène électromagnétique des temps jadis, ayant perturbé les « kiounas », causant dans leurs entrailles je ne sais quels mouvements péristaltiques. Dès lors, l'acte a pu devenir automatique, grâce à un choc de bio-électricité engendré au sein de la gelée protoplasmique.

Il haussa les épaules et ajouta :

— Évidemment, ce ne sont que des hypothèses sans fondement solide, Vénus est tellement différente de la Terre. Vous me parliez de colonisation. Au début, j'y croyais aussi. Après tout, on peut respirer, boire et dormir à son aise sur cette planète, à condition de n'être pas trop exigeant évidemment. C'est, je crois, l'impression que vous devez tous avoir. Mais ne le croyez pas. Dans quelques jours, vous changerez d'avis, lorsque vous verrez votre peau se craqueler et que vos organes se durciront comme du cuir. Ce n'est plus du sang qui coulera dans vos veines, mais du plomb, tellement vos membres deviendront lourds.

Il eut un ricanement et sembla jouir un instant de l'effet produit par ses paroles, puis il sourit légèrement :

— Voilà ce que j'ai éprouvé après avoir abandonné mes compagnons. Mais rassurez-vous ; si je m'en suis sorti, il n'y a pas de raisons pour que vous ne vous en sortiez pas non plus. Dès que les premiers symptômes apparaîtront, avertissez-moi, je vous donnerai quelques plantes à mastiquer. Ce sont les Vénusiens qui me les ont tait connaître. Ils en utilisent eux-mêmes assez fréquemment. Sans cela, la vie ne serait pas possible sur Vénus. L'organisme vivant est placé ici

dans des conditions anormales. L'eau, l'air, la nourriture, les radiations, tout cela agit sur la matière vivante sans que nous nous en doutions. Et les épidémies ? Croyez-vous que cette planète n'est pas assez importante pour donner asile à plusieurs centaines de millions d'individus ? Or, ils ne sont à peine qu'un million, guère plus. J'ai vu des contrées entières nettoyées en quelques jours par des maladies inconnues, et bien pires que la peste des temps jadis. Piqûres d'insectes, pollution des eaux, bactéries mystérieuses, je n'en sais rien. J'ai toujours manqué de matériel pour me livrer à la moindre recherche. Mais le danger est là, en permanence, nous guettant à chaque instant. La vie est une absurdité, je vous le répète, et encore une fois elle est sur Vénus le simple fait du hasard, car sur ce globe tout paraît contraire à son développement. La colonisation s'annonce vraiment très mal, n'est-ce pas ?

Un long silence fit suite à ses paroles, et Campbell, négligemment, avala quelques bouchées du ragoût hâtivement préparé par Hattaway, puis il fixa son regard sur Belloni qui lui tendait une cigarette.

— Je suis certain de vous avoir vu quelque part, monsieur Belloni, fit-il, mais je n'arrive pas à me souvenir. Étiez-vous à Los Alamos en 1969 ?

— Certainement pas, je n'y suis que depuis trois ans.

— Alors c'était ailleurs. Chicago, peut-être, lors du congrès, cette année-là ?

Belloni sourit devant l'embarras de Campbell.

— Pas de chance, j'étais justement à celui de Genève, à la même époque.

Campbell secoua la tête et haussa les épaules :

— Je n'ai jamais eu une très bonne mémoire, mais ça me reviendra peut-être.

Il s'étendit ensuite près du feu et se prépara pour la nuit.

CHAPITRE XI

Il régnait sur la contrée une humidité sans cesse accrue, et des nappes de brouillard intenses flottaient autour des Terriens, en provenance des vastes marais qui pullulaient dans les environs.

L'air lui-même était infesté de relents pestilentiels qui rendaient la respiration très pénible.

Le grand feu avait heureusement éloigné les insectes, mais les six hommes, mal à l'aise, ne purent pour ainsi dire pas fermer l'œil de la nuit.

Ils attendirent avec impatience le lever du jour pour se préparer au départ, mais les pâles rayons du soleil matinal n'arrivèrent pas à chasser l'épais brouillard dans lequel ils avaient l'impression d'étouffer.

Le seul à l'aise était Campbell, il est vrai qu'il avait eu le temps de s'y habituer. Mais les Terriens faisaient grise mine, et chacun pensait que le docteur n'avait pas exagéré lorsqu'il parlait du problème de la vie sur Vénus.

Quelques reptiles furent rapidement mis en fuite à l'aide des armes automatiques. Campbell leur apprit que c'était là les seuls habitants de la contrée, et il ajouta en souriant que plus loin la nature était beaucoup moins hostile et qu'on ne tarderait pas à trouver une région plus clémentine.

Quelques instants plus tard, les deux rolligons se mirent en marche sous la direction de Campbell qui paraissait vraiment connaître la région comme sa poche.

Belloni s'était installé aux commandes du rolligon provenant du *Bolide*, lorsque soudain son attention fut mise en éveil par le clignotement lumineux du détecteur thermique du bord. Il désigna le cadran à Roy.

— Nous devons approcher de la résidence de Sa Majesté Campbell.

Roy avait froncé les sourcils, tout en consultant l'indicateur directionnel de l'appareil.

— La chaleur dégagée par la cité vénusienne devrait plutôt nous donner une direction fixe. Or, regardez comme l'aiguille change continuellement de position.

Intrigué à son tour, Belloni avait stoppé le rolligon, bientôt imité par Campbell qui, un peu surpris, vint se ranger à leur côté.

— Que se passe-t-il ? Une panne ?

Roy lui avoua rapidement ce qui l'inquiétait. Il dut évidemment expliquer à Campbell le fonctionnement du détecteur thermique dont l'usage était assez récent sur Terre. Cet appareil, en effet, avait été construit pour être extrêmement sensible aux rayons infrarouges, en

décelant à plusieurs lieues à la ronde l'emplacement d'objets dégageant de la chaleur.

Une cité, une usine, une fusée en vol, un quelconque engin de locomotion actionné par un moteur, voire même un être humain ou un animal, pouvaient être, facilement réparables par le détecteur.

— Nous sommes encore très loin du village, fil Campbell, et je ne comprends pas ces déplacements irréguliers de l'indicateur.

— Alors il doit s'agir d'autre chose, rétorqua Roy. Un engin se déplace dans les parages.

Campbell avait froncé les sourcils à son tour.

— En êtes-vous certain ?

Sans répondre, Roy étudia un instant les diverses données fournies par les divers cadrans enregistreurs, puis il hocha la tête au moment où l'indicateur directionnel se stabilisait brusquement.

— Il s'agit d'un engin de faible puissance, en tout cas.

— Il n'en existe aucun sur Vénus, je puis vous le garantir.

— Nous allons en avoir le cœur net. Une dizaine de milles, direction Nord-Nord-Est, c'est l'affaire de quelques minutes.

Campbell lui avait saisi le bras.

— Cela m'intéresse tout autant que vous, capitaine Evans, mais je vous conseille de ne pas jouer les malins avec moi.

— Oui, je comprends, vous craignez qu'il ne s'agisse d'une fusée terrienne. Non, rassurez-vous, cet engin est loin d'en avoir la puissance.

— Mais, enfin, puisque je vous répète...

— Eh bien ! soit, soupira Roy très calmement, n'en parlons plus, puisque vous préférez rester dans l'incertitude. Après tout, c'est vous qui donnez les ordres, n'est-ce pas ? Prenez donc vos responsabilités.

D'un geste rageur, Campbell frappa le sol du talon et, la mâchoire crispée, se tendit vers Roy.

— D'accord, nous y allons. Avertissez-moi lorsque nous serons dans les parages, je ne tiens pas à prendre de risques inutiles.

Les deux rolligons se remirent en route, toujours dans le plus grand silence, mais il fallut bientôt réduire la vitesse, à cause des marécages de plus en plus nombreux que l'on devait éviter. En compensation, le brouillard était devenu moins dense et la visibilité meilleure.

Bientôt les arbres disparurent et à perte de vue s'étendit une région désolée, recouverte d'une maigre végétation.

Roy stoppa son engin, imité aussitôt par Campbell. Déjà Hattaway était grimpé sur le capot et fouillait la région du regard, avec une paire de jumelles prismatiques faisant partie de l'équipement.

Il se tourna bientôt vers ses compagnons :

— Il y a un bonhomme là-bas, au milieu de la plaine, mais je ne vois rien d'autre.

— Que fait-il ?

— J'ai l'impression qu'il vient de nous repérer. Il essaye de fuir.

Campbell s'était emparé des jumelles et, après une rapide observation, il secoua sa grosse tête :

— Ce n'est pas un Vénusien, fit-il d'une voix sourde. Quel drôle d'équipement porte-t-il sur le dos ?

Puis, sur un autre ton, il lança à Roy :

— Il faut en avoir le cœur net. Vite, essayons de le rattraper.

Sans attendre, les deux rolligons foncèrent à terrain découvert en direction de la silhouette qui grossissait à vue d'œil.

Hattaway avait pris le volant du deuxième rolligon, pendant que Campbell, l'arme au poing, se tenait prêt à toute éventualité.

Au fur et à mesure que l'on approchait, on constatait, en effet, qu'il ne s'agissait pas d'un Vénusien. L'être, un humanoïde sans aucun doute, portait un petit appareil dorsal formé de plusieurs tubes.

Il essaya de fuir, mais parut réaliser bientôt que ce n'était pas possible. Alors il se tourna vers ses poursuivants, visiblement gêné par une jambe blessée qu'il traînait péniblement.

Soudain, il braqua sur eux un long tube argenté, certainement une arme inconnue. Les Terriens, d'un même élan, bondirent hors des rolligons et se jetèrent à plat ventre dans l'herbe. La rafale lumineuse passa au-dessus de leurs têtes, faisant vibrer l'atmosphère autour d'eux.

Campbell allait s'élancer, l'arme au poing, lorsque l'humanoïde, après quelques pas dans leur direction, s'écroula brusquement, tandis que son arme lui échappait.

Tous se précipitèrent, mais ce fut Donnagan qui s'empara de l'arme mystérieuse avec un soulagement évident.

— Je crois que nous l'avons échappé belle, maugréa Marshall de sa petite voix, mais d'où diable sort-il, celui-là ?

L'humanoïde avait perdu connaissance et ne bougeait pas. Une longue combinaison aux reflets métalliques moulait son corps bien proportionné, et il était chaussé de petites bottes montantes très souples. Le visage était fin, régulier, et quelques cheveux noirs apparaissaient à la limite du casque métallique qui lui enserrait le crâne. Un visage d'une étrange beauté, mais dont la couleur de la peau fit soudain tressaillir Belloni.

— C'est incroyable... et pourtant cela ne fait aucun doute, murmura-t-il. Regardez cette peau verte. Exactement la même que celle des corps trouvés dans la sphère qui s'est abattue en Alaska.

Il fallut évidemment expliquer à Campbell ce qui s'était passé sur la Terre, peu avant le départ du *Bolide*.

— Mais enfin, qu'est-ce que ça signifie ? D'où viennent ces gens ?

— Pour l'instant, nous ne savons rien de plus que vous. Mais cette

fois, nous avons peut-être une chance.

Il était évident que l'être ne devait pas être seul, et que plusieurs représentants de cette étrange race à peau verte devaient à présent être établis sur Vénus. L'inquiétude gagna rapidement la petite équipe, car il était à se demander quelles étaient les véritables intentions de ces étranges visiteurs à l'apparence peu sociable. Roy décida que le mieux était de rallier de toute urgence la résidence de Campbell en emportant l'humanoïde avec eux, si toutefois il vivait encore.

Campbell se pencha, examina le corps, dégrafa sans ménagement la combinaison pour l'ausculter, lorsqu'il eut un mouvement de recul.

— Mais c'est une femme, lâcha-t-il.

Il ne pouvait y avoir en effet aucun doute sur le sexe de l'humanoïde, à en juger par les rondeurs qui se dessinaient sous le corsage.

— Aucune importance pour l'instant, dit Belloni. Est-elle vivante ?

— Oui, simplement évanouie.

Il examina la jambe blessée, tandis que Roy, aidé de Marshall, la débarrassait de son encombrant appareil dorsal.

Il ne s'agissait que d'une simple entorse sans gravité, et Campbell résuma la situation en quelques mots. L'étrange créature devait survoler la région avec son propulseur individuel lorsqu'une panne malencontreuse l'avait probablement obligée à prendre contact avec le sol assez rudement.

— Bénissons la douilletterie féminine, qu'elle soit terrestre ou autre, fit-il, sans cela Dieu sait ce que cette créature aurait été capable de faire.

Il lorgna dans la direction du tube argenté et ajouta :

— Cela peut nous être utile. Allons, en route.

La créature avait ouvert les yeux, et elle observait craintivement les Terriens rassemblés autour d'elle. Aucun son ne s'échappait de ses lèvres.

Roy essaya de lui parler gentiment et de la calmer par gestes, mais l'humanoïde prit bientôt une attitude résignée et son visage devint impassible.

On la transporta sans perdre de temps dans un rolligon, et la petite équipe reprit rapidement la direction donnée par Campbell.

Belloni observa un moment la jeune créature placée sous la surveillance de Donnagan et lança à Roy :

— S'il y a un mari jaloux dans les parages, j'ai dans l'idée qu'il ne va pas tarder à y avoir du sport.

— Jaloux ou pas, il y en aura certainement bientôt.

— Il faut à tout prix entrer en relations avec ces gens-là.

Roy désigna le rolligon de Campbell devant eux :

— Il est possible que ce soit le seul espoir que nous ayons de nous

en sortir, mais j'en doute. Quoi qu'il en soit, évitez d'en parler devant le docteur, nous étudierons la question dès ce soir.

Quelques heures plus tard, ils pénétraient dans le petit village vénusien, au milieu de la curiosité générale.

*
* *

La résidence de Campbell était assez bien agencée, et un confort appréciable régnait dans sa demeure. Ils furent reçus par le notable du pays, sorte de grand diable aux membres démesurés rappelant un peu les gigantesques Watisis du Soudan, et dont les mimiques expressives furent comprises de tous. La bienvenue était souhaitée à Campbell et ses amis, et protection leur était assurée par toute la tribu.

Nul ne s'inquiéta pour l'instant de savoir qui était leur nouvelle compagne, et Campbell évita de faire état de l'inquiétude que suscitait l'arrivée inopinée de cette étrange créature.

Pour plus de précautions, Roy avait délesté la jeune femme de tous les objets qu'elle possédait, car il était à prévoir qu'elle devait détenir un appareil capable de communiquer avec ses semblables. Les divers objets entassés dans les multiples poches de sa combinaison avaient été placés dans une sacoche, dont la garde fut confiée à Donnagan.

Ce dernier, après les avoir examinés en détail, rétorqua :

— C'est bien le diable si nous arrivons à comprendre quelque chose dans toute cette mécanique.

— C'est normal, avait répliqué Belloni, si nous avons quelques milliers d'années de retard sur eux. Je me demande comment Newton lui-même, ressuscité brusquement, réagirait au volant d'une simple automobile.

— Questions techniques mises à part, au bout de cinq minutes, il comprendrait qu'un volant est fait pour actionner les roues avant, que le tout constitue un engin de locomotion et que, comme tel, il doit posséder le moyen d'accélérer ou de freiner selon la volonté du conducteur. Mais dites-moi vous-même si vous êtes capable de comprendre quoi que ce soit dans tous ces appareils, car c'est bien le hasard qui vous a permis de découvrir l'usage du régulateur.

— D'accord avec vous, j'ai pressé sur un bouton, et le miracle s'est produit. Pourquoi ne pas essayer encore cette fois ?

— Je ne vous le conseille pas, intervint Roy, cela risque d'être dangereux. Donnagan a raison, cette race-là possède une civilisation basée sur une technologie tout à fait différente de la nôtre. Nos ancêtres faisaient du feu en frottant des brindilles de bois sec, nous en obtenons à l'heure actuelle à l'aide de divers moyens plus compliqués les uns que les autres, et nous trouvons cela tout à fait naturel.

La conversation s'était prolongée dans la résidence de Campbell, qui

n'avait pas cessé une seconde d'observer la jeune créature blottie à l'écart, dans un coin de la pièce.

— J'ignore si ces gens-là produisent du feu avec des allumettes suédoises ou en frottant des bâtons de réglisse entre deux tranches d'ananas, mais je puis vous dire qu'ils ont de nombreux points communs avec notre race. Morphologiquement tout d'abord, à part la couleur de leur peau. Ils pensent et agissent comme nous, il n'y a qu'à observer cette femelle.

Il s'était emparé d'un grand plat où nageaient quelques quartiers de viande dans une sauce onctueuse et en avala quelques bouchées avec une évidente satisfaction.

La créature s'était retournée, feignant de s'intéresser à autre chose. Campbell toucha Roy du coude :

— Elle doit avoir l'estomac dans les talons, ça crève les yeux. Essayons d'en venir à bout par ce moyen.

Il se leva, tendit le plat à l'inconnue, mais celle-ci refusa, tassée dans son coin. Le docteur lança le plat sur la table basse et grogna :

— Je trouverai bien le moyen d'y arriver. Malheureusement, le temps presse et nous devons agir.

— Que comptez-vous faire ?

— Organiser rapidement une battue dans toute la région. Je vais donner des ordres en conséquence.

Campbell sortit, tandis que Roy revenait vers ses compagnons.

— Si encore nous pouvions lui faire comprendre que nous ne lui voulons aucun mal, fit-il en se tournant vers la créature verte. Marshall, occupez-vous de sa jambe, elle doit en souffrir.

Il se tourna vers les autres, mais c'est à Belloni qu'il s'adressa plus particulièrement en baissant la voix :

— Certes, entrer en relations avec ces gens-là pourrait peut-être nous aider à quitter Vénus, à condition bien sûr qu'ils ne soient animés d'aucune mauvaise intention à notre égard. Ils connaissent le chemin de la Terre et ont certainement l'idée de l'aborder un jour ou l'autre, à moins qu'ils ne l'aient déjà fait depuis notre départ, et avec succès cette fois. Mais il reste un moyen plus sûr, et je m'étonne que personne d'entre vous n'y ait encore songé.

— Quel est-il ?

— Rappelez-vous, lorsque Campbell nous a parlé de la deuxième mission. Le rafiote était intact, nous a-t-il dit, et il l'est sûrement encore. Pourquoi Campbell aurait-il détruit la fusée, puisque tout l'équipage a été exterminé par les Vénusiens ? Il n'a certainement jamais pensé à cela.

Tous avaient bondi. Belloni s'était avancé :

— Nom d'une pipe, mais vous avez raison, Evans. Il faut absolument retrouver cette fusée.

— Ne comptez pas sur Campbell pour nous le dire. Je me demande comment...

Le regard de Belloni s'était brusquement durci.

— Nous y mettrons le temps qu'il faudra, mais nous y arriverons bien un jour. Je ne tiens pas à finir mon existence sur cette fichue planète en compagnie de ce fou. Les Vénusiens savent où est cette fusée. Donnez-moi le temps d'apprendre à baragouiner la langue du pays, et je vous garantis que j'arriverai bien à le savoir.

Roy hocha la tête à plusieurs reprises, mais préféra ne pas répondre. L'idée de Belloni était bonne, mais combien de temps cela allait-il demander ? Des mois peut-être, au plus tôt quelques semaines.

C'était beaucoup trop pour le temps qu'il lui restait à vivre. Non, il fallait absolument brusquer les choses et en terminer rapidement si l'on voulait regagner la Terre dans les plus brefs délais. S'attaquer à Campbell et le forcer à parler sous la menace était évidemment une solution à envisager, mais elle comportait des risques. Campbell devait se tenir sur ses gardes et les Vénusiens lui étaient dévoués corps et âmes. Et il savait que le docteur ne reculerait devant rien en cas d'échec de sa part.

Et pourtant...

Il fut tiré de ses réflexions par la voix de Marshall, toujours occupé à masser la cheville endolorie de l'humanoïde.

— Elle a un peu de fièvre, donnez-lui quelque chose à boire.

Roy s'empara d'une jarre posée sur la table et versa dans un gobelet un peu de cette boisson agréable à goût de gingembre dont raffolaient Campbell et les Vénusiens. Puis il tendit le récipient à la jeune créature qui, après une certaine hésitation, accepta le gobelet et but avidement, sous les yeux intéressés de tous.

Donnagan reprit le gobelet, revint vers la table et versa une nouvelle rasade de liquide, mais l'humanoïde refusa d'un geste sec. Il se contenta de hausser les épaules.

— Je ne pense pas que nous arrivions à tirer quelque chose de cette femelle.

Il avala d'un trait le contenu du gobelet, fit claquer sa langue et se tourna vers Marshall :

— Hé, toubib, est-ce que je rêve ou quoi ? Sa main est aussi froide qu'un bloc de glace.

— S'il n'y avait que sa main, soupira le biologiste. On a l'impression de toucher un reptile. Si, d'après Darwin, le singe est à l'origine de l'espèce humaine, il y a de fortes chances pour que cette créature soit issue d'une famille de serpents. De quoi vous dégoûter des femmes pour le restant de vos jours.

Campbell fit irruption dans la case à cet instant, en soufflant comme un phoque :

— Faites-moi confiance, grogna-t-il, les Vénusiens les trouveront, toute la contrée est déjà alertée. Quant à cette femelle, je m'en occuperai personnellement demain. Nous avons tous besoin de repos, et c'est le moment d'en prendre, croyez-moi.

Il frappa dans ses mains, et deux grands diables bleus firent irruption dans la pièce et entraînèrent sans ménagement la jeune humanoïde vers l'extérieur.

Comme Roy et ses compagnons s'apprêtaient à se retirer, Campbell prit le paquet de cigarettes de Belloni qui traînait sur la table massive, se servit et le rendit à l'ingénieur.

— C'est curieux, je suis certain de vous avoir vu quelque part, mais je n'arrive pas à me rappeler. Vous n'avez jamais fréquenté le *Swing Time*, à Los Angeles ?

Belloni s'empara des cigarettes avec un geste empreint de nervosité, tandis que son regard se durcissait.

— Vous ne trouvez pas que le moment est mal choisi pour jouer aux devinettes ?

Campbell le retint par la manche, essayant de l'amadouer :

— Le *Swing Time*, ça ne vous dit rien ? J'étais prêt à parier que c'était là que je vous avais rencontré. Rappelez-vous, Betty, la serveuse, une belle rousse avec de grands yeux, et le petit gros qui jouait de la trompette dans son coin, toujours assis sur le piano. Il jouait *Laira* tous les soirs. Il paraît que cet air lui rappelait sa première femme. Non, vous ne vous souvenez pas ?

Il poussa un long soupir, passa une main moite devant ses yeux, puis lâcha Belloni :

— Alors, excusez-moi, ce doit être une obsession. Rien d'étonnant, six ans dans ce bled, il y a de quoi devenir fou.

CHAPITRE XII

Quand ils se trouvèrent dans la case qui leur avait été aménagée, Roy et ses compagnons choisirent leurs couchettes et tandis que Belloni s'étendait sur la sienne, Roy s'avança vers lui.

— Écoutez, lui dit-il à voix basse, il est pour l'instant inutile de mettre nos compagnons au courant, mais j'ai une idée. Si nous voulons nous en sortir, il n'y a pas de temps à perdre.

Il le mit rapidement au courant de ses intentions vis-à-vis de Campbell et le jeune ingénieur l'écouta attentivement. Le tout était évidemment d'attaquer le docteur par surprise et de le réduire à l'impuissance. Sous la menace, il parlerait certainement, quitte à lui faire entrevoir le pire. Il n'y avait pas d'autre solution.

Belloni réfléchit un instant, puis il secoua la tête :

— C'est quand même risqué, dit-il. Campbell est aussi entêté que cette vipère, dont nous ne connaissons pas encore le son de la voix.

— Je le suis autant qu'eux, ne l'oubliez pas, il faut que je revienne sur Terre dans les délais prévus. Il le faut...

Roy regretta un instant de s'être laissé aller, et il dut faire un violent effort sur lui-même pour reprendre tout son calme. Non, ni Belloni ni personne ne devait savoir la vérité. La leur avouer, c'était semer la panique dans les rangs de la petite équipe, et il tenait à l'éviter à tout prix.

Mais comment faire comprendre à Belloni que, dans quelques jours, tout serait perdu, et toute tentative de fuite inutile ?

Roy était le seul à connaître le maniement de la fusée à propulsion ionique ayant amené la deuxième mission sur Vénus. Dans six jours, il serait trop tard.

Il vit un petit sourire se dessiner sur les lèvres de Belloni.

— Oh ! je comprends, toujours cette petite amie qui vous tracasse, hein, capitaine ? Comment est-elle ?

— Il ne s'agit pas de cela.

— Oh ! après tout, c'est votre droit. Moi aussi, je suis dans le même cas. La première fois que je l'ai vue, c'était à Los Alamos l'année dernière. Elle était venue faire un stage à l'hôpital militaire. Nous sommes sortis un soir en copains et nous avons bavardé toute la soirée. Malheureusement, elle est repartie deux jours après.

Belloni haussa les épaules en ajoutant :

— La vie est vraiment mal faite. Et dire que je n'ai même pas eu une seconde à moi pour aller la voir, lors de mon arrivée à Cap Canaveral. Tout a été si précipité ! Mais j'aurai ma revanche en arrivant, croyez-moi !

Roy s'était senti blêmir l'espace d'une seconde, tandis qu'à

l'intérieur de sa poitrine son cœur battait à grands coups.

Il se pencha davantage vers Belloni, toujours étendu sur sa couchette.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Vous devenez curieux, capitaine. Oh ! après tout, il est possible que vous la connaissiez. Son nom est Madge Cohé.

Roy avait accusé le coup sans broncher, tout d'abord incapable de la moindre réaction. Madge... Des pensées tourbillonnèrent dans son esprit enfiévré, sans suite, sans aucune cohésion. Puis, soudain, il eut conscience du mal qu'il ressentait au fond de son être. Tout le passé qu'il avait essayé de chasser lui revenait brutalement à la mémoire. Madge avec son sourire, sa petite silhouette fine et le son de sa voix qu'il gardait encore dans ses oreilles.

Il pensa au retour de Belloni, à ce qui passerait par la suite, lorsqu'il ne serait plus là...

Belloni s'était redressé sur sa couchette, observant longuement Roy.

— Que se passe-t-il, Evans ? J'espère que...

— Espèce de...

Déjà Evans avait empoigné le jeune ingénieur par les revers de sa combinaison lorsque la voix de Marshall retentit dans la pièce.

Marshall appelait ses compagnons pour l'aider à soutenir Brent Donnagan, le géologue, qui venait de s'écrouler dans ses bras, en proie à de terribles convulsions.

D'un même élan, tous se précipitèrent pour trouver effectivement Donnagan en train de se tordre, le visage convulsé. On l'étendit avec précaution sur une couchette, mais le malheureux avait perdu connaissance.

Marshall pensa à un empoisonnement et déclara qu'il fallait prévenir Campbell sans perdre une minute.

Il pouvait aussi s'agir des symptômes dont avait parlé le docteur, mais de toute façon la présence de ce dernier était nécessaire. Roy se précipita et revint avec lui quelques instants plus tard.

Après avoir examiné rapidement le malade, Campbell dit :

— Aucun rapport avec les symptômes auxquels nous devons nous attendre. Il doit s'agir d'une violente intoxication. Qu'en pensez-vous, Marshall ?

— Je ne comprends pas. Intoxication ou empoisonnement, je ne m'explique pas comment...

Donnagan promena un regard pâle sur tous ses compagnons, puis sa tête retomba lourdement sur le côté. Campbell se redressa :

— Il n'y a plus rien à faire pour lui, laissa-t-il tomber.

Tout cela s'était déroulé si rapidement que personne n'arrivait encore à réaliser ce qui venait de se passer. Marshall fut le premier à reprendre ses esprits. Il sortit une seringue de sa trousse et planta

délibérément l'aiguille dans le bras inerte de Donnagan.

— Il faut en avoir le cœur net, fit-il. Campbell, avez-vous ce qu'il faut pour analyser un peu de sang ?

— Je dispose d'une installation assez rudimentaire, mais on peut toujours essayer.

Quelques instants plus tard, ils revenaient tous deux, et Marshall indiqua les résultats de l'analyse.

— Strychnine, ou quelque chose d'approchant en tout cas. C'est à n'y rien comprendre.

— Il n'y a aucun vomiquier, ni aucune sorte de plante vénéneuse dans la région, rétorqua Campbell.

— Aucun animal venimeux ?

— Aucun ; tout au moins dans les environs, d'après ce que j'en sais.

— Avouez que c'est plutôt mystérieux.

— Peut-être pas, répliqua Belloni. Donnagan devait certainement avoir pris ses précautions en cas de coup dur. Il ne me paraissait pas très en forme ces temps derniers et il a eu quelques coups de cafard depuis deux jours.

— C'est fort possible, approuva Hattaway, je l'ai trouvé bizarre, moi aussi. Pauvre garçon, c'était tout de même un chic type.

Roy s'était avancé vers Campbell, les poings crispés.

— S'il en est ainsi, je vous en rends responsable, Campbell. Tout ce qui arrive est de votre faute, et je ne sais ce qui me retient de...

Hattaway s'était interposé, tandis que Campbell dégainait rapidement l'arme qui pendait à sa ceinture.

— Du calme, capitaine, n'oubliez jamais que votre vie dépend de la mienne. Vous êtes quatre. Quatre vies pour une, cela donne du prix à la mienne, vous ne croyez pas ? S'il venait à m'arriver quoi que ce soit, je ne donnerais pas cher de votre peau. Vous ne l'ignorez pas. Alors, mesurez vos paroles et vos gestes.

Il se retira lentement et jeta par-dessus l'épaule :

— Enterrez-le dans la cour, si vous voulez, mais prenez garde surtout à ce que personne ne vous voie. Les Vénusiens ne toléreraient pas cette coutume, vous connaissez celle qu'on pratique ici. Vous trouverez des pelles dehors.

Le lendemain matin, Campbell resta invisible, à croire qu'il n'était plus dans le village, et les quatre Terriens attendaient patiemment la suite des événements, qui, pensaient-ils, n'allaient pas tarder à se précipiter.

Belloni, toujours aussi flegmatique, s'était remis à l'étude du régulateur, et il était enfin parvenu à retirer une des facettes du coffre, mettant à jour le délicat et mystérieux mécanisme intérieur.

Abandonnant pour un instant ses travaux, il se dirigea vers Roy, occupé à ranger les affaires personnelles de Donnagan.

— Evans, dit-il, je ne voudrais pas qu'il y ait le moindre malentendu entre nous. Sont-ce mes rapports avec Madge qui vous chiffonnent à ce point ?

— Remettons cette conversation à plus tard, voulez-vous ? Il n'est pas encore certain que nous puissions un jour quitter Vénus.

— Et si nous y parvenons ?

— Alors je vous garantis que vous ne toucherez pas un cheveu de cette fille.

— Si je comprends bien, j'aurai certaines précautions à prendre, n'est-ce pas ? De mieux en mieux !

— Croyez ce que vous voulez. Pour l'instant, vous êtes sous mes ordres, et nous avons d'autres chats à fouetter. Quand le moment sera venu, je vous ferai signe. Belloni hocha la tête et soupira :

— Soit !

Il désigna les affaires de Donnagan que Roy achevait d'examiner :

— Rien de compromettant ?

— Non, tout paraît normal. Rien ne prouve que c'était lui. Hattaway et Marshall se comportent, eux aussi, normalement, qu'est-ce que cela prouve ?

— Rien, bien sûr. Mais n'oubliez pas que si l'un d'entre eux est un traître, il n'en reste pas moins que nous avons besoin de lui pour revenir sur la Terre. Après tout, ce n'est pas à nous de le juger, surtout dans la situation présente. C'est le travail de ceux qui sont restés sur la Terre, et non le nôtre.

Il désigna le régulateur au milieu de la cour :

— Drôle d'engin, je finirai par croire que ce pauvre Donnagan avait raison. De quoi y perdre son latin, venez voir.

Il entraîna Roy, et les deux autres astronautes, qui les aperçurent, se joignirent immédiatement à eux. Belloni leur montra l'intérieur du coffre, désignant le récipient maintenu en équilibre au centre de l'appareil, et rempli d'une poudre grise dont ils ignoraient évidemment la nature.

Roy fit mine de s'intéresser aux indications données par l'ingénieur, puis, après avoir réfléchi quelques instants, il s'adressa à ses compagnons :

— Continuez à vous occuper de ce régulateur, il faut donner à Campbell l'impression que nous nous désintéressons de la situation. Quant à moi, je vais m'occuper sérieusement de lui. Vous êtes tous d'accord ?

Il y eut un silence, puis tous approuvèrent silencieusement de la tête, tandis qu'Hattaway ajoutait :

— Vous avez raison, mieux vaut en finir une bonne fois pour toutes. Mais pourquoi ne pas y aller tous ensemble ?

— Non, je m'en sortirai mieux tout seul. J'ai mon idée.

Vers la fin de la matinée, Campbell fit son entrée dans le village en compagnie de quelques Vénusiens. Il leur dit immédiatement que les recherches n'avaient donné aucun résultat.

N'obtenant aucune réponse des Terriens, il se dirigea vers sa case, tandis que quatre Vénusiens entraînaient derrière lui la jeune humanoïde qu'ils étaient allés chercher sur son ordre.

Lorsqu'elle aperçut le régulateur, une expression de terreur folle se peignit sur son visage et, pour la première fois, ils l'entendirent pousser des cris rauques.

Elle fit des gestes en direction du petit groupe qui s'affairait autour de l'engin, mais les Vénusiens l'entraînèrent sans ménagement. Elle parvint à se dégager, mais fut aussitôt rattrapée et dut entrer dans la case, tandis que ses gardes du corps se retiraient.

Roy avait froncé les sourcils et s'adressa à ses compagnons :

— Un bon conseil : arrêtez de trafiquer dans cet appareil.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Belloni.

— Je n'en sais rien, mais j'ai l'impression que nous sommes en train de commettre une grave erreur. Notre rôle d'apprentis-sorciers n'a pas eu l'air d'être approuvé par cette créature. La présence de cet engin l'a visiblement terrorisée. Elle doit certainement le connaître mieux que nous. Alors, je suis d'avis d'arrêter les frais.

— Ce n'était peut-être que la surprise, rétorqua Hattaway. Comment pouvait-elle savoir qu'il était en notre possession ?

— C'est possible, mais ce n'est pas mon avis. Ne touchez à rien pour l'instant.

Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui, s'assura que personne ne les observait, puis résolument prit le chemin de la case. Belloni essaya de le retenir.

— Attendez, ce n'est peut-être pas encore le moment. Campbell peut apprendre des choses intéressantes qui peuvent nous servir. Où nous avons échoué, il peut réussir.

— Mille regrets, mais nous avons perdu assez de temps comme cela...

Dès qu'il franchit le seuil de la case, Roy perçut comme un bruit de lutte dans la case du fond. Il entendit les sons gutturaux émis par la créature et les jurons poussés par Campbell, au comble de la colère. Profitant de l'occasion, Roy se dirigea rapidement vers un étui accroché à la cloison et s'empara de l'arme dont il eut vite fait de vérifier qu'elle était en parfait état.

Il allait s'élancer lorsque la porte du fond s'ouvrit violemment et Campbell apparut, se tenant l'avant-bras gauche où perlaient quelques gouttes de sang. Derrière lui, gisait le corps de l'humanoïde !

La présence de Roy dans la pièce n'eut pas l'air d'inquiéter le docteur qui, se dirigeant vers une jarre emplie d'eau, y trempa un

chiffon et épongea le sang.

— La garce ! grogna-t-il. Si elle croit s'en tirer comme ça, je vais lui montrer qui je suis.

Il se retourna et vit l'arme braquée dans sa direction. Il toisa Roy un instant, se débarrassa du chiffon, et ajouta sur un autre ton :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous cherchez à m'intimider, vous aussi ? Allons, ne faites pas l'enfant, posez ce pistolet.

— La plaisanterie est terminée, Campbell. Asseyez-vous et surtout ne faites pas de gestes.

— Ridicule, vous êtes ridicule. Vous n'avez aucune chance de vous en tirer.

— Ce n'est pas prouvé. Il reste la fusée de la deuxième mission.

Campbell arqua les sourcils et émit une sorte de grognement :

— C'est donc ça ? Bravo, d'y avoir songé ! Mais vous arrivez trop tard. Elle n'existe plus.

— Vous mentez !

— Comme il vous plaira. Il est facile de s'en rendre compte, si vous y tenez.

Campbell eut un sourire amer qui tortura un instant ses grosses lèvres :

— En effet, il aurait fallu être idiot pour ne pas y penser.

Il s'assit lourdement sur un siège, jeta un coup d'œil vers la créature toujours immobile sur le sol, puis se passa une main moite sur son front ruisselant de sueur.

— Donnez-moi quelque chose à boire, fit-il faiblement.

Toujours sur ses gardes, Roy lui lança une gourde pleine qui traînait sur la table. L'autre but à grands traits et son regard se reposa sur Roy.

Il paraissait à bout de souffle et, un instant, Roy eut l'impression qu'il allait défaillir.

Son visage parcheminé s'était creusé de rides profondes et un cerne brun cerclait ses yeux humides.

— Evans, souffla-t-il, je crois que j'ai mon compte.

Roy s'était avancé, inquiet, la main toujours crispée sur la crosse du pistolet automatique, prêt à toute éventualité. Il connaissait Campbell et savait qu'il était capable de tout. Le docteur regarda la blessure qu'il portait à son avant-bras. L'empreinte des dents acérées de la créature était nettement visible, sur la chair boursouflée.

— J'aurais dû y penser... Malheureusement, il est trop tard maintenant.

Il faisait des efforts pour parler et Roy comprit qu'il ne bluffait pas.

— Je vais appeler Marshall, dit-il.

— Non, n'en faites rien, c'est inutile, la strychnine ne pardonne pas. Cette créature en est bourrée jusqu'à la moelle.

CHAPITRE XIII

L'espace d'un éclair, Roy pensa à Donnagan. Il le revit, la veille au soir, boire dans le gobelet dont s'était servie l'humanoïde. Oui, maintenant, il comprenait. Il aida Campbell à s'étendre et le soutint un instant. Les yeux du docteur se perdirent dans le vague, puis reprirent brusquement un éclat normal, et il se tourna vers Roy :

— Evans, je me souviens à présent...

Il y avait une certaine émotion dans sa voix.

— Oui, je me souviens... Votre ami Belloni... Ah ! si je m'étais douté...

— Que voulez-vous dire ?

— Pour l'amour du ciel, ne m'interrompez pas. Je n'en ai plus pour longtemps. C'était bien au *Swing Time*, à Los Angeles, il y a sept ans. Personne ne s'était jamais douté que c'était un repaire d'espions et de trafiquants. La boîte appartenait à des types de l'Est. Ce soir-là, le F.B.I. a fait une descente en règle. Une drôle de panique, je m'en souviens... Belloni était resté au bar toute la soirée. Quand les agents du F.B.I. ont fait irruption, je revenais des toilettes et c'est alors que j'ai vu cet homme foncer dans le couloir et sauter par une fenêtre du fond. Je n'ai jamais oublié son visage. Evans, méfiez-vous de ce garçon. Evans se pencha anxieusement vers lui :

— Êtes-vous certain de ne pas vous tromper ? Campbell secoua péniblement la tête.

— La même cicatrice sur le front... Croyez-moi... c'est... bien... lui.

Roy comprit qu'il devait jouer maintenant sa dernière carte.

Campbell faiblissait à vue d'œil, et sa voix n'était plus qu'un souffle quasi inaudible. Il était au bord de l'existence, mais Roy, impitoyable, le prit par les épaules et le regarda fixement :

— Campbell, il faut absolument que je revienne sur la Terre, et dans le plus bref délai. Dans quelques instants, il sera trop tard. Vous pouvez encore m'aider. Il le faut, Campbell, il le faut...

Quelques sons rauques sortirent de la gorge contractée du docteur, et une grimace pénible crispa son visage.

— Pour l'amour du ciel... Campbell, comprenez qu'il n'y a plus d'espoir pour vous. Dites-moi la vérité au sujet de cette fusée. Où est-elle ?

Les yeux de Campbell s'entrouvrirent un instant et se fixèrent sur le capitaine.

— De l'autre côté des marais... vers le Sud... à une vingtaine de lieues d'ici... au pied des collines.

Le docteur hocha faiblement la tête, tandis qu'un soupir s'exhalait de la poitrine de Roy.

— Il n'y a pas une seconde à perdre, murmura Campbell en essayant de se soulever. Vite... il faut partir immédiatement. Aidez-moi... Allons, faites ce que je vous dis... Sans moi, vous ne sortirez pas vivants d'ici. Appelez vos compagnons, et sortez les rolligons... vite.

Délaissant Campbell, Roy se rua à l'extérieur et donna rapidement quelques ordres à ses compagnons qui n'eurent pas l'air de comprendre quelle hâte le poussait. Mais le temps pressait, d'autant plus que Campbell pouvait rendre le dernier soupir d'un moment à l'autre.

Il s'avérait inutile d'embarquer tout le matériel, et on se contenta d'emporter le strict nécessaire.

Roy revint rapidement dans la case. La créature verte s'était dressée craintivement devant lui et il la poussa sans ménagement vers l'extérieur, en même temps qu'il aidait Campbell à franchir le seuil.

Les deux rolligons furent avancés, cependant que quelques Vénusiens venaient d'apparaître dans la cour.

Campbell réalisa le danger dans une fraction de seconde. Au prix d'un terrible effort de volonté, s'écartant de Roy, il s'avança vers un rolligon et y prit place, tandis que Roy s'installait à ses côtés et prenait les commandes, aux côtés de Belloni.

Sur un ordre de Roy, Hattaway et Marshall avaient empoigné l'humanoïde et l'avaient poussée dans le deuxième rolligon, malgré ses cris et ses protestations.

Quelques Vénusiens s'étaient approchés du régulateur abandonné au milieu de la cour, lorsque Hattaway s'écria :

— C'est dommage d'abandonner cet appareil, après tout le mal qu'il nous a donné.

— Nous n'avons pas le temps, lança Roy en mettant le contact. C'est une question de secondes, essayez de le comprendre.

Belloni, après avoir rapidement observé Campbell, demanda :

— Vous croyez qu'il tiendra le coup jusqu'à la sortie du village ?

— Soutenez-le, c'est notre dernière chance.

Il appuya nerveusement sur l'accélérateur, et l'engin bondit au milieu des Vénusiens qui s'étaient rassemblés, toujours plus nombreux. Les indigènes s'écartèrent pour laisser passer les deux machines, tandis que des murmures s'élevaient dans les groupes et que des centaines de regards se fixaient sur celui qu'ils considéraient toujours comme leur maître.

— Dépêchez-vous ! ne cessait de murmurer Campbell toujours affalé sur son siège. On ne les trompe pas. Ils sentent la mort et sont déjà fixés à mon sujet. Vite... vite.

Les deux appareils traversèrent la grande place infestés de Vénusiens. Ils étaient tous sortis de leurs cases et entouraient les rolligons, n'osant pas intervenir. Puis soudain, une grande plainte

s'éleva, monotone, lugubre, paraissant traduire une sorte de détresse collective qui alla en s'amplifiant de seconde en seconde.

Plus que quelques mètres et les dernières huttes du village seraient dépassées. Soudain un groupe de Vénusiens s'élança en direction du rolligon, les bras tendus vers Campbell qui ne bougeait plus.

Roy fonça en avant, tandis que des indigènes essayaient de monter à bord de l'engin. À contrecœur, il se résolut à décharger son arme contre les plus téméraires, et d'eux d'entre eux mordirent la poussière, tués net.

Profitant d'un instant de panique, Roy lança son engin qui faucha une dizaine de corps sur son passage, tandis que le deuxième appareil s'élançait à son tour dans le sillage sanglant, achevant d'écraser les corps mutilés qui jonchaient le sol.

C'est seulement au moment où ils atteignirent les hautes herbes que les Terriens se sentirent hors d'atteinte des Vénusiens.

Après s'être repéré un instant, Roy se dirigea vers les collines que l'on apercevait dans le lointain, émergeant des brumes violacées s'élevant des marécages qui infestaient la contrée.

Belloni venait de repousser sur son siège le corps sans vie de Campbell.

— Vous tenez à le ramener sur Terre ? demandât-il.

— Il n'y a pas que lui que je tiens à ramener, monsieur Belloni. Trouvons d'abord l'astronef et nous verrons plus tard.

À cet instant, le rolligon piloté par Hattaway arriva à la hauteur de Roy et le mécanicien fit signe de stopper. Roy obéit immédiatement et vint coller sa machine contre la sienne.

Marshall, installé aux côtés de la créature verte, lança d'un trait :

— Elle doit avoir quelque chose de très important à nous dire. Malheureusement nous ne comprenons pas un traître mot de son charabia.

Roy s'était élancé, intrigué par les gestes désordonnés de l'humanoïde dont le visage terrifié s'était tendu vers lui.

— Faites très attention, lança-t-il, tout contact avec cette vipère risque d'être mortel pour nous. Cela suffit avec Donnagan et Campbell. Si elle devient trop encombrante, n'hésitez pas à l'assommer, mais allez-y quand même doucement. Je tiens à la conserver vivante.

S'étant rapproché davantage, il considéra la jeune humanoïde, qui sembla se calmer un instant, paraissant chercher le moyen de faire comprendre au Terrien ce qu'elle attendait de lui. Puis, à l'aide de gestes maladroits, elle indiqua à l'arrière du rolligon le sac dans lequel avaient été entreposés ses objets personnels lors de sa capture.

— C'est peut-être un piège, souffla Hattaway, je vous conseille d'être prudent, capitaine.

Roy réfléchit un instant, puis prit une décision. Il s'empara du sac et

en vida le contenu sur le siège, tout en pointant le canon de son arme vers la créature.

Après un instant d'hésitation, elle prit un petit objet de forme conique, tout en fixant Roy de ses yeux clairs et craintifs. Personne ne disait mot, et Roy surveillait tous ses gestes, prêt à intervenir à la moindre alerte. Mais la créature essaya de le rassurer de son mieux, c'est du moins ce qu'il crut comprendre, tandis que d'un geste sec elle appuyait sur un petit déclic fixé en saillie au centre de l'objet.

Après s'être rapidement assurée du bon fonctionnement de son appareil, la créature débita d'un trait une phrase dont les sons demeurèrent une énigme pour les Terriens, puis brusquement, ils comprirent le sens des paroles qui leur étaient adressées.

Ils réalisèrent alors qu'il s'agissait là d'un traducteur psychique captant les pensées émises et les dirigeant dans le subconscient, selon la volonté de l'opérateur. L'influx mental de la créature verte s'était imprégné dans le cerveau des Terriens avec une netteté incroyable.

— Ne craignez rien, disait-elle, je ne vous veux aucun mal. Croyez bien que je regrette ce qui est arrivé à vos deux compagnons, par ma faute, mais je ne savais pas.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Yorka, et je viens d'un système éloigné de plusieurs milliards d'années-lumière du vôtre.

— Qu'êtes-vous venue faire ici, et sur la Terre ?

— Oui, c'est le nom que nous donnons à notre planète d'origine, la quatrième en partant de l'astre.

— Je n'ai pas le droit de répondre à cette question, du moins pour l'instant.

Yorka marqua un temps d'hésitation, puis reprit :

— Comment se fait-il que vous soyez en possession d'un de nos appareils, je veux parler de celui que vous avez amené au village.

Roy raconta brièvement ce qui s'était passé sur la Terre peu avant leur départ, et les intentions de leurs chefs au sujet de l'utilisation de ce régulateur de gravité. Le visage de Yorka reprit cette expression de panique qui les avait tant intrigués.

— Vous ne saviez donc pas ? Pourquoi avez-vous fait une chose pareille ? Il faut absolument retrouver ce coffre, sinon nous sommes tous perdus. J'ai essayé de vous le faire comprendre lorsque je vous ai vu l'ouvrir tout à l'heure. Il est peut-être déjà trop tard.

— Je vous en prie, expliquez-vous. Que se passe-t-il ?

Yorka allait répondre lorsque, dans le lointain, derrière eux, s'élevèrent des cris de panique assourdis par la distance, mais qui parvenaient nettement à leurs oreilles. Cela semblait provenir du village vénusien. Que se passait-il donc ?

Roy avisa une petite élévation et entraîna ses compagnons derrière

lui. De la hauteur qu'ils venaient d'atteindre, ils purent apercevoir le village avec ses huttes, ses cases, ou du moins ce qu'il en restait.

En effet, un spectacle incompréhensible s'offrait à leurs yeux. Une à une, les cases s'effondraient dans un nuage de poussière fine que le vent emportait, tandis qu'une étrange coloration grisâtre envahissait les abords de l'agglomération.

Dispersés dans la plaine, les Vénusiens essayaient de fuir par tous les moyens, pris de panique devant ce fléau que rien ne semblait devoir arrêter.

Hattaway courut vers les rolligons et en revint, portant des jumelles qu'il distribua à ses compagnons.

Ils purent alors se rendre compte de la terrible catastrophe, et de la vitesse avec laquelle le fléau se répandait dans la contrée. Le sol boursoufflé se creusait déjà d'énormes crevasses, alors que les Vénusiens, par grappes compactes, se trouvaient submergés, et les Terriens, impuissants et horrifiés, assistaient à une horrible hécatombe.

En l'espace de quelques secondes, les malheureux furent pulvérisés, complètement désintégrés, comme les pierres et les herbes qui les entouraient.

Roy se tourna vers Yorka, toute tremblante :

— Comment peut-on arrêter cela ? De quoi s'agit-il ?

— Il n'y a rien à faire. Il est maintenant trop tard. Roy se tourna vers ses compagnons :

— Il n'y a pas une seconde à perdre, il faut retrouver cette damnée fusée au plus vite. Hattaway, prenez la direction des collines en longeant les marais jusqu'au petit bois que l'on aperçoit près des contreforts. Moi, je vais essayer de couper directement jusqu'aux collines les plus basses que vous voyez à l'Est. Restons en relation par radio, il faut en finir avant la tombée de la nuit.

Avant de sauter dans le rolligon, il lança à Belloni qui avait pris les commandes :

— Vous pouvez vous vanter d'avoir fait du bon travail.

— Je n'ai fait qu'exécuter les ordres que j'ai reçus.

— Quels ordres ? cria presque Roy au moment où Belloni lançait le moteur. Ceux de Washington ou ceux de Moscou ?

Il vit les doigts de l'ingénieur se crisper sur les commandes. Son visage était resté impassible et il ne détourna même pas la tête. Roy avait braqué le pistolet dans sa direction, attendant sa réponse. Belloni lui jeta un regard en coin et répliqua d'une voix qu'il essaya de rendre normale, mais qui ne trompa nullement Evans :

— Où voulez-vous en venir ?

— Vous le savez très bien, Belloni. Et dire que vous étiez le seul en qui j'avais confiance ! Mais inutile de continuer la comédie.

Belloni poussa un long soupir sans se détourner d'un pouce.

— Puis-je savoir ce que vous comptez faire ?

Roy l'observa longuement, et un petit sourire cruel joua sur ses lèvres tandis qu'il lâchait :

— Je vais vous tuer, Belloni.

CHAPITRE XIV

Belloni ne broncha pas, dirigeant toujours le rolligon vers les marais. Déjà l'engin fonçait au milieu de la brume épaisse par endroits, franchissant les espaces où croissait une végétation luxuriante qui rendait la marche du rolligon plus laborieuse.

De grands oiseaux passaient au-dessus de leurs têtes, fuyant le fléau en poussant des cris stridents.

Roy entra en communication avec Hattaway, mais rien n'était en vue pour l'instant. C'est alors que les moteurs du rolligon semblèrent donner des signes d'épuisement, puis s'arrêtèrent net.

Roy vérifia rapidement les indicateurs, et constata qu'une grave avarie venait de se produire dans les circuits électriques. Il était impossible de réparer, comme il était impossible d'entrer en relation avec Hattaway. C'était la panne totale.

Belloni avait sauté à terre, et il regarda fixement Roy :

— Si nous en finissons une bonne fois pour toutes ?

— Non, ce serait trop facile. Passez devant, nous allons continuer à pied.

Roy jeta un regard en direction du rolligon où gisait toujours le corps de Campbell, affalé sur le siège arrière, puis poussa Belloni devant lui.

L'indicateur d'azimut devait permettre à Roy de s'orienter convenablement et ils prirent la direction des collines. Devant eux, s'étendait la vaste zone marécageuse baignée de brume. De larges spirales de vapeurs s'élevaient et se déroulaient sur leur passage, et Roy un instant sentit son corps se baigner d'une sueur glacée. Il comprenait que seul un miracle pouvait leur permettre de gagner les collines.

Ils continuèrent à avancer en silence, butant à chaque pas, s'enfonçant dans l'eau glauque jusqu'aux genoux, tandis que les vapeurs méphitiques continuaient à stagner devant eux. Au bout d'une heure, Belloni se laissa choir, au bord de l'épuisement.

Roy lui enfonça le canon de son arme dans le dos et l'obligea à avancer, dans la boue visqueuse qui collait à leurs jambes.

Roy observa les hautes masses broussailleuses hérissées de longs filaments souples et légers que le vent faisait ondoyer. Tout cela prenait de plus en plus l'aspect d'un cauchemar atroce dans son esprit enfiévré. Des formes imprécises s'enfuyaient à leur passage, sautant, rampant, bondissant dans les hautes herbes tendres, comme si l'approche des deux terriens avait provoqué dans cette étrange nature la panique la plus complète. Un monde à l'agonie et ayant conscience de sa perte irrémédiable, qui n'essayait même plus de lutter pour sa

survie. Tout ce qui respirait et pensait, fuyait au hasard, comme si l'instinct de conservation avait été une règle absolue établie par le Créateur aux quatre coins de l'Univers.

Belloni était à bout de forces, et c'est péniblement qu'il se hissa sur une roche humide et couverte de mousse épaisse.

Roy le rejoignit et reprit son souffle.

— Pourquoi vous acharnez-vous sur moi, Evans ?

— Je vais vous tuer, Belloni, laissez-moi le temps de m'habituer à cette idée.

— C'est Campbell qui vous a mis au courant, n'est-ce pas ? murmura l'ingénieur.

— Le *Swing Time*. Il ne s'était pas trompé. Je comprends maintenant pourquoi vous avez essayé de me retenir lorsque j'ai décidé d'aller trouver Campbell seul. Oh ! vous êtes très fort. Vous avez tout de suite compris ce qui s'était passé pour Donnagan, et vous espériez que le docteur aurait son compte avant que je puisse intervenir. Vous vous doutiez qu'un jour ou l'autre la mémoire lui reviendrait.

— Eh bien ! maintenant, vous en savez autant que moi. Si Vénus doit être rayée de la carte du ciel, et nous avec, quelle importance cela peut il avoir à présent ?

Il soupira longuement et refit face à Roy :

— Il y a tout de même une chose que je voudrais vous faire avouer. Ce n'est pas parce que je suis un espion que vous tenez tant à m'abattre. Allons, soyez franc, Evans, c'est plutôt à cause de Madge.

— Vous oubliez que j'ai reçu des ordres du colonel Peterson.

— Je sais, mais vous n'êtes pas du tout le genre de bonhomme à assassiner froidement un être humain, même si celui-ci est un ennemi. Tuer un homme n'est pas à la portée de tout le monde, surtout par patriotisme. Mais n'importe qui peut devenir un criminel lorsque les sentiments entrent en jeu. Sondez votre conscience, Evans, et lorsque vous tirerez, essayez de savoir si c'est pour le colonel Peterson ou pour Madge. Il se redressa et se planta devant Roy, les poings sur les hanches.

— Hé bien ! qu'attendez-vous ? Si vous vous en sortez, personne n'osera vous en faire le moindre grief. Vous avez tous les atouts en main.

Un court instant, le visage de Roy se durcit, et son doigt blanchit sur la détente. Belloni demeura impassible. Alors, au prix d'un violent effort, Roy rengaina son arme et dit sourdement :

— Allons, il est temps de continuer.

Autour des deux hommes, tout ce qui constituait la gent animale continuait à défiler, de plus en plus dense, et toutes sortes de bêtes se bousculaient dans les marais, fuyant l'approche de la terrible rouille grise.

Les deux Terriens pressèrent le pas, pataugeant dans la boue, glissant, se cramponnant aux branches basses.

L'indicateur d'azimut continuait à donner à Roy la bonne direction, mais il se demandait maintenant s'ils auraient le temps d'atteindre les collines avant l'arrivée du fléau. Belloni, qui était le plus épuisé, parla d'abandonner, mais Roy, d'une bourrade, le força à poursuivre sa marche épuisante.

Le sol parut se durcir davantage et ils purent bientôt marcher sur un terrain ferme, ce qui leur permit d'accélérer l'allure. Les animaux étaient devenus plus rares, et seuls quelques attardés les dépassaient encore.

Enfin ils se trouvèrent seuls, dans le silence total, à peine troublé par le bruit de leurs pas. Ils avaient réalisé le danger et Roy dit :

— Il faut aller plus vite... plus vite...

Soudain, Belloni s'écroula comme une masse en portant ses mains à sa gorge. Roy se pencha aussitôt sur lui.

L'ingénieur haletait et ses lèvres sèches s'entrouvrirent :

— Continuez sans moi.

Roy essaya de le soulever, mais Belloni se dégagea.

— Inutile, mes jambes n'en peuvent plus. Regardez mes mains, ma peau se dessèche, je ne peux même plus remuer mes doigts. Campbell nous avait prévenus de ce qui nous attendait. Essayez de vous sauver s'il en est temps encore...

Roy se souvint alors des paroles de Campbell lors de la halte dans la forêt : « Dans quelques jours vous changerez d'avis, lorsque vous verrez votre peau se craqueler et que vos organes se durciront comme du cuir. Ce n'est plus du sang qui coulera dans vos veines, mais du plomb ».

Et Campbell était mort sans avoir eu le temps de leur révéler la nature des plantes qui pouvaient les immuniser contre la terrible maladie.

Roy se dit qu'il pouvait d'un instant à l'autre subir le même sort que son compagnon, et il pensa aux autres qui n'avaient plus aucune nouvelle de lui. Cette fois, il n'y avait plus d'espoir.

Il hésita encore lorsque son regard se porta vers les marais. De longues vapeurs brûlantes jaillissaient du sol, s'échappant d'énormes crevasses. Les fissures se dessinaient, zigzaguant dans les hautes herbes, pulvérisant tout sur leur passage.

Un souffle chaud lui fouetta le visage. Horrifié, incapable du moindre geste, Roy contempla l'affreux spectacle, fasciné par cette chose incompréhensible que son cerveau se refusait encore à admettre.

Puis il crut distinguer un bruit de moteur, des cris, des voix bien humaines. En tournant la tête, il se demanda si ce qu'il voyait était un mirage ou bien la réalité. Le rolligon venait de surgir des hautes

herbes, et il reconnaissait Marshall et Hattaway...

Il voulut s'élancer, mais se souvint brutalement de Belloni.

Il n'eut le temps de rien faire. Une traînée grise venait de fuser derrière lui, effleurant le corps de l'ingénieur et Roy bondit en avant au moment où s'élevaient les cris de Belloni.

Il se détourna pour ne pas assister à cette scène atroce et ferma les yeux.

Une poigne vigoureuse le saisit et il entendit la voix de Marshall :

— Cela fait des heures que nous vous cherchons. C'est vraiment un miracle que nous ayons eu l'idée de passer par là. Pauvre Belloni... Et dire que nous n'avons rien pu faire pour lui...

— Que vous est-il arrivé ? demanda Hattaway.

— Je vous le raconterai plus tard. Avez-vous trouvé la fusée ?

— Non, il n'y a absolument rien qui ressemble à une fusée dans les parages. Campbell a dû se moquer de nous.

— Quoi, que dites-vous ?

— La vérité. Nous avons fouillé tout le secteur. Croyez bien que si elle était là, nous l'aurions découverte.

— Mais enfin, c'est impossible, je suis certain que Campbell était sincère.

Hattaway tendit le bras dans la direction des marais :

— Peut-être, dit-il, mais à présent nous devons évacuer la région, et sans perdre de temps.

*

* *

Roy hocha la tête à plusieurs reprises et s'empara de la cigarette que lui offrait Marshall. Il l'alluma et regarda le biologiste :

— Si j'ai bien compris, il reste encore les amis de Yorka.

— Elle a fait le nécessaire.

— Comment cela ?

Hattaway expliqua rapidement comment Yorka s'y était prise pour alerter ses semblables. Elle n'avait eu qu'à utiliser un de ses petits appareils personnels, sorte d'émetteur-récepteur psychique à longue portée pour entrer en communication avec les siens. La sphère devait fouiller les environs et d'un instant à l'autre on s'attendait à la voir surgir dans le ciel.

Effectivement, une masse luisante apparut bientôt à l'horizon, grossissant à vue d'œil, et Yorka se hâta de brancher son appareil, donnant toutes les indications voulues, jusqu'au moment où la sphère vint se stabiliser au-dessus de leurs têtes.

L'engin était énorme, et comme fait d'une seule pièce. Il paraissait se mouvoir silencieusement et se posa légèrement sur le sol, à une centaine de mètres du rolligon.

Yorka se précipita, invitant les Terriens à la suivre, ce qu'ils firent sans hésiter. Un panneau s'entrouvrit aussitôt, et une longue échelle métallique glissa le long de la paroi.

Les trois hommes suivant Yorka grimpèrent jusqu'à l'ouverture où ils furent accueillis par un groupe de personnages ayant le même aspect que Yorka, à ceci près qu'ils étaient du genre masculin. Un grand gaillard, tenant dans ses mains un traducteur psychique du même modèle que celui de la jeune femme, s'adressa aux Terriens, après les avoir longuement regardés.

Ce furent d'abord quelques paroles de bienvenue, puis une invitation à pénétrer à l'intérieur du vaisseau. Un large panneau s'entrouvrit, démasquant un long couloir qu'il fallut traverser, puis les visiteurs pénétrèrent dans une pièce circulaire encombrée d'appareils mystérieux. Celui qui les avait accueillis se présenta alors sous le nom du commandant Korayo, chef de la mission expérimentale.

— Le professeur Yorka nous a mis au courant de votre histoire, dit-il. Je tiens à vous remercier de l'avoir emmenée avec vous lorsque vous avez fui le village où régnait en maître un de vos semblables. Sans votre aide, Yorka aurait subi le même sort que ces malheureux, et sa mort aurait été une grande perte pour nous.

Pendant qu'il parlait, la sphère avait pris de la hauteur et fonçait au-dessus d'une zone complètement dévastée. Une vaste étendue de lave brûlante s'étendait à perte de vue, et des tourbillons de fumée épaisse s'échappaient de cette nappe mouvante qui ondulait comme une mer.

— Où nous conduisez-vous ? demanda Roy.

— À l'endroit où nous avons établi notre quartier général.

Il enfonça un bouton et un large panneau de verre s'irradia aussitôt. L'image d'une région encore intacte apparut à leurs yeux, défilant rapidement, tandis que le commandant Korayo se tournait vers eux :

— Dans quelques jours, cette planète sera revenue à son état initial. Une boule pâteuse et incandescente, et il s'écoulera encore je ne sais combien de siècles avant que ne se forme une nouvelle croûte solide. C'est horrible, n'est-ce pas ?

Il régla encore l'image et désigna l'écran sur lequel on pouvait voir l'image d'une fusée posée sur sa base, que les Terriens n'eurent aucune peine à reconnaître. Il s'agissait bien de celle qui avait emmené la deuxième mission sur Vénus. Roy en connaissait tous les détails.

Les trois Terriens s'étaient regardés tandis que Korayo disait :

— C'est bien votre appareil. Rassurez-vous, il est intact, nous n'y avons pas touché.

— Comment se fait-il que...

— Oui, je vous dois une explication.

Il parut hésiter avant de poursuivre, puis se décida :

— J'ignore dans quel dessein vous êtes venus sur cette planète, mais

cela m'importe peu. Vous en êtes encore aux premiers balbutiements des voyages interplanétaires et vos semblables avaient certainement l'intention de coloniser un jour ce monde qui se détruit sous nos yeux. Nous avons connu, nous aussi, ces conquêtes de l'espace et, actuellement, nous faisons partie d'un immense empire galactique dont il ne servirait à rien de vous indiquer la position dans l'Univers, car il vous est encore impossible de vous faire une idée exacte des véritables proportions de ce qui constitue le Grand Univers. Ne croyez pas pour cela que nous soyons arrivés à un stade d'évolution nous permettant une existence parfaite. Nos philosophes continuent toujours à espérer, à décrire les futures générations où régnera le bonheur. Mais rien ne changera pour l'être pensant. Il devra se battre et lutter tant qu'il régnera dans l'Univers. Nous luttons et nous nous battons encore, et avec des moyens toujours plus puissants. Des empires galactiques comme le nôtre, il en existe beaucoup dans l'espace, et la guerre que nous préparons en ce moment sera des plus effroyables. Je suis le chef d'une mission ayant pour but d'expérimenter une arme nouvelle.

Il désigna la large nappe de feu qui ondulait à la surface de Vénus.

— Vous auriez détruit une humanité complète sans le moindre regret ?

— Êtes-vous autorisé à discuter les ordres que vous donnent vos supérieurs, capitaine Evans ? Je devais expérimenter cette arme nouvelle sur une planète possédant sensiblement les mêmes caractéristiques que les nôtres, et habitée par une race à peu près semblable. C'est le hasard qui nous a conduits dans votre système solaire, et votre planète réunissait les conditions indispensables pour mener à bien notre expérience. Je devais rester ici pour étudier à distance les effets de nos spores radioactifs, mais l'appareil qui devait anéantir votre planète a eu une avarie imprévisible et s'est abattu brutalement. Vous êtes d'ailleurs au courant.

Il secoua la tête et ajouta :

— Nous n'avions évidemment pas prévu que vous emporteriez ici une de nos réserves de spores. Ni que vous auriez l'occasion de mettre à jour cette terrible substance qui, une fois libérée des forces anti-gravitationnelles, se développe brusquement au contact de l'air. Il est probable que les Vénusiens ont été les artisans de leur perte. Il a suffi que l'un d'eux libère le récipient contenant les spores de l'intérieur du coffre pour déclencher le désastre. À vous parler franchement, nous espérons bien que les Terriens feraient de même en étudiant notre appareil. Mais maintenant c'est différent, croyez-moi.

Il fixa son regard clair sur Roy et ajouta :

— Je souhaite de toute mon âme qu'aucun de vos semblables n'ait encore eu l'idée de commettre cette erreur.

— Je ne comprends plus.

Le commandant Korayo eut un geste vague.

— Il faut absolument que vous repartiez chez vous dans les délais les plus brefs. Il faut empêcher cela.

— Est-ce vous qui parlez ainsi ?

— Oui, capitaine Evans. Cela vous surprend, n'est-ce pas ?

— Et les ordres que vous avez reçus ?

— L'expérience involontaire faite sur cette planète me paraît assez concluante. Trop, même.

Korayo tourna son visage vers le hublot et les clartés rougeâtres provenant du sol en fusion jetèrent dans ses yeux quelques lueurs étranges.

— Le résultat est atteint, au-delà même de nos espérances. Pourquoi sacrifierais-je votre humanité ?

— Avez-vous déjà pensé à celles que vous vous proposez de sacrifier ?

— Ce n'est pas moi qui décide. J'obéis seulement aux ordres qui me sont donnés. J'aurais détruit la Terre si tout s'était passé selon nos prévisions, et lorsque nous avons repéré votre fusée sur ce globe, notre première idée a été de la capturer pour vous empêcher de contrecarrer nos projets.

Roy et ses camarades ne crurent pas utile d'informer Korayo qu'il ne s'agissait pas de leur appareil, ainsi qu'il le supposait. Quelle importance cela pouvait-il avoir à présent ?

— Maintenant, vous êtes libres et vous devez rallier la Terre sans tarder, le sort de votre planète est en jeu.

— Ne peut-on envoyer un message ondionique ? demanda Hattaway. Notre poste est hors d'usage.

— J'y ai déjà songé, mais c'est malheureusement impossible. Nous n'utilisons pas les mêmes procédés radiophoniques.

— Il nous faudra du temps pour rejoindre la Terre.

— Je le sais, mais il n'y a aucune autre solution.

CHAPITRE XV

Roy et ses compagnons ignoraient évidemment tout ce qui s'était passé sur Terre depuis leur départ et la pensée qu'une catastrophe soudaine et brutale pouvait menacer leurs semblables eut raison de leurs hésitations.

Il ne restait que vingt-deux jours à Roy. Un rapide calcul lui apprit qu'il lui en fallait vingt pour rallier la Terre. Il n'y avait donc plus un instant à perdre, mais encore fallait-il que la fusée fût en état d'accomplir le voyage.

Il se sentit un instant désemparé. Mais, de toute façon, la surface de Vénus ne serait bientôt qu'un océan de lave brûlante et, en cas d'échec, leur sort à tous ne serait guère enviable.

La sphère survolait une région encore intacte ; mais le fléau se propageait rapidement. D'après les dires de Korayo, les spores radio-actifs se développaient en se subdivisant, provoquant une sorte de réaction en chaîne ayant pour effet de libérer toute l'énergie contenue dans les noyaux des atomes. Déjà la température extérieure atteignait la cote d'alerte et l'atmosphère était presque irrespirable.

La sphère se posa à une centaine de mètres de la fusée et les Terriens eurent l'impression d'entrer dans une fournaise lorsqu'ils mirent le pied sur le sol. De gros nuages de vapeur masquaient le disque solaire et de violentes secousses se répercutaient dans les entrailles de la planète, faisant trembler le sol sous eux.

Roy et ses hommes se précipitèrent vers la fusée et Roy examina à la hâte les organes essentiels. Les propulseurs ioniques paraissaient en bon état et les réserves énergétiques suffisantes pour atteindre la Terre. Certes, quelques heures seraient nécessaires pour que tout soit remis en état de fonctionner, mais Roy donna quelques ordres précis, tandis que de son côté le commandant Korayo et son équipage s'apprêtaient à quitter Vénus. Le moment des adieux approchait, et Korayo émit une phrase de courtoisie à l'intention des Terriens, puis il rejoignit la sphère, cependant que Yorka était restée auprès de Roy.

— Capitaine Evans, croyez bien que je regrette ce qui vient de se produire, dit-elle, ainsi que les conséquences que cette folie risque d'entraîner.

Roy la regarda dans les yeux et rétorqua :

— Ne pensez-vous pas qu'il soit un peu tard pour éprouver des remords ?

— À vous dire la vérité, je ne pensais pas à la réussite de l'expérience.

— Qu'en saviez-vous ?

— Il est vrai que vous ignorez le rôle que j'ai joué dans cette

histoire. J'ai mis des années pour découvrir cette arme nouvelle, mais n'allez pas croire que je sois plus fière pour cela.

— Comment... vous...

— Oui, ami terrien, je suis le professeur Yorka, affecté aux services de la défense de notre empire galactique.

— C'est du beau travail. En matière de destruction, il est difficile de rêver mieux. La nature aura mis des milliards d'années pour arriver à façonner cet Univers qui nous entoure, pour créer la vie et l'être pensant, sans se préoccuper de la couleur de sa peau, ou de la forme de ses mains ou de ses pieds, des milliards d'années pour que tout ce qui ressemble à un homme devienne une créature intelligente à l'image de Celui qui l'a créé, des milliards d'années pour engendrer un être capable de tout anéantir parce qu'il n'aura travaillé que quelques années seulement pour inventer un moyen de détruire à sa guise. Vous forgez également votre propre perte, professeur Yorka, et celle des vôtres.

— J'ai déjà pensé à tout cela, croyez-moi, soupira-t-elle.

Elle essaya de sourire et hocha la tête :

— Soyez sans crainte, nous savons chez nous reconnaître nos erreurs et les réparer avant qu'il ne soit trop tard. Adieu, et merci encore.

Yorka les quitta brusquement et rejoignit la sphère, cependant que les Terriens se préparaient à mettre la fusée en route. À l'extérieur, la température s'était élevée, et déjà l'horizon se teintait de pourpre. Ils trouvèrent des combinaisons anti-g dans les réserves du bord et s'apprêtaient à les revêtir lorsqu'une violente explosion secoua l'astronef. Ils se précipitèrent aux hublots et virent la sphère qui venait d'exploser comme une grenade au milieu de la plaine.

Des débris fumants avaient été projetés vers le ciel, et il ne restait plus rien de ce merveilleux appareil d'un monde inconnu. Les Terriens, brusquement, comprirent la terrible décision qu'avait prise Yorka.

Roy ferma les yeux un court instant, puis se tourna vers ses compagnons et, d'une voix grave :

— Bloquez le sas, chacun à son poste ! ordonna-t-il. Nous ne sommes que trois, mais si nous tenons le coup, nous pouvons nous en tirer.

Les propulseurs ioniques crachèrent leurs jets incandescents et l'astronef bondit vers le ciel.

Étendus sur les couchettes pressurisées, Roy Evans, Hattaway et Marshall subirent cette fois les effets de l'accélération qui allait porter l'engin à la vitesse de libération de dix kilomètres deux à la seconde.

Sanglés dans leurs combinaisons g-suit, les trois hommes surveillèrent les indicateurs fixés sur le cadran amovible. Ils savaient tous que les accélérateurs transverses ne pouvaient leur causer aucun

trouble grave, mais Roy surtout redoutait une syncope qui l'empêcherait un instant de surveiller les multiples appareils en fonctionnement. La moindre erreur, le moindre relâchement, et ce pouvait être la catastrophe.

Il sentit sa cage thoracique s'écraser et sa respiration devint pénible. Alors que l'indicateur lui donnait une accélération de 11 g, il sentit le sang perler en fines gouttelettes dans son dos. La stase sanguine commençait à se manifester, et les « pétéchie » risquaient de s'aggraver.

Les yeux d'Hattaway saignaient abondamment et il ne voyait plus qu'à travers un brouillard. Le gonflage automatique des boudins pneumatiques des combinaisons, réglés sur la valeur croissante de l'accélération, atteignait déjà le maximum, pressant fortement l'épiderme et les chairs, obligeant la majeure partie de la masse sanguine à rester dans le cœur.

Plus que quelques secondes, et l'astronef foncerait enfin dans le vide.

La centrale électrique continuait à provoquer l'accélération toujours progressive des atomes ionisés, selon le vieux principe des cyclotrons. Roy, au prix d'un effort surhumain, continua jusqu'à la dernière seconde à surveiller le compteur calorique. Par bonheur, le système de réfrigération fonctionnait normalement, évacuant automatiquement les projectiles provenant d'atomes libres profondément enfouis dans les couches basses des substances actives, ayant pour effet de provoquer un échauffement dangereux par suite de l'accumulation des calories dans la machinerie.

Brusquement, le sifflement des tuyères cessa et Roy maladroitement quitta le premier sa couchette matelassée pour se porter vers ses compagnons.

Ils éprouvaient tous trois cette impression bizarre de flottement due à l'absence de pesanteur. Seules les semelles magnétiques de leurs scaphandres leur permettaient de rester fixés au plancher de la cabine. Mais une sensation désagréable les éprouva tous, leur causant des nausées, une grande difficulté d'élocution, un ralentissement cérébral.

Ce n'est qu'au bout de quelques heures que leur organisme parvint à s'habituer à cet état nouveau, alors que Vénus n'était plus qu'une grosse boule rougeâtre perdue dans l'espace.

Il y avait de l'eau et des vivres en quantité, et le commandant Korayo avait personnellement veillé à ce que l'astronef en fût abondamment pourvu.

Plusieurs fois, Roy avait calculé le temps nécessaire au trajet. Si tout marchait bien, la Terre pourrait être ralliée en dix-neuf jours.

Marshall s'affairait auprès de Roy lorsqu'il eut conscience du terrible mal qui le rongait. Pendant des heures, il lutta contre le

dessèchement de ses organes internes, et bientôt il n'eut plus la force de parler, tellement le mouvement de ses lèvres le faisait souffrir.

On ne pouvait rien pour lui. Il subissait le même sort que Belloni, le sort qui attendait certainement Roy et Hattaway un jour ou l'autre.

Le biologiste rendit le dernier soupir sans avoir repris connaissance et Roy, comme un automate, regagnait le poste de pilotage, lorsque Hattaway, qui revenait des compartiments situés en poupe du navire, cria dans son laryngophone :

— Evans, venez vite, nous sommes perdus !

Roy se précipita derrière le chef mécanicien, glissant le long du tube fixé dans le couloir central. Dans le compartiment du fond, brillamment éclairé, il vit alors un étrange spectacle. Une sueur froide inonda son corps et il se sentit défaillir tandis que Hattaway murmurait :

— Les spores... les spores...

En effet, les terribles spores radio-actifs s'étaient infiltrées dans l'astronef, en faible quantité, emportés par les vents, mais cela avait suffi pour contaminer l'appareil au moment où on le remettait en état. Déjà, dans le compartiment, plusieurs objets : meubles, couchettes, placards, s'irradiaient de cette rouille grise qui les rongait et les réduisait en poussière. Dans quelques heures, c'était l'astronef qui allait être désintégré.

Roy réfléchissait intensément, cherchant le moyen d'arrêter le fléau.

— Il n'y a pas à hésiter, décida-t-il, ces spores ne se développent qu'au contact de l'air, c'est l'absence des forces gravitationnelles qui les empêche de se multiplier normalement. Il faut à tout prix provoquer une déchirure dans la coque au niveau de cette cabine.

L'idée de Roy était valable, et il était à prévoir qu'une décompression explosive chasserait immédiatement l'air du compartiment vers l'extérieur, stoppant irrémédiablement l'effet des terribles spores. Actionner les pompes aspirantes, c'était risquer d'introduire quelques spores dans la machinerie, et le risque était trop grand pour que Roy le prît.

— Le chalumeau, vite, Hattaway, dans le coffre n° 4, au réfectoire. Stoppez le conduit de ventilation de ce compartiment.

Roy, à travers la porte étanche, surveillait l'évolution de la rouille grise qui continuait à se propager lentement. Hattaway revint bientôt avec le chalumeau atomique et Roy s'en empara, puis il pénétra dans le compartiment, après avoir repéré les endroits contaminés.

Il fixa le chalumeau contre les parois de métal et le mit en marche, puis se retira précipitamment. Le long jet flamboyant du chalumeau attaqua progressivement le métal et bientôt un large cercle incandescent se dessina sur la coque. Quelques secondes encore, et le métal fondu gicla dans la cabine, tandis qu'une violente secousse

ébranlait l'astronef.

Tout l'air du compartiment fut aspiré vers l'extérieur et quelques minutes plus tard, les deux hommes angoissés purent voir derrière le hublot de la porte étanche le phénomène se stabiliser. Pour l'instant, tout danger se trouvait écarté, mais qu'allait-il se produire lorsque la fusée entrerait dans l'atmosphère terrestre ?

— Tant que nous naviguerons dans le vide, nous ne risquons rien, dit Hattaway, mais quelques spores ont certainement dû se coller contre la paroi extérieure, et nous serons rongés avant de nous poser.

— Il faut trouver un moyen de nous en tirer.

— Nous ne pouvons même pas communiquer avec la Terre.

— Nous aborderons la Lune.

— Vous savez bien que c'est impossible. Sans ordre de mission, et sans que nous puissions nous signaler, nous serons abattus avant de toucher le sol. C'est la loi.

— Je trouverai une autre solution, je vous le garantis.

CHAPITRE XVI

Roy était seul désormais à bord de la fusée, seul avec son sort, ses angoisses, et toujours à la recherche de cette solution qu'il ne parvenait pas à trouver.

Tout comme Belloni et Marshall, le chef mécanicien était mort, rongé par l'étrange maladie.

Roy était au bord de l'épuisement. Il devait veiller au bon fonctionnement de tous les appareils, évitant de dormir, se gorgeant d'excitants divers puisés dans la pharmacie du bord. Et toujours cette crainte de voir se propager dans un autre compartiment cette terrible rouille grise.

Les jours qui le séparaient de son arrivée sur Terre diminuaient inexorablement. Le disque de la planète-mère grossissait à vue d'œil, avec plus de netteté d'heure en heure.

Roy, terrassé par la fatigue et la tension nerveuse, se laissa brusquement choir sur le plancher devant le poste de commande.

Il ne sut jamais combien d'heures il resta ainsi, puis, réalisant brusquement, il fit un dernier effort. Il lui fallait tenir le coup, encore une quarantaine d'heures. Titubant, vacillant, brûlé par la fièvre, il reprit ses calculs, recalcula certaines coordonnées, et sa décision fut prise. Il fallait éviter une mise en orbite prolongée et toucher le sol le plus rapidement possible. Peu importait l'endroit où il se poserait, il n'avait pas le choix.

Dans les soutes, il avait découvert quelques postes de radio portatifs. Un seul serait suffisant pour signaler sa présence à l'endroit où il aurait abordé.

Roy avait prévu de désintégrer la fusée aussitôt qu'il serait sur Terre. L'opération consistait à provoquer une dilatation intense et violente des gaz projetés vers les parois des chambres de combustion en une formidable explosion. Roy connaissait parfaitement les manœuvres qu'il devait opérer dès l'instant de son arrivée, et il ne disposerait que de très peu de temps pour se mettre à l'abri.

Comme dans un brouillard, il vit grossir le globe terrestre et sa main tremblait légèrement quand il saisit le levier d'ébonite, lorsque la lampe verte de l'ordinateur clignota sur le tableau. D'un geste nerveux, il enclencha les réacteurs de freinage et le sifflement caractéristique des tuyères lui parvint de la machinerie.

Plaqué contre le sol caoutchouté, tout son corps lui paraissait être de plomb. La fusée amorçait déjà sa première spirale. Encore deux cent cinquante secondes et ce serait fini.

Le fait d'être à nouveau soumis aux lois de la pesanteur aggrava les malaises qui le terrassaient. Son organisme devait se réhabituer à ce

phénomène pourtant bien naturel. Il se releva avec peine tandis que le sol de la Terre défilait sous ses yeux larmoyants. Il avait encore des manœuvres à effectuer et il s'y livra machinalement.

Un réacteur de freinage donna soudain des signes de faiblesse et stoppa brusquement, déviant la fusée dans sa course. Roy comprit ce qui se passait. Les spores redevenaient radio-actifs. Plus qu'une centaine de secondes. La fusée, quittant l'hémisphère obscur, émergea dans la lumière. Le continent américain se rapprochait.

Roy effectua la dernière manœuvre presque aveuglément. Une étendue verdoyante surgit devant lui. Comme un oiseau blessé, l'astronef toucha le sol durement et Roy se trouva projeté contre l'épaisse cloison capitonnée. Dans un sursaut d'énergie et de désespoir, il se rua vers le tableau libérant brusquement les charges énergétiques dans les chambres de combustion et bloquant la pression.

Débarrassé de son scaphandre encombrant, Roy saisit dans ses mains le poste de radio qu'il avait préparé, actionna le sas et se rua vers l'extérieur. Il tomba lourdement, se releva, et repartit en chancelant, fonçant à travers les fourrés et les plantes grasses.

Au moment de l'explosion, il s'aplatit contre le sol, tandis que des débris incandescents bondissaient dans le ciel et qu'un bruit de tonnerre l'assourdissait.

Ce ne fut qu'à la nuit que Roy reprit connaissance, toujours allongé sur le sol, le poste à ses côtés. Petit à petit, tout lui revint à la mémoire. Il ne savait pas où il était, pas plus qu'il ne savait combien de temps il lui restait à vivre. Mais la catastrophe avait épargné la Terre et cette pensée lui donna du courage. Le danger était toujours présent. Il fallait que le monde en fût informé s'il en était temps.

Roy déploya la petite antenne gigogne et mit le contact à sa radio.

*

* *

La nouvelle se répandit rapidement dans toute la Floride, puis elle gagna le continent américain, et toute la Terre.

L'avion supersonique emmenant le colonel Peterson et son état major toucha le sol au petit jour, non loin de l'endroit où gisait toujours le malheureux Roy Evans. Depuis quelques heures, toute la contrée était en état d'alerte. Il avait été facile de repérer la position d'Evans et plusieurs sections de G.I. encerclaient l'endroit où s'était abattu l'astronef, interdisant toute pénétration dans ce secteur que Washington, au reçu du message d'Evans, considérait comme une source de contamination possible.

Peterson put enfin communiquer avec Roy et c'est avec émotion qu'il s'adressa au jeune capitaine.

— Pouvez-vous tenir le coup encore quelques heures ? Nous

attendons des instructions de Washington. Tout danger est écarté de la Terre, mais le contact de votre fusée avec le sol peut avoir de terribles conséquences, vous le savez.

— Il n'y a plus rien à craindre.

— Je n'en doute pas, mais ce sont les ordres. Vous êtes le seul survivant, n'est-ce pas ?

— Oui, colonel.

— Êtes-vous en état de me faire un rapport complet ?

— Non, je n'en puis plus ; mais, rassurez-vous, tout est noté dans mon livre de bord.

— Parfait. Allô ! Evans ? Il y a ici un hélicoptère prêt à décoller. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non, ce serait inutile.

— Oui, je sais, Evans ; le docteur Bendley m'a mis au courant. Si je puis encore faire quelque chose pour vous... Evans, vous m'entendez... Evans, voyons, répondez... Allô ! Evans...

La radio du capitaine ne répondait plus. Peterson eut un geste de dépit et se tourna vers ses hommes, au moment où un nouvel appareil se posait dans le champ, non loin du sien.

Peterson vit accourir vers lui un homme qu'il reconnut aussitôt : le docteur Bendley. Une jeune femme courait à ses côtés, toute pâle et les yeux pleins de larmes.

Peterson les laissa approcher, puis, après avoir jeté un coup d'œil vers la jeune femme, il s'adressa au docteur :

— Que se passe-t-il, docteur Bendley, et vous, Miss Cohé, que venez-vous faire ici ?

Bendley, à bout de souffle, tendit au colonel Peterson la petite trousse qu'il tenait dans ses mains :

— Dieu soit loué ! Si Roy est encore vivant, je peux le sauver. Mon nouveau sérum a donné d'excellents résultats, je puis l'immuniser complètement. Et je suis formel. Peut-on m'accompagner près de lui ?

Peterson fronça les sourcils et poussa un long soupir.

— Je regrette, mais personne ne doit pénétrer dans cette zone jusqu'à nouvel ordre.

— Voyons, colonel, il y va de la vie d'un homme.

— De la vôtre aussi, et de plusieurs autres peut-être. D'ailleurs, on ne peut plus communiquer avec Evans, sa radio est en panne.

— Alors, j'irai seule, s'écria Madge, et vous ne m'en empêcherez pas. Peterson lui saisit le bras :

— Écoutez, Miss Cohé, croyez que je comprends combien cette situation est pénible, mais ce sont les ordres.

— Toujours cette damnée paperasserie, rugit Bendley hors de lui. Tout cela est ridicule, ça ne rime à rien.

Madge s'était effondrée en larmes et Peterson dut la soutenir un

instant. Chargeant ses hommes de s'occuper d'elle, il donna ordre à ses hommes d'entrer immédiatement en relations avec la Maison Blanche, mais la réponse qui leur parvint leur apprit qu'une décision des experts ne serait donnée qu'en fin de matinée. Alors Bendley se tourna vers Peterson, livide :

— Je me moque de vos ordres et de ceux de Washington, vous entendez ? Je prends mes responsabilités.

Et, avant que Peterson ait pu faire le moindre geste, il franchissait le cordon de G.I. et s'enfonçait dans les hautes herbes, sa trousse serrée contre lui. Peterson s'était élancé vers les soldats :

— Non, laissez-le, ça ne servirait à rien...

*
* *

— *Hé bien, voilà, mes amis, toute l'histoire de cette troisième mission sur Vénus. Je vous l'ai relatée dans ses moindres détails, m'en tenant scrupuleusement aux écrits de Roy Evans lui-même. Vénus reste toujours un globe incandescent que nous ne posséderons jamais. Petit à petit, notre humanité s'étend dans l'Univers et, dans un siècle ou deux peut-être, nous serons les maîtres d'un empire galactique très puissant.*

Il nous arrivera certainement de nous apercevoir que nous ne sommes pas les seuls à régner dans l'espace, et l'homme continuera ses guerres impitoyables jusqu'au jour où il découvrira une arme meurtrière qui le détruira à son tour.

Puisse cet exemple nous servir de leçon... mais j'en doute. Il est l'heure de nous quitter. Je me vois pourtant dans l'obligation de répondre à une question qui vous tient tant à cœur et que vous n'osez pas me poser. Évidemment, vous aimeriez bien savoir si le docteur Bendley a réussi à inoculer à Roy Evans le sérum qui pouvait le sauver de l'horrible mort qui l'attendait. Malheureusement, ainsi que je vous l'ai dit au début, il manque quelques feuillets à ce manuscrit, et j'ignorerai toujours ce que mon ancêtre, le colonel Frank Peterson, apposa à la suite des notes rédigées par Evans. Il est certain qu'il apporta lui-même la conclusion à cette affaire dans un rapport complet mais nous ne le saurons jamais.

Bien sûr, rien ne m'oblige à vous faire croire que Bendley arriva trop tard et, personnellement, il me plairait assez de penser qu'il réussit pleinement et que Roy Evans termina son existence avec cette délicieuse et dévouée Madge, pour le meilleur et pour le pire.

Bonsoir, mes amis, et à bientôt pour une prochaine réunion !

FIN